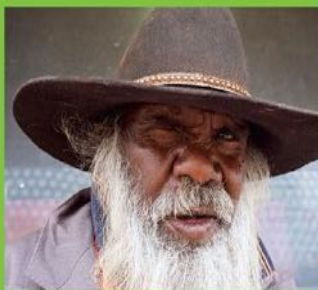


GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



AUSTRALIE
AMBIANCE
FAR WEST DANS
LE KIMBERLEY

N° 470. AVRIL 2018

www.geo.fr

ÉCOSSE

TERRE DE TOUTES LES AVENTURES

- LEWIS ET HARRIS
- GLASGOW
- NORTH COAST 500
- ÎLE D'EIGG...

BEL : 6,50 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT CONT : 6,90 € - DOM : Avion : 9 € ; Surface : 6,50 € - MAY : 13 € - Maroc : 69 DH - Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 7 500 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF, Bateau : 1 000 XPF.



Ghana
AVEC LES TRAVAILLEURS
DE LA MER



GRAND REPORTAGE

LA FACE
CACHÉE DU
DÉTROIT
D'ORMUZ



Chine
MURAILLE VERTE
CONTRE DRAGON JAUNE



PRISMA MEDIA

M 01588 - 470 - F: 5,90 € - RD



MINI COUNTRYMAN. ÉDITION OAKWOOD.

Inclus dans l'édition : Feux LED directionnels. Toit ouvrant panoramique. GPS avec écran tactile 6,5". Jantes 18". Coffre électrique. Radars de stationnement avant et arrière avec Système de manœuvres automatiques.

À PARTIR DE 380€/MOIS.* LLD 36 MOIS. SANS APPORT. ENTRETIEN INCLUS.

Exemple pour un MINI COUNTRYMAN ÉDITION OAKWOOD 102 CH. *Loyer arrondi à l'€ supérieur. LLD sur 36 mois et pour 30 000 km avec entretien (hors pièces d'usure) et extension de garantie. 36 loyers linéaires : 379,99 €/mois. Offre réservée aux particuliers, valable pour toute commande d'un MINI COUNTRYMAN ÉDITION OAKWOOD 102 CH jusqu'au 31/03/2018 dans les MINI STORES participants. Sous réserve d'acceptation



Imaginez le confort

Imaginez un espace de bien-être vous offrant la détente et le maintien parfait. Avec Stressless®, c'est le fauteuil qui suit les mouvements de votre corps !
Son secret ? Silence, simplicité et liberté !



RCS Paris 351 150 859



Origine Norvège
Depuis 1934



THE INNOVATORS OF COMFORT™(1)

Vous préférez le **confort absolu** ou la **sensation de flotter dans les airs** quand vous êtes assis ? À moins que vous ne privilégiez le **repose-pieds** intégré pour un gain de place ? Personnalisez votre Stressless® en choisissant la taille (**S, M ou L**), le **style** et le **confort** qui vous correspondent le mieux ! Sélectionnez votre revêtement parmi **160 coloris de cuirs et de tissus** pour un résultat unique jusque dans les moindres détails.

Fauteuil et repose-pieds Stressless® View et canapés 3 places duo Stressless® Joy en cuir Paloma Crystal Blue, boiseries Oak

Venez essayer le confort unique de Stressless® en magasin.
Toutes les informations sur **www.stressless.com**

(1) Les innovateurs du confort



Nouveau **Dacia Duster**





Le SUV décomplexé à partir de 11 990 €⁽¹⁾

www.dacia.fr/nouveau-duster

Modèle présenté : Nouveau Dacia Duster finition Prestige TCe 125 4x4 avec options à 20 850 €
hors malus au tarif 2207-01 du 9 janvier 2018. (1) Prix maximum conseillé pour Nouveau Dacia Duster SCe 115 4x2 (niveau de finition Duster) hors malus. Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 4,4/8,8. Émissions CO₂ min/max (g/km) : 115/156. Données provisoires en attente d'homologation.



L'aéroport,
pour certains, une course effrénée.
Pour d'autres, un moment de détente.



Accès gratuit et illimité
à plus de 1000 salons d'aéroport.

Prenez le temps de vous relaxer.

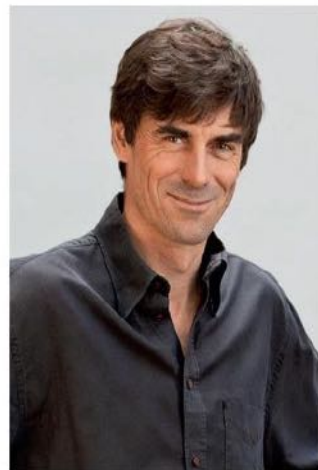
Americanexpress.fr/Platinum

Parce que vous êtes Platinum



Carte Platinum American Express

Méditation australienne



Derek Hudson

L'envie naît dès que l'avion décolle de Cairns et amorce une boucle au-dessus de la mangrove. Des flamboyants s'allument. Très vite disparaissent les îlots de la grande barrière de corail, les langues turquoise et de larges rivières qui se contorsionnent pour entrer dans la mer. L'avion file vers l'ouest, survole des plages cousues comme des rubans d'or autour du continent. On devine alors, au loin, le Far West australien. Là-bas, où, dirait-on, le monde a commencé. Voilà encore, y compris pour les Australiens, une terre d'exploration. Une terre où les crocodiles de mer s'enfoncent à loisir, une terre de pistes et d'aventuriers, mi-pionniers mi-brigands, qui posent leurs cabanes face à la mer, et l'on se demande comment on y arrive, et quand on en repart. Peut-être jamais, comme Robinson. Prisonnier de la liberté. Se rendre là-bas, c'est aller voir ce qui subsiste de ce mythe de l'Australie sauvage. La mondialisation y a fait son travail, le dérèglement climatique bouleverse les schémas établis, les fermiers ont des hélicoptères pour rassembler les vaches et, comme partout dans le pays, on rencontre autant de jeunes Européens avec leur visa «travail-vacances» que de vieux Crocodile Dundees...

ENTRE GÉOGRAPHIE ET GÉOPOLITIQUE

Attendre un visa «journaliste» pour l'Iran, caler des dates avec le sultanat Oman, tout annuler, avant que tout ne s'accélère finalement : voyager sur les deux rives du détroit d'Ormuz requiert une sacrée souplesse et beaucoup de patience. «Mais cela valait la peine», explique **Jean-Christophe Servant**, notre journaliste, qui s'est rendu en ces lieux hautement stratégiques avec le photographe iranien **Farhad Babel**. «Nous faisons partie des très rares envoyés spéciaux à avoir mis les pieds sur la côte iranienne ces vingt dernières années. Et d'une poignée qui ont pu documenter les deux versants. C'est une zone sensible, où la géopolitique s'entremêle à la géographie. Et quelle émotion, moi qui suis plutôt tourné vers l'Afrique, de rencontrer enfin des Afro-Iraniens !»



DR

Voilà aussi l'occasion de s'intéresser à la situation des Aborigènes, nombreux dans cette région de l'Australie. Deux pièges se dressent alors face à l'observateur extérieur que nous sommes. L'ignorance, d'abord, qui ferait passer à côté d'une situation douloureuse – les chiffres sont flagrants. Le romantisme, ensuite, qui laisserait à penser que ces hommes étaient plus heureux autrefois, avant que la vie dite moderne ne bouleverse leurs traditions. Noel Pearson, l'un des activistes de la cause indigène, pose bien le sujet dans un récent texte(*). «Une partie de l'Australie voudrait que les Aborigènes renoncent au monde contemporain pour préserver une prétendue pureté culturelle, explique-t-il. On trouve là notamment les mouvements écologistes, qui (cyniques) font du «bon sauvage» la mascotte de leur combat pour la planète.» Or la question est plus vaste et se pose dans de nombreux pays. En résumé : d'un côté, le monde compte entre 7 000 et 10 000 peuples indigènes ; de l'autre, 200 États-nations. Comment les premiers peuvent-ils vivre et prospérer à l'intérieur des seconds ? Sûrement pas en créant davantage d'États indépendants. Ni en abandonnant leur identité, leur terre, leur langue, leur culture. C'est là le chemin de nombreuses nations, le difficile sentier de crête, entre fragmentation et assimilation, celui de l'indépendance dans l'interdépendance. Un beau sujet de méditation sur les longues routes du Grand Ouest australien.

(*) *Quarterly Essay. A Rightful Place : Race, Recognition and a More Complete Commonwealth*, par Noel Pearson.

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

@EricMeyer_Geo

Lindt



EXCELLENCE



70% CACAO
L'harmonie parfaite



« Succombez à la singularité de ce grand chocolat noir. Un équilibre parfait, une longueur en bouche exceptionnelle, qui révèlent toute l'intensité des saveurs originelles du cacao. » Les Maîtres Chocolatiers Lindt.

LINDT EXCELLENCE. L'ULTIME PLAISIR. SI FIN. SI INTENSE.

www.lindt.com



SOMMAIRE



Jean-Michel Lenoir / Naturagency

La lumière automnale magnifie la lande écossaise, comme ici la tourbière de la vallée de Glen Etive, au nord du parc national du loch Lomond et des Trossachs.

60

ÉVASION

L'Écosse Parcourir les Highlands en empruntant la North Coast, accoster sur l'archipel des Hébrides, à la rencontre des habitants propriétaires de l'île d'Eigg ou, àIslay, pour déguster les whiskies uniques, découvrir l'avant-gardiste Glasgow. Reportage en cinq étapes.

SOMMAIRE



lan Teh



Frédéric Mouchet



Farhad Babaei / Rea

Couverture : Blend / Image Source. En haut : Frédéric Mouchet. En bas et de g. à d. : Tomasz Tomaszewski ; Farhad Babaei / REA ; lan Teh. Encarts marketing : 4 cartes abonnement ; 1 lettre VPC ; 1 lettre abonnement.

ÉDITORIAL 9

VOUS@GEO 14

PHOTOREPORTER 16

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

LE MONDE QUI CHANGE 24

Pénurie d'eau : le nouveau défi de l'Inde.

L'ŒIL DE GEO 25

A lire, à voir.

LE GOÛT DE GEO 26

Les farcis dionysiaques des Grecs.

DÉCOUVERTE 28

Australie : le Far West existe encore

A la pointe nord-ouest du pays, le Kimberley, immense territoire désert, abrite la plus grande communauté aborigène de l'Ile-continent. Entre mangrove et canyons, voyage au pays des marcheurs de rêve.

REGARD 48

Dans les filets du Ghana Le photographe polonais Tomasz Tomaszewski a été fasciné par le travail des pêcheurs de ce petit Etat sur le golfe de Guinée.

EN COUVERTURE 60

La magie de l'Ecosse en cinq itinéraires

Cap sur l'extrême Nord écossais en suivant la somptueuse North Coast 500, dans les Highlands, sur les îles d'Islay, d'Eigg, ou dans les archipels des Hébrides, en frôlant la frontière anglaise, le long du mur d'Hadrien.

GRAND REPORTAGE 96

Muraille verte contre dragon jaune

Il y a quarante ans, pour freiner l'avancée du désert dans le nord du pays, les Chinois ont entrepris de planter des milliards d'arbres sur 4 500 km de long. Un projet titanesque, mais à l'efficacité contestée...

GRAND REPORTAGE 114

La face cachée du détroit d'Ormuz

Sur les rives du mythique couloir maritime, entre fjords omanais et repaires de contrebandiers iraniens.

LES RENDEZ-VOUS DE GEO 132

LE MONDE DE... Dany Laferrière 138

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique « Planète GEO » sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 133.

franceinfo:

À LA TÉLÉ

En avril, comme tous les mois, retrouvez « GEO 360 », votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 133.

arte

SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



gallery by*

alineea

Le cahier d'inspirations n°1

Alinea RCS 345 197 552

*by = par

Catalogue **Nouvelle Collection** Printemps - Été 2018
À découvrir en magasin et sur alineea.fr



Nos histoires et nos inspirations
s'écoulent en musique



Rendez-vous sur Deezer :
Playlist - Humeurs intérieures -



Prolonger l'expérience de « gallery »
avec l'appli Blipper



1- Téléchargez
GRATUITEMENT
l'appli BLIPPAR.



2- Blipper
la page.



3- Vivez
l'expérience de
réalité augmentée.

BLOGS DE VOYAGEURS

Chaque mois, GEO met à l'honneur un blog de voyageur(s). Si vous souhaitez inscrire le vôtre et rejoindre ainsi notre communauté de baroudeurs, rendez-vous sur blogs.geo.fr

MA VIE VIENNOISE



Marie Marquez

// J'ai 27 ans et je vis à Vienne depuis août 2016. Mon blog vise à faire découvrir l'Autriche et sa capitale : ses adresses cachées, ses traditions, ses endroits que l'on ne trouve habituellement pas dans les guides... J'en profite pour partager mon quotidien d'expatriée et toutes les petites particularités de la vie viennoise. Et également mes voyages dans les pays frontaliers : la Slovaquie, l'Allemagne... //

tousjoursetrailleurs.com



Les jardins du palais du Belvédère, à Vienne (Autriche).



Le quartier portuaire de Hambourg (Allemagne).

COMMUNAUTÉ PHOTO

Chaque mois, nous mettons en avant notre coup de cœur pour une image de la communauté photo GEO. Vous souhaitez en faire partie ? Rejoignez-nous en vous inscrivant sur photos.geo.fr

SUR LES ROCHERS À MARÉE BASSE



Au pied des falaises des Petites et Grandes Dalles, en Seine-Maritime.

Jean-Yves Palfray photos.geo.fr/member/36732-Jean-Yves-Palfray



Eddy Paridaens

DOUBLE ÉMOTION DANS LE GEO DE FÉVRIER

Avec ma famille, nous sommes des passionnés de voyage. Nous sommes souvent partis avec nos enfants, utilisant les moyens de transport locaux et privilégiant les contacts avec les autochtones. Votre numéro de février m'a décidé à prendre la plume. Au Groenland, où nous avons effectué deux séjours consécutifs, la région d'Ittoqqortoormiit nous a particulièrement marqués. Et au Kaokoland, dans le nord de la Namibie, nous avons eu la chance de passer du temps avec la famille et les amis de Samuel, un jeune Himba qui nous a servi de guide.



Audrey Auxiette

Depuis le temps que je vous lis (vingt ans environ), je n'ai pas jeté un seul exemplaire ! Il y a beaucoup de vert dans mes bibliothèques. Vous m'avez permis de voyager à l'époque où je n'en avais pas les moyens...

ERRATUM

Dans la rubrique «Le Monde en cartes» sur les «accidents» de tracés de frontières (GEO N° 468, février 2018, p. 104-105), nous avons inversé, par erreur, les noms de la Zambie et du Zimbabwe sur la carte. Nous présentons toutes nos excuses à nos lecteurs.

ON NE VA PAS TOURNER AUTOUR DU POT



VOTRE NUTELLA®
EST FABRIQUÉ EN
NORMANDIE*



*Concerne 94,8% des produits Nutella® destinés au marché français (année 2016/2017).

Depuis 50 ans, notre usine
Ferrero de Villers-Ecalles
en Normandie fabrique le
Nutella® de votre
petit-déjeuner. Elle emploie
aujourd'hui plus de 500
personnes en Seine-Maritime.

Florence P.
Employée
à l'usine Ferrero
de Villers-Ecalles



Les réponses à vos questions
sur nutella.com

RÉGION AUTONOME
DU TIBET, CHINE

LE PÈLERINAGE D'UNE VIE

A 3 650 mètres d'altitude, on peut avoir le souffle court, mais ces deux femmes âgées devisent tranquillement dans l'enceinte du temple de Jokhang, à Lhassa. Les Tibétains visitent au moins une fois dans leur vie l'un de leurs lieux sacrés, dont celui-ci, le plus célèbre. Pour s'y rendre, certains parcourent à pied des centaines de kilomètres à travers les montagnes. Un voyage difficile qui suppose bien sûr d'arrêter toute activité professionnelle plusieurs semaines durant. Pour le photographe Dmitri Markine, ce cliché est le fruit du hasard. «J'ai remarqué ce porche éclairé d'une belle lumière, raconte-t-il. J'y suis resté environ vingt minutes, puis ces dames sont venues s'asseoir là.» Et n'ont pas remarqué sa présence, d'où ce cliché très naturel alors que d'habitude les Tibétains n'aiment pas être pris en photo.



Dmitri MARKINE

Basé à Toronto, ce fou de voyages choisit tous les ans un nouveau lieu pour vivre sa passion : photographier les gens et l'environnement.









ILES LOFOTEN, NORVÈGE

UNE PERSPECTIVE GLACIALE

Une image rare. C'était un mois de janvier à Moskenes, sur les îles Lofoten, et, comme souvent, la température était passée en dessous de zéro, faisant geler les lacs, même ceux situés près de la mer comme celui-ci. Fait exceptionnel, il n'y eut pas de chute de neige, la glace est donc restée à nu sans le manteau blanc habituel. Et elle était assez épaisse pour qu'un être humain puisse marcher dessus : coup de chance pour Orsolya Haarberg, l'auteure de cette image, qui s'était postée sur une falaise 200 mètres au-dessus du lac pour pouvoir saisir les dessins formés par les craquelures dans la glace. «J'ai attendu que la faible lumière de l'hiver se lève pour éclairer la surface», raconte-t-elle. Puis l'homme en rouge est arrivé, donnant un ordre de grandeur et une perspective à ce vertigineux tableau.



Orsolya HAARBERG

Ex-architecte paysagiste, cette Hongroise a décidé de devenir photographe, et de se concentrer sur sa passion : la nature.





PARC NATIONAL DE TANJUNG
PUTING, INDONÉSIE

À CACHE-CACHE DANS LA RIVIÈRE

D'ordinaire, la baignade n'est pas la tasse de thé de l'orang-outan, il est méfiant face à l'eau, craignant les crocodiles et les alligators. Mais en Indonésie, son habitat se réduisant sous l'effet de la déforestation liée à l'exploitation d'huile de palme, nécessité fait loi : l'animal adopte des comportements nouveaux. Comme ce mâle, qui voulait absolument se rendre sur l'autre rive du fleuve Sekonyer. Très prudent, il a attendu pendant quelques minutes avant de se décider à plonger. Le photographe indien Jayaprakash Bojan était là, lui aussi, pour un projet sur les primates. «J'ai fini par me mettre à l'eau à mon tour, et c'est à cet instant que le singe s'est caché derrière un arbre, vérifiant régulièrement si j'étais toujours là en jetant des coups d'œil furtifs», se souvient-il.



Jayaprakash BOJAN

Businessman pendant dix-huit ans, cet Indien se consacre désormais à la photographie de voyage et plus précisément à celle des primates.



PARLONS PEU, PARLONS POULET.

Oui, c'est ça : parlons poulet.

Tenez, nos Nuggets par exemple. Eh bien ils sont préparés à partir de beaux filets de poulet qui sont hachés, marinés et panés. Et puis c'est tout. Oui, des nuggets avec 0 conservateur, 0 arôme artificiel, rien de rien, nada.

Enfin non, ce n'est pas tout : parce que nous voulons vous proposer les meilleurs produits, nous nous efforçons de travailler avec des partenaires de choix, pour vous. Voilà pourquoi nous collaborons avec 230* éleveurs français pour nos Nuggets : vive la France !

Et ce n'est toujours pas fini !

En 2018, vous retrouverez en restaurant nos Wings** de poulets fermiers. Des poulets libres de marcher, de courir, de danser. Bref des poulets fermiers label rouge élevés en plein air. Rien de moins.

Cette fois, c'est bon, vous savez tout sur nos poulets.

Mais vous savez aussi et surtout qu'on ne devient pas meilleur tout seul.



*estimation sur base des volumes de produits achetés en 2017.

**ailes de poulet préparées. Durée limitée.



Le 25 janvier 2018, ces paysans indiens manifestaient à Bangalore dans l'Etat du Karnataka. Leur revendication : un meilleur partage des eaux du fleuve Mandovi avec l'Etat voisin de Goa. Ces deux régions du sud de l'Inde sont parmi les plus touchées par la pénurie d'eau.

Pénurie d'eau : le nouveau défi de l'Inde

S'il n'était pas dramatique, le paradoxe prêterait à rire : jamais le subcontinent indien n'a reçu autant d'eau et, pourtant, jamais il n'a eu aussi soif. L'Inde est abreuvée par la fonte des glaciers himalayens et par une pluviométrie de plus en plus abondante. Dans son dernier rapport (datant de 2014), le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) estime même que les précipitations devraient augmenter de 6 à 14 % d'ici à 2080. Or les Indiens commencent à manquer sérieusement d'eau, pénurie qui a déclenché des manifestations tout au long des années 2016 et 2017. Pire, la Banque asiatique de développement considère qu'en 2030 le pays ne sera capable de couvrir que la moitié de ses besoins en eau.

En cause, la surexploitation des nappes phréatiques. «Le premier consommateur mondial d'eau, la Chine, possède 3,4 millions de puits, explique Jean-Christophe Maréchal, directeur d'unité au Bu-

reau des recherches géologiques et minières. Or l'Inde, le deuxième utilisateur, en compte plus de 25 millions.» Principale consommatrice : l'agriculture, qui absorbe 90 % de l'eau souterraine, d'après les données les plus récentes (2012) de la FAO (Organisation pour l'alimentation et l'agriculture). Un effet pervers de la révolution verte. Cette politique, menée par le gouvernement indien à partir des années 1960, a permis l'autosuffisance alimentaire du pays, notamment en donnant l'accès gratuit à l'électricité aux agriculteurs. Qui, du coup, font fonctionner les pompes en permanence !

Pour le moment, les industriels et les ménages, eux, ponctionnent peu les réserves. Mais la multinationale spécialiste de l'eau Suez estime que les besoins des premiers doubleront d'ici à 2030 pour avoisiner les 120 milliards de mètres cubes par an. La population, elle, passera, d'après la Banque mondiale, à 1,6 milliard d'habitants en 2050 (contre 1,3 milliard en 2016). Face à l'urgence, les autorités multiplient les projets (dispositifs de collecte d'eau de pluie, usines de dessalement...) et envisagent même de relier les trente principaux cours d'eau du pays par un réseau de 15 000 kilomètres de canalisations et de 3 000 barrages et réservoirs. S'il voit le jour, ce chantier sera le plus vaste au monde en matière d'adduction d'eau. ■



Gaétan Lebrun

LES GRANDS ESPACES



La passion, ou l'impossible renoncement.

The Rider : MMXXVII The Rider Movie, LLC

CINÉMA

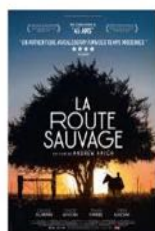
L'ESPOIR AU TRIPLE GALOP

Les chevaux sauvages sont l'âme des grands espaces américains. Dans *The Rider*, la réalisatrice sino-américaine Chloé Zhao a filmé en gros plans leurs crinières balayées par les vents et leurs sabots qui font voler la terre des Badlands. La cinéaste s'est inspirée d'une histoire vraie : celle d'un Sioux lakota, Brady, étoile montante du dressage et du rodéo, éjecté de sa monture lors d'une compétition. Ce cow-boy indien a beau savoir que la moindre rechute peut lui être fatale (il a subi un traumatisme crânien), il va remonter en selle.

Dans *La Route sauvage*, adaptation délicate du roman *Cheyenne en automne*, de l'écrivain Willy Vlautin, le cinéaste britannique An-



The Rider, de Chloé Zhao, en salles.



La Route sauvage, d'Andrew Haigh, sortie le 25 avril.

drew Haigh met en scène un dresseur encore plus jeune : Charley (Charlie Plummer), 15 ans, apprenti à l'hippodrome de Portland, devient orphelin. Livré à lui-même, l'adolescent s'accroche à Pete, un cheval de course en fin de carrière qui doit être vendu. Avec l'animal, il va traverser les plaines, de l'Oregon au Wyoming, pour tenter de retrouver sa tante, la seule famille qu'il lui reste. Le réalisateur a tourné dans un format 1:85, qui privilégie la hauteur du cadre sur la largeur, pour souligner la fragilité de son héros face à ces espaces immenses. Deux grands films sur l'espoir vécu comme un combat.

Faustine Prévot

DOCUMENT

Road-trip dans l'Ouest américain



Le prix d'une Indienne, le courage de Crazy Horse, la tempête de poussière de 1935,

les silos de missiles de la guerre froide, les fermes abandonnées... Ian Frazier, journaliste au *New Yorker*, qui a sillonné les Grandes Plaines en van, retrace la petite histoire de ces terres où le ciel semble bien plus vaste qu'ailleurs. La réimpression d'un best-seller de 1989.

Grandes Plaines, de Ian Frazier, éd. Hoëbeke, 21 €.

PHOTOGRAPHIE

Vegas en Kodachrome



En 1981, le Belge Harry Gruyaert, photographe coloriste, prend la route entre Los Angeles et Las Vegas et saisit l'Ouest américain. Face au royaume de l'*entertainment*, les teintes de la pellicule Kodachrome sont pimpantes, mais les images inédites dégagent une douce mélancolie.

East/West, d'Harry Gruyaert, éd. Textuel, 65 €.

SÉRIE

Le frisson du Far West



Westworld est de retour pour une deuxième saison, tournée dans l'Utah. Un parc d'attractions propose de revivre la conquête de l'Ouest : les visiteurs y sont accueillis par des androïdes qu'ils peuvent brutaliser et tuer !

Westworld, de Jonathan Nolan et Lisa Joy, saison 2, le 22 avril sur HBO et le 23 sur OCS. Première saison disponible en DVD, éd. HBO Studios, 30 €.



Galerie des Amériques, au muséum d'histoire naturelle de Rouen. Contact : museumderouen.fr

EXPOSITION

Des Indiens s'exposent à Rouen

A Rouen, quatre bustes d'Indiens ornent la façade de l'hôtel des Sauvages. Ils sont le souvenir du passage en France, en 1827, d'Indiens Osages d'Oklahoma. Le muséum d'histoire naturelle leur rend hommage depuis octobre dans sa galerie des continents. Ce sont deux membres de la communauté, sa porte-parole Kathryn Redcorn et l'artiste Joe Don Brave, qui ont choisi les objets exposés, comme ces mocassins hurons ou cette robe comanche, et ont rédigé les textes qui les accompagnent. Dans le fond de la vitrine, Joe Don Brave a peint une fresque magnifique qui symbolise son peuple : sur des vallées verdoyantes se détachent une tête de guerrier et des bisons couleur turquoise. Osage signifie « les enfants de l'eau du milieu » et désigne un affluent du Mississippi.



Les dolmadès



Les farcis dionysiaques des Grecs

Roulés comme des cigares, arrosés de citron et dégustés froids avec d'autres *mezedes* (hors-d'œuvre), ou chauds en plat principal, les *dolmadès*, les fameuses feuilles de vigne farcies, ornent toutes les tables grecques. Leur nom, qui provient sans doute du vocable d'origine turcique *dolmak* (littéralement «être rempli»), semble indiquer que la clé de la recette est la farce. Mais dans les îles de la mer Egée, les *dolmadès* sont aussi appelés *phylla*, «feuilles». Car, en réalité, c'est ce petit bout de vigne fondant qui fait la différence. Cueillies fraîches au printemps, les feuilles sont blanchies dans de l'eau bouillante pour être apprêtées. Mais pendant des siècles, avant qu'on ne puisse les surgeler, elles étaient aussi mises à sécher au soleil sur un fil pour pouvoir être consommées toute l'année.

Selon la légende, c'est Dionysos, le dieu païen de l'ivresse et de la démesure, qui, le premier, aurait introduit la vigne en Méditerranée. Lui qui aurait appris aux Grecs à fabriquer du vin. Et lui encore qui leur au-

rait suggéré d'utiliser les feuilles de cette plante en cuisine. Mais la mythologie n'est pas seule cuisinière : l'histoire antique aurait aussi joué un rôle. C'est en 335 avant notre ère, lors du siège de la ville grecque de Thèbes par le roi de Macédoine Alexandre le Grand, que la farce des *dolmadès* aurait été inventée : pris au piège, les Thébains se seraient mis à garnir des feuilles de vigne avec de petits morceaux de viande et tout ce qu'ils pouvaient glaner ici ou là, quelques herbes, un peu de céréales... Au fil des conquêtes d'Alexandre, la recette s'est répandue dans le reste du bassin Méditerranéen et jusqu'en Asie centrale. L'Azerbaïdjan a d'ailleurs fait de ces farcis son plat national, et l'Unesco a même reconnu, en 2017, la tradition azerbaïdjanaise qui entoure ce mets comme patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Dans bien des pays, la garniture se résume à un mélange de riz et de viande. En Grèce, la préparation est un comble de raffinement grâce à l'alliance de plusieurs hachis (agneau, bœuf et porc), de parfums (coriandre, ail...) et d'épices (piment doux...), et, souvent, d'une note croquante (pignons...). Surtout, il y a l'accompagnement : l'*avgolemono*, une sauce au citron préparée dans un bouillon et liée avec de l'œuf, qui rajoute une pointe d'acidité. Un plat digne des banquets des dieux. ■

Carole Saturno

UNE AFFAIRE QUI (SE) ROULE

En France, il est plus facile de se procurer des feuilles de vigne en conserve ou surgelées que fraîches.

LA FARCE Mélanger deux ou trois viandes hachées (bœuf, agneau ou porc) avec des herbes (persil, menthe, aneth, fenouil...), des épices (piment doux, poivre, cumin...) et une poignée de riz (cru ou cuit). Pour les végétariens : oignons, raisins et dés d'aubergines peuvent remplacer la viande.

LE PLIAGE Déposer une cuillère de farce sur la feuille, pointe en haut. Rabattre le bas vers le centre, puis les côtés, et enfin enrouler le tout vers la pointe.

LA CUISSON Poser les farcis serrés côte à côte dans une sauteuse, verser de l'eau ou du bouillon. Ajouter un jus de citron et laisser mijoter 45 min à couvert et à feu doux.

LA DÉGUSTATION On peut manger les *dolmadès* chauds, tièdes ou froids. Ils sont encore meilleurs le lendemain.

ANNO



1 2 4 0

LE SENS DE L'ACCUEIL*



*Le verre Leffe a été spécialement créé pour mieux accueillir les arômes de Leffe.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



AUSTRALIE

LE FAR WEST EXISTE ENCORE

LES AUSTRALIENS L'APPELLENT L'ULTIME FRONTIÈRE : LE KIMBERLEY, À L'EXTRÊME NORD-OUEST DU PAYS, EST UN FIEF ABORIGÈNE, OÙ SEULS DES COW-BOYS, DES CHERCHEURS DE MINÉRAIS ET DES PÊCHEURS DE PERLES SE SONT AVENTURÉS. ENQUÊTE DANS CETTE CONTRÉE REÇULÉE OÙ SOUFFLE ENCORE L'ESPRIT PIONNIER.

PAR FRÉDÉRIC THÉRIN (TEXTE) ET FRÉDÉRIC MOUCHET (PHOTOS)

L'Australie-Occidentale, où vit cet homme, Frankie Wongowol, abrite des communautés aborigènes depuis 40 000 ans.





Les ranches sont si vastes que pour rassembler les troupeaux il faut des hélicos

Toute l'année, le bétail paît en liberté dans d'immenses propriétés. Ici, celle de Meda Station (25 000 bovins sur 5 000 km² !) à l'époque du *mustering* : avant la saison des pluies, qui débute en novembre, les bêtes sont repérées dans les prairies à l'aide de chevaux, 4x4, motos et hélicoptères, puis regroupées dans un enclos. Là, elles sont triées pour être soit vendues, soit relâchées.





Oasis dans le désert, de luxuriants canyons traversent le bush

Grâce à la mousson, qui, de novembre à avril, abreuve les terres cuites par le soleil, le Kimberley est ponctué de petits havres de verdure, comme cette somptueuse gorge, El Questro, où s'épanouissent des palmiers endémiques (*Livistona kimberleyana* et *Iorophylla*).



De leur perchoir, ces enfants guettent le trafic sur l'unique route bitumée de la région

Ces jeunes Aborigènes, perchés dans un eucalyptus, à Fitzroy Crossing, observent des *road trains* (camions avec trois remorques) foncer sur la Great Northern Highway. Dans le Kimberley, les autochtones représentent 44 % de la population, contre 3 % à l'échelle nationale.



Kevin Brockhurst et ses deux grands garçons sirotent lentement leurs bières dans la cuisine de la ferme. Ils ont bricolé toute la journée le moteur d'un tracteur, avant de creuser un réservoir pour recueillir l'eau qui va tomber pendant la saison des pluies. Le mercure a, aujourd'hui encore, franchi la barre des 42 °C à l'ombre. Wendy, la femme de Kevin, s'est habituée à ces fortes chaleurs. En 1991, cette couturière originaire de Leeds, en Angleterre, alors âgée d'une vingtaine d'années, avait décidé de faire le tour de l'Australie. C'est ainsi qu'elle a débarqué dans la région sauvage du Kimberley, à la pointe nord-ouest de l'Australie, où elle a rencontré Kevin, qui venait d'acheter un terrain de 220 000 hectares. Wendy n'est plus jamais repartie. Et aujourd'hui, sur les terres du couple paissent quelque 7 000 têtes de bétail. Le premier patelin, Halls Creek, est à 150 kilomètres de leur station, comme on appelle ici les ranches. Pas de problème pour l'ex-citadine : elle adore cet isolement. Et surtout les surprises qui, ici, pimentent le quotidien. «Les vaches, par exemple, elles volent bas dans ce coin du monde, dit-elle dans un éclat de rire. Un ami en a vu une s'écraser devant son tout-terrain alors qu'il roulait sur la seule route bitumée traversant la région. La pauvre bête avait été percutée par un camion et était partie dans les airs !» Des histoires comme celles-ci, les habitants du cru en sortent constamment de leurs chapeaux de cow-boys poussiéreux.

Les amoureux des westerns adoreront le Kimberley. C'est l'un des territoires australiens les moins peuplés, avec une superficie de 423 000 kilomètres carrés (les trois quarts de la France métropolitaine) et une population d'à peine 39 000 habitants, dont 44 % d'Aborigènes (ils sont 3 % au niveau national). En lieu et place de chariots tirés par des chevaux, on ne trouve que des 4X4 japonais suréquipés. Quant aux locomotives à vapeur, elles ne se sont jamais aventurées dans ce bout du monde, mais ces paysages sont sillonnés par les *road trains* («trains de la route»), ces camions de cinquante mètres de long dotés d'une triple remorque. Et les habitants ressemblent aux pionniers du Far West. Dès qu'un gisement de fer, pétrole, nickel, gaz, cuivre ou diamant est découvert dans le Kimberley (comme c'est encore arrivé cet hiver), ou que l'ouverture d'une nouvelle mine est annoncée, des gens viennent de tout le pays

chercher fortune. D'autres, tels Wendy et Kevin Brockhurst, tentent leur chance en élevant d'immenses troupeaux... Quand ils ne sont pas découragés par l'isolement, la faune locale (crocodiles, serpents, araignées...) ou les conditions climatiques extrêmes : pendant la saison sèche, de mai à octobre, la température dépasse presque tous les jours 40 °C, et, dixit Wendy, «la poussière s'infiltre partout». Puis, au mois de novembre, c'est le déluge. Les lits asséchés des rivières se transforment en cours d'eau incontrôlables envahissant tout sur leur passage, et, pendant plus de quatre mois, la région peut se retrouver coupée du reste du pays. Les orages sont si violents que les maisons ne sont pas équipées de gouttières, car elles ne résisteraient pas aux trombes d'eau. Et la nuit, les éclairs





Près de ce pub, à Derby, l'un des trois seuls bourgs de plus de 2 000 habitants du Kimberley, trône un baobab, l'emblème local. Certains de ces arbres endémiques, au tronc creux, furent utilisés pour enfermer des Aborigènes pendant la colonisation.

Pas de gouttières sur les maisons : elles ne résisteraient pas aux trombes d'eau

à répétition éclairent le bush comme en plein jour. Là, la nature est d'une beauté à couper le souffle, avec ses couleurs vives et pures : mer émeraude, falaises orangées et plages de sable blanc et fin comme du talc. Dans l'arrière-pays, la terre rouge est tantôt cisaillée par de majestueux canyons, tantôt barrée par des monts d'une rondeur étonnante. En dehors des vergers de manguiers, qui, avec les champs de melons et de citrouilles, ciment la ville de Kununurra, au nord-est, sur des centaines de kilomètres, on ne rencontre nul autre arbre que des baobabs, qui donnent des airs africains à cette contrée australe.

L'autre particularité du Kimberley est la diversité de ses communautés aborigènes (Bunuba, Yawuru, Karajarri, Worrorra...), qui appartiennent

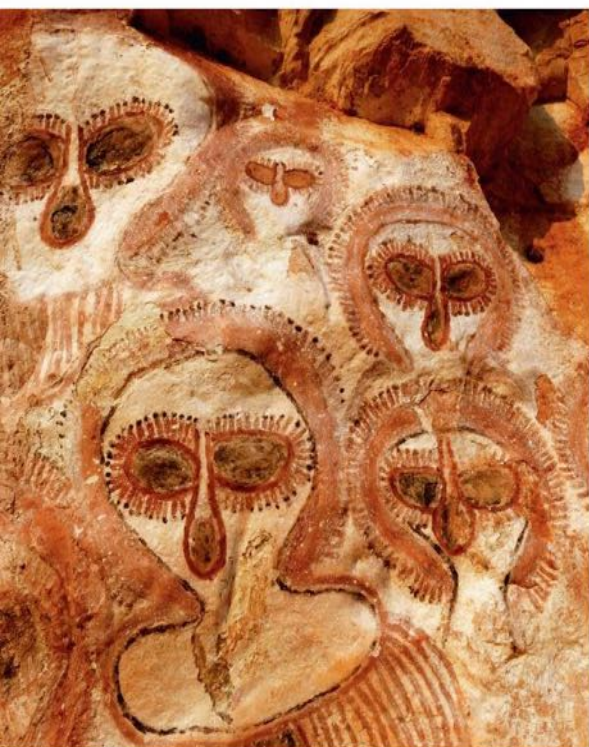
à une trentaine de groupes linguistiques distincts. «Ces tribus ont toujours été en contact les unes avec les autres, mais, à partir des années 1970, elles se sont organisées au niveau régional pour défendre leurs langues, leur culture et leurs droits, et en premier lieu celui d'être propriétaires de la terre qui les a vus naître, souligne Martin Préaud, anthropologue à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales et spécialiste du Kimberley. Ces Aborigènes ont créé une instance chargée de les représenter afin que leurs avis soient pris en compte lors de la conception des politiques publiques qui les affectent – même si, pour l'instant, c'est encore loin d'être le cas.» Certains de leurs leaders sont devenus de grandes figures à l'échelle nationale, comme Patrick Dodson, qui fut le premier ●●●





Ici, la nature ose toutes les extravagances. Même des cascades horizontales !

C'est un phénomène inouï, causé par des marées d'une rare intensité – jusqu'à 12 mètres d'amplitude –, dans l'archipel des Boucaniers, au nord de Derby. Avec le flux et le reflux, la mer s'accumule dans des gorges étroites, puis se déverse soudain en chutes d'eau. Les locaux ont surnommé ces merveilles Horries, contraction de Horizontal Falls.



Les roches du Kimberley (à droite, les falaises de Cape Leveque) sont ornées de peintures, tels ces *Wandjina*, esprits de la pluie et des nuages, aux yeux immenses et sans bouche. Nombre d'Aborigènes perpétuent cet art ancestral, comme Lena Nyadbi, qui dessine des écailles de barramundi, le poisson totem de son clan.

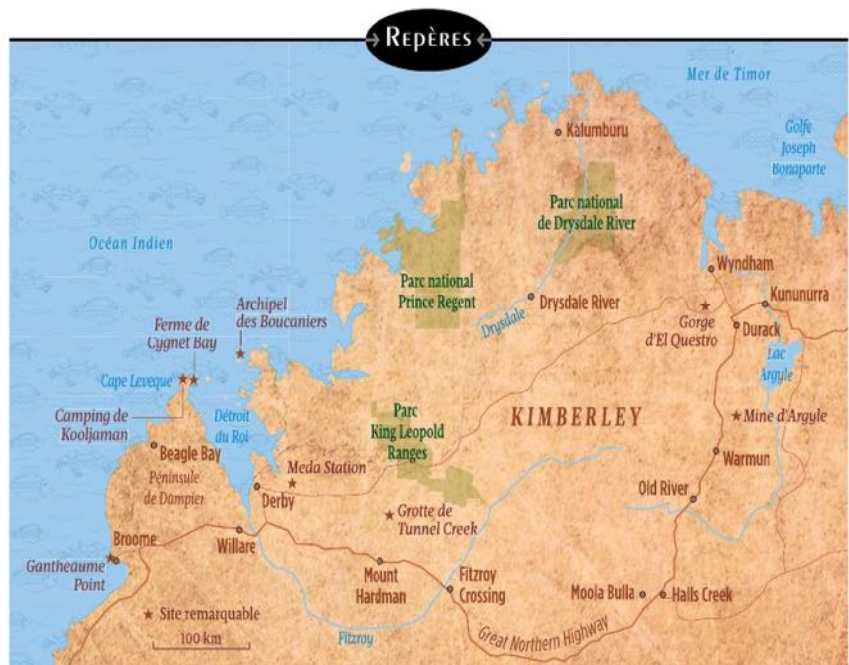


●●● autochtone ordonné prêtre, et qui, depuis 2016, est sénateur de l'Australie-Occidentale. Ou encore June Oscar, productrice de cinéma et de théâtre, décorée, en 2013, de l'Ordre d'Australie pour son combat contre l'alcoolisme.

Si le Kimberley est resté un bastion aborigène, c'est parce que la colonisation y fut plus tardive et moins massive que dans le reste du pays. La première expédition qui y fut dépêchée par la Couronne britannique remonte à 1837. Mais il fallut attendre les années 1880 pour que des Blancs commencent à s'installer sur ces terres inhospitalières. Les relations entre les (rares) colons et les autochtones furent tendues. «La plupart des Blancs qui sont venus dans le Kimberley jadis étaient d'anciens taulards, explique Dillon Andrews, un *elder* («ancien») qui pense avoir plus de 70 ans (nombre d'Aborigènes ne connaissent pas leur date de naissance). Et cela ne s'est pas bien passé...» Assis dans la grotte de Tunnel Creek, une caverne qui, il y a 350 millions d'années, gisait sous la mer, Dillon joue avec un énorme lézard qui tente d'emporter une grenouille morte. Au-dessus de lui, des milliers de chauves-souris prennent le frais tête en bas. Un peu plus loin, des petits points apparaissent à fleur de rivière. Ce sont des crocodiles d'eau douce qui attendent patiemment qu'une proie passe près de leurs mâchoires. Dillon ne les regarde même pas. Perdu dans ses pensées, il préfère taire un passé douloureux.

Lindsay Malay est plus volubile. Mais prudent. Posté devant l'une de ses toiles, dans la galerie de Warmun, tout à l'est, cet artiste peintre de 46 ans prévient : «Je dois faire attention à ce que je vous dis, car les Anciens n'aiment pas qu'on parle de cela, on pourrait même s'en prendre à moi si je parlais trop...» Puis il se lance : «Les premiers colons dans le Kimberley, des éleveurs, ont commencé par nous tuer en grand nombre parce que nous étions nomades et qu'ils voulaient que «leurs» terres soient libres de tout occupant, pour ne pas déranger leurs troupeaux.» Le chercheur Martin Préaud confirme ce sinistre épisode. «Une expédition punitive a été déclenchée à la fin des années 1890, suite à la rébellion menée par Jandamarra, un homme de la tribu Bunuba, précise-t-il. On ne connaît pas le bilan exact de ces massacres, mais ils se chiffrent en centaines de morts.» Les Aborigènes laissés en vie étaient recrutés de force dans les stations. Les femmes devaient s'occuper du ménage, les hommes, du bétail. Sans être rémunérés. Et, à l'image de ce qui s'est longtemps produit dans toute l'Australie, certains enfants étaient, eux,

transférés sans le consentement de leurs familles dans des missions, où ils étaient coupés de leurs racines, christianisés de force, et souvent contraints à se marier avec des Blancs : entre 500 et 600 jeunes «embrigadés» à Moola Bulla, dans l'est du Kimberley, 300 autres à Beagle Bay, près de la côte ouest... «On m'a pris à mes parents alors que j'avais 10 ans pour me placer dans un orphelinat, et j'y suis resté deux ans, avant d'être envoyé dans une école catholique, raconte, sans animosité, Brendan Chaquebor, dit «Bundy», 55 ans, ancien vacher, qui organise aujourd'hui des visites culturelles dans la péninsule de Dampier, une presqu'île sauvage bordée de plages où se reposent des crocodiles de mer, les *salties* («salés»). Comme tant d'autres ici, je fais partie de ce qu'on appelle les «générations volées».» Selon le professeur Robert Manne, de l'université de La Trobe (Melbourne), ●●●



Les conseils de nos reporters

QUAND PARTIR ?

Pendant la saison sèche, de mai à octobre.

COMMENT Y ALLER ?

La compagnie australienne Qantas Airways, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, assure depuis le 26 mars une liaison quotidienne sans escale entre Londres et Perth, la capitale de l'Australie-Occidentale (à partir de 1040 euros). De là, Broome n'est plus qu'à 2 h 30 de vol. À noter que le Qantas Explorer Pass permet d'explorer ensuite d'autres régions de l'île-continent à moindre coût (exemple : Perth-Sydney à partir de 85 euros). qantas.com

COMMENT SE DÉPLACER ?

En 4x4 : la plupart des sites ne sont accessibles que via des pistes.

OÙ DORMIR ?

Rien de tel que la tente ! Des ranches proposent des emplacements pour camper. Le must : le camping fondé par des Aborigènes à Cape Leveque. kooljaman.com.au

AVEC QUI PARTIR ?

Notre partenaire, les Maisons du Voyage, propose des séjours sur mesure en Australie et des tours organisés. Notamment un circuit de 18 jours à la découverte du Grand Ouest, à partir de 4 295 euros, vols, voiture et hébergements inclus. maisonsduvoyage.com

Le rodéo est l'attraction favorite des jackaroos, les éleveurs. Dans le Kimberley travaillent aussi de plus en plus de femmes, les jillaroos,



«J'évite de croiser le regard de mon père ou de mes frères, ce serait impoli»

●●● spécialiste de cette question, environ 20 000 à 25 000 enfants ont ainsi été enlevés à leurs foyers entre 1910 et 1970. L'objectif de cette politique était clair : «On voulait que les Aborigènes se diluent dans la société, qu'ils perdent leurs caractéristiques culturelles, linguistiques et même physiques, en encourageant le métissage, explique Martin Préaud. Ce programme a créé un traumatisme énorme. Dans le Kimberley, il n'est pas une famille qui n'ait pas été touchée...» Cette assimilation forcée n'a pourtant pas comblé le fossé culturel entre Aborigènes et Australiens issus de la colonisation. «J'ai appris à regarder les hommes blancs dans les yeux et à m'asseoir à côté d'eux, explique ainsi Leah Umbagai, 43 ans, qui dirige une galerie d'art aborigène près de la cité côtière de Derby. Mais quand je suis avec mon père ou mes frères, je ne croise pas leur regard, cela serait impoli. Et lorsque des rites de passage ou des funérailles sont organisés dans notre communauté, nous nous y rendons coûte que coûte, et tant pis si l'on perd notre travail pour cela.»

C'est en 1974 que les pratiques violentes envers les Aborigènes ont officiellement pris fin en Australie. Soit sept ans après que le Parlement fédéral a enfin reconnu les autochtones comme des citoyens à part entière. Quant aux terres dont ils avaient été chassés, elles ont commencé à leur être restituées en 1976. Et depuis 1998, le 26 mai est devenu la «journée nationale du remords», National Sorry Day, pour les torts commis envers les générations volées. Désormais, les relations se

sont pacifiées. «Il n'y a plus de racisme dans notre région, nous vivons en harmonie, se félicite Leah Umbagai. Ce n'est pas le cas partout en Australie. Un jour, à Perth [la capitale de l'Australie-Occidentale, immense Etat dont fait partie le Kimberley], j'ai voulu emmener mes enfants dans un restaurant chic, et le serveur ne nous a pas permis d'entrer !» Pour l'anthropologue Martin Préaud, la discrimination est en effet beaucoup plus manifeste dans les régions où les Aborigènes sont moins nombreux que dans le Kimberley, «où la mixité est très forte et où tout le monde tâche de bien s'entendre avec son voisin.»

Néanmoins, ici comme ailleurs, la minorité aborigène n'est pas encore parvenue à combler le retard accumulé depuis l'arrivée des premiers colons. Selon l'Australian Bureau of Statistics, à l'échelle du pays, la mortalité infantile chez les «indigènes» (c'est la terminologie officielle) est deux fois plus élevée que celle des autres Australiens, l'espérance de vie, inférieure de dix ans, et le taux d'emprisonnement, treize fois supérieur. Et même si désormais 61 % d'entre eux terminent leurs études secondaires (contre 86 % pour les autres citoyens), leur intégration dans le monde du travail reste faible : à peine 48 % de leur population totale ont un emploi (contre 72 % pour le reste du pays). Mais, une fois encore, dans le Kimberley, la situation semble meilleure. «Il y a beaucoup de boulot ici, remarque Ted Hall, qui a été tour à tour menuisier, maçon et employé de ferme

avant de fonder une agence de voyages. Les éleveurs cherchent toujours du personnel, et les vergers de Kununurra recrutent lors de la saison des cueillettes.» Et puis il y a les richesses du sous-sol. La plus importante mine de diamants au monde, par exemple. Ce site, appelé Argyle et situé dans l'est de la région, est exploité depuis 1985 par le groupe Rio Tinto, qui reverse chaque année aux sept communautés locales (soit 3 000 personnes) 1,2 million d'euros en compensation de l'occupation de leur territoire. «Mais ces royalties devraient cesser en 2021, quand le gisement sera épuisé, s'inquiète Ted Hall. Et que restera-t-il alors de tout cet argent ? Ceux qui en ont bénéficié ont tout dilapidé. Un gâchis...»

Les mines ne sont pas le seul filon local. La découverte des plus grosses huîtres du monde – les *Pinctada maxima* – au large de la péninsule de Dampier provoqua, à la fin du XIX^e siècle, une ruée vers la nacre. C'est ainsi que fut fondé, en 1879, le port de Broome, devenu depuis la capitale du Kimberley (une capitale de poche : 16 000 habitants). Aussitôt, des indigènes furent

embarqués de force par les pionniers sur des lugers, des bateaux de pêche, pour plonger à la recherche des coquillages. On raconte que, lorsqu'ils ne parvenaient pas à en trouver, ils devaient remonter à la surface avec du sable dans la main pour prouver qu'ils avaient atteint le fond. Mais les requins, les crocodiles et les méduses venimeuses décimaient ces forçats de la mer. Ce qui poussa bien vite les colons à faire venir de la main-d'œuvre d'Asie, notamment de Malaisie, des Philippines et du Japon. Avec leurs lourds scaaphandres, les plongeurs passaient des heures sous l'eau et les accidents de décompression étaient fréquents. Si bien que Broome abrite le plus grand cimetière japonais (plus de 900 dépouilles) en dehors de l'empire du Soleil-Levant. Au début du XX^e siècle, 80 % de la nacre utilisée dans le monde pour fabriquer les boutons de chemise était récoltée dans la région de Broome. Jusqu'à l'apparition des boutons en plastique, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le Kimberley se reconvertit alors dans les perles de culture. Fondée en 1946 à 220 kilomètres au nord de Broome, Cygnet Bay



Farm est la plus ancienne ferme perlière d'Australie. Elle emploie soixante personnes, qui veillent sur 90 000 *Pinctada maxima*. Après avoir subi une manipulation en laboratoire, les huîtres sont accrochées sur des lignes laissées en pleine mer, où elles resteront deux ans, le temps que les plus grosses perles du monde se forment. Mais le directeur, James Brown, descendant d'une famille de colons, est préoccupé : «Depuis dix ans, une éponge, *Cliona celata*, attaque nos élevages et les empêche de produire de belles perles, explique-t-il. A cette invasion s'ajoute une maladie mystérieuse, l'*oyster oedema disease*, qui décime nos récoltes.» Si bien que quatorze des dix-sept compagnies

Bienvenue à Jurassic Park

Marée basse. Accroupi sur le rivage de Gantheaume Point, à la sortie de la ville de Broome, Bart Pigram dégage l'eau de mer et le sable accumulés dans un grand trou creusé dans la roche. Au bout de quelques secondes, une forme apparaît : une empreinte fossilisée de patte de théropode. Ce bipède carnassier a marché là il y a 130 millions d'années, dans ce qui était alors un vaste delta cerné de forêts. «Et regardez là-bas, ces sept traces plutôt rondes, continue le guide, membre de la tribu Yawuru. Ce sont celles d'un sauropode, un cousin du diplodocus...» Plus loin, d'autres témoignages d'une ère révolue se dévoilent encore. Gantheaume Point serait-il le «Jurassic Park» australien ? En réalité, d'autres plages situées au nord de Broome recèlent des milliers de vestiges préhistoriques de ce genre. Entre 2011 et 2016, les équipes de deux universités du Queensland en ont répertorié le plus possible. Verdict ? Ce bout de littoral héberge les empreintes d'au moins vingt et une espèces de dinosaures. Une concentration unique au monde.

locales ont déjà dû mettre la clé sous la porte... Désormais, le secteur le plus porteur, notamment pour les tribus locales, c'est le tourisme : le Kimberley accueille 400 000 personnes par an, dont une grande majorité d'Australiens. Dillon Andrews, l'elder qui aime méditer dans les grottes, a été l'un des premiers à montrer la voie, il y a une quinzaine d'années. «Lorsque les étrangers viennent, je peux partager avec eux notre histoire et notre culture tout en générant des revenus pour moi et les proches qui travaillent à mes côtés, dit-il. C'est une bonne manière pour nos communautés de se détourner de l'oisiveté, de la drogue et de l'alcool, et de nous construire un meilleur avenir.» Martin Préaud confirme : «Le tourisme représente une activité économique durable pour les ●●●

Record aux enchères pour une toile de l'Aborigène Rover Thomas : 500 000 euros

●●● Aborigènes. Il encourage aussi les jeunes à rester sur la terre de leurs ancêtres et à perpétuer leurs traditions.» Bundy, l'ancien vacher, s'est spécialisé dans les excursions à la découverte de la flore utilisée par les autochtones. Tout en mâchouillant une baie rouge qui se transforme en chewing-gum dans sa bouche, il pointe du doigt une plante, *Alphitonia excelsa*, et explique à un groupe de touristes : «Vous voyez cette feuille ? Mouillez-la et elle moussera comme du savon...»

C'est au départ du camping de luxe de Kooljaman que Bundy organise ses visites. Situé à Cape Leveque, à la pointe de la péninsule de Dampier, là où les falaises s'embrasent au crépuscule, Kooljaman est le premier hébergement touristique d'Australie créé par des indigènes, en 1997. «Lorsque le gouvernement nous a rendu nos terres, en 1976, les deux clans de Cape Leveque ont décidé de travailler ensemble pour créer des emplois, explique Bundy. Le projet a mis du temps à se concrétiser, mais aujourd'hui le camping ne désemplit pas.» Un peu partout dans le Kimberley, d'autres Aborigènes suivent cet exemple. Bart Pigram, 35 ans et père de cinq enfants, a sauté le pas il y a deux ans. «J'ai toujours été trop paresseux pour aller à l'école et j'ai du mal avec la pape-rasse, avoue-t-il dans un sourire. Mais j'adore emmener les étrangers voir les empreintes de dinosaures sur nos plages [voir encadré page précédente, ndlr] ou déguster avec eux des huîtres bien laiteuses...» L'agence qu'il a fondée, Narlijia

Cultural Tours, est basée à Broome, ville qui a encore des airs de gros village, ne comptant pas un seul feu rouge. Sur le rivage, on peut se balader à dos de dromadaire. La municipalité, elle, espère faire du lieu la porte d'entrée du Grand Ouest australien pour le «tourisme indigène».

L'art représente une autre planche de salut pour les tribus locales. Longtemps méprisées par la puissance coloniale, les créations aborigènes ont commencé à attiser l'intérêt du public dans les années 1970, portées par les mouvements autochtones d'émancipation. Et sont désormais très prisées des collectionneurs. Les œuvres de natifs du Kimberley tels que Rusty Peters ou Mabel Juli se vendent entre 4 000 et 13 000 euros, et celles de Paddy Bedford (décédé en 2007) trouvent souvent preneur autour de 200 000. Mais c'est un tableau de Rover Thomas, artiste honoré à la biennale de Venise et au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, qui a atteint en 2001 une somme record aux enchères, adjugé 500 000 euros... Beaucoup d'Aborigènes se sont formés sur le tas, et sur le tard, mais gagnent désormais leur vie ainsi. Lindsay Malay, qui expose à Warmun, est un de ceux-là. «Comme tant d'autres, j'ai commencé à peindre car j'avais besoin d'argent : je voulais payer à mon fils une formation de cavalier de rodéo, explique-t-il. Au fil du temps, j'ai réalisé que l'art était un moyen pour moi de me reconnecter à ma terre et à mon histoire.» Serpents, kangourous, silhouettes costumées, visages aux yeux immenses...

Sur de nombreuses œuvres, on retrouve des motifs tracés jadis sur les parois rocheuses du Kimberley, qui comptent parmi les plus anciens sites rupestres du pays (au moins 17 000 ans). Alors que, dans d'autres régions d'Australie, la peinture acrylique est désormais largement employée par les autochtones, de nombreux artistes du Kimberley, en particulier ceux qui sont installés à Warmun, restent fidèles à leur tradition en utilisant des pigments naturels. Certains tableaux sont comme des cartes abstraites de la région, mais la plupart s'inspirent du mythe de la création du monde par les «grands ancêtres», que les Aborigènes nomment le «Temps du rêve». Un rêve toujours bien vivant dans ce Far West australien. ■

Frédéric Thérin

Des membres de différentes tribus, nombreuses dans la région (Bunuba, Worrorra...), se retrouvent lors des corroboree. Au cours de ces réunions, danses et saynètes racontent le mythe fondateur aborigène : «le Temps du rêve».



DAKOTABOX

Smartbox Group Ltd - IRELAND NO 463103 N° Licence AGV : IM0921000098. Garantie Financière : APST - Assureur : Hiscox

Pour Noël
offrez un cadeau
100% plaisir !



Un itinéraire gourmand ? Une évasion relaxante ? Un shot d'adrénaline ?
Choisissez parmi 10 coffrets cadeaux et plus de 2 000 expériences inoubliables.

Rendez-vous en magasins et sur www.dakotabox.fr

Sélectionnés par



Croisière à la découverte des Grands Lacs américains

Des archipels, des eaux saphir, des mers intérieures...
Dans cette exploration américaine et canadienne, GEO et PONANT vous proposent une occasion unique de « voir le monde autrement ».



ERIC MEYER

Embarquez pour une croisière PONANT au cœur des Grands Lacs d'Amérique du Nord, en compagnie du rédacteur en chef de GEO, Éric Meyer.

Ce sont des lacs comme des mers, et d'une rive souvent on ne voit pas l'autre. Des lacs-mers si calmes parfois en été, que nous croyons pouvoir y rentrer à pied pendant des centaines de mètres. Des lacs-mers que l'hiver prend dans ses glaces. Des lacs-mers qui se brisent dans les rugissants et l'écume des chutes du Niagara.

Ce voyage est l'occasion de parcourir une face peu visitée de l'Amérique du Nord. L'occasion aussi de mieux la connaître et de mieux l'aimer, en emportant avec soi à bord l'un des ouvrages de Jim Harrison, l'écrivain et poète américain (1937-2016), qui a si bien dépeint ces territoires de nature, de forêts et de liberté. Pour savourer toutes ces découvertes, le navire est bien choisi : il porte le nom de Samuel de Champlain, l'explorateur français qui fonda la ville de Québec, le 3 juillet 1608.



Toronto, Canada



Archipel des Mille-Îles, fleuve Saint-Laurent

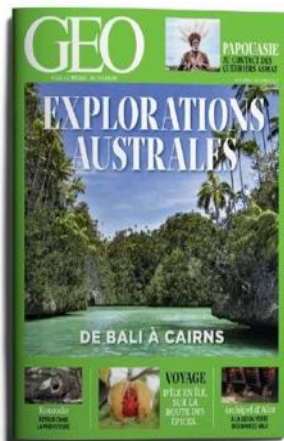


Canoë, lac Ontario



Chutes du Niagara

« Lors de la croisière
GEO-PONANT, vous
êtes à la fois le
spectateur et l'acteur
de votre voyage. »



PARTICIPEZ À LA CRÉATION
DE VOTRE GEO

À bord d'un luxueux yacht, GEO vous propose de devenir
de vrais « reporters » de voyage, à travers deux activités :

LE MINI-MAG GEO

Vous aurez l'occasion
unique de participer à la
réalisation d'un magazine
GEO, spécialement consacré
à notre voyage.

ATELIER ET CONCOURS PHOTO

Vous pourrez aussi, avec notre
photographe, améliorer votre
technique photographique et
participer au grand concours
ouvert à tous les passagers.



LE YACHTING DE CROISIÈRE AVEC PONANT

Accédez par la mer
aux trésors de la terre
à bord d'un luxueux yacht.
Équipage français,
expertise, service
attentionné, gastronomie :
au cœur d'un environnement
5 étoiles, partez à la
découverte de destinations
d'exception et vivez
une expérience de voyage
à la fois authentique
et raffinée.



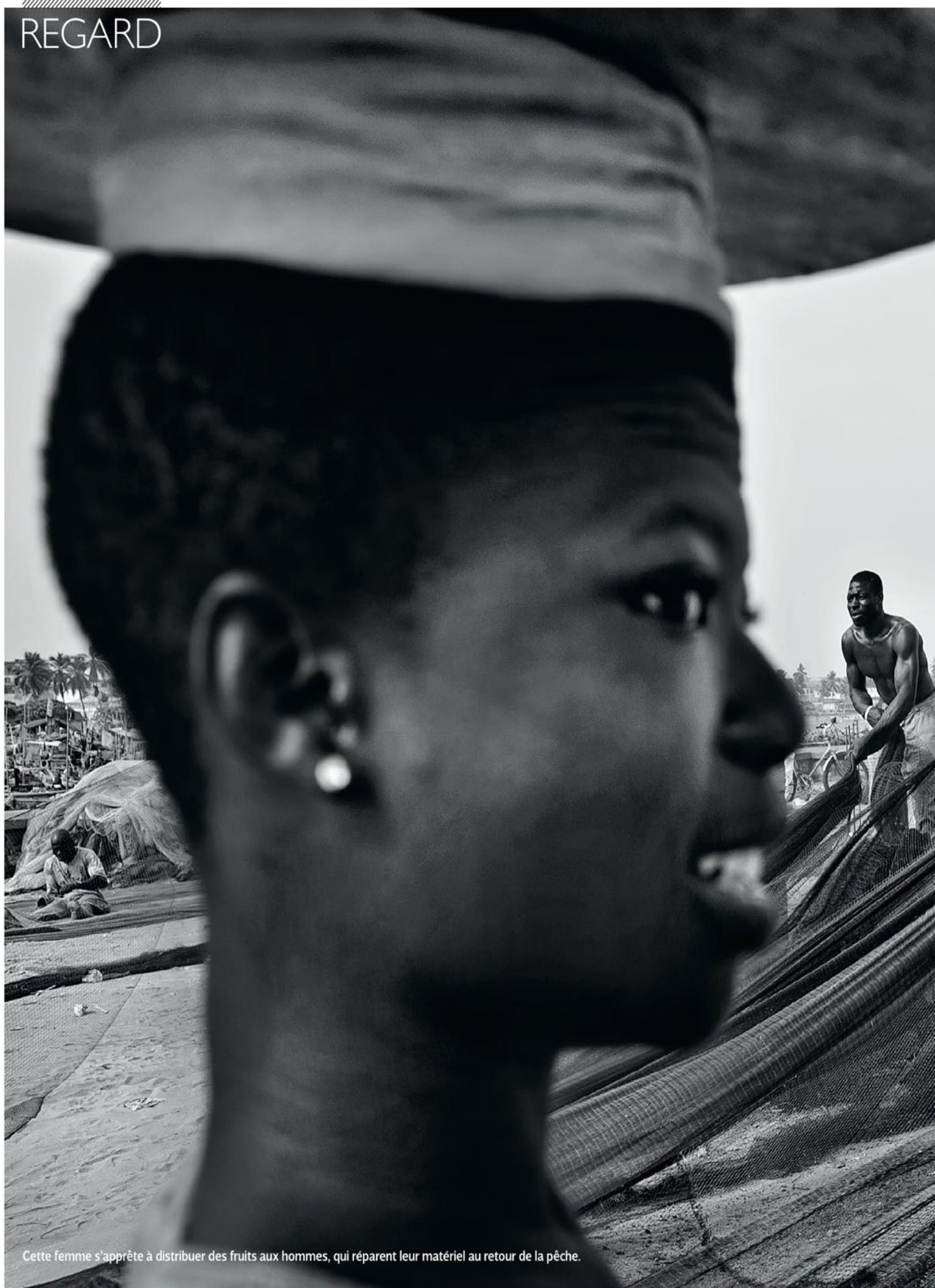
CROISIÈRE GEO

MILWAUKEE (ÉTATS-UNIS) -
QUÉBEC (CANADA),
11 JOURS / 10 NUITS
Du 6 au 16 octobre 2019

À PARTIR DE
7 260 €⁽¹⁾
PAR PERSONNE

Contactez votre agent de
voyage ou le **0 820 20 20 31 27***

(1) Tarif Ponant Bonus par personne sur la base d'une occupation double, sujet à évolution, taxes portuaires incluses. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. © PONANT - Derek Hudson - Strling Design International - Studio Jean-Philippe NUEL - 0,09 € TTC / min.



Cette femme s'apprête à distribuer des fruits aux hommes, qui réparent leur matériel au retour de la pêche.

DANS LES FILETS DU GHANA

Bouillonnant de vie, le petit port d'Elmina, dans le sud du pays, sur le golfe de Guinée, a fasciné le photographe Tomasz Tomaszewski. Ses images nous plongent dans le quotidien des travailleurs de la mer.

PAR JULES PRÉVOST (TEXTE) ET TOMASZ TOMASZEWSKI (PHOTOS)





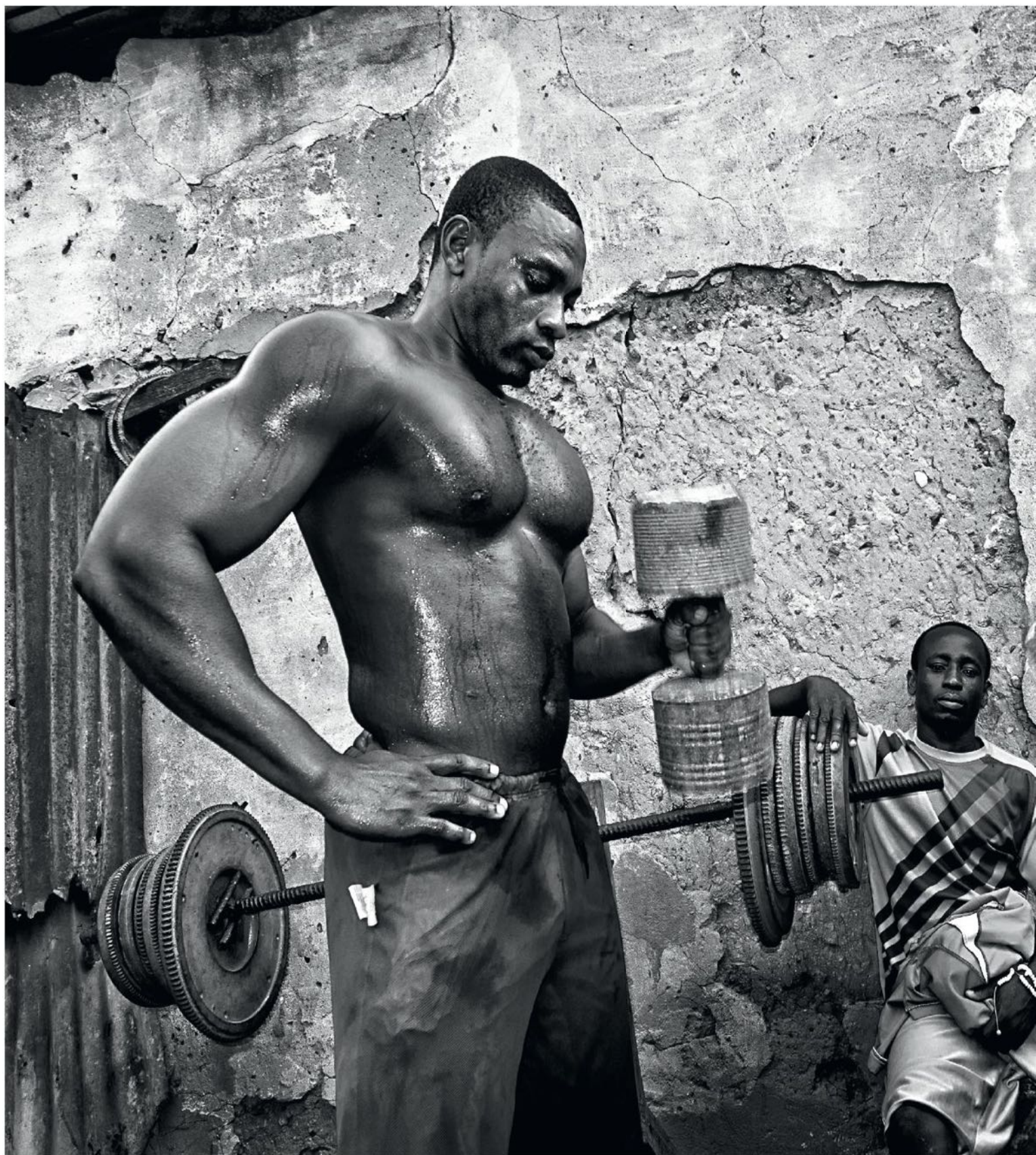


Cet homme débarque une partie du poisson attrapé dans la nuit. Comme neuf pêcheurs sur dix au Ghana, il travaille de manière artisanale, sur des pirogues dotées d'un petit moteur. Ses prises seront consommées sur place ou acheminées jusqu'à Accra, la capitale, où se trouve le plus grand marché du pays. Mais à Elmina, elles se raréfient en raison de la concurrence des chalutiers étrangers.



Ce cochon déambule parmi les milliers de poissons séchant sur la plage. Ce sont les femmes et les enfants qui sont chargés de s'occuper des prises au retour des bateaux, vers dix heures du matin. Une partie de la pêche est étalée sur le rivage pour que le soleil fasse son œuvre.





POUR POUVOIR MANŒUVRER LEURS
ESQUIFS, LES PÊCHEURS SE
SCULPTENT DES CORPS D'ATHLÈTES



Les enfants, comme ces jeunes joueurs de baby-foot, peuvent embarquer dès 10 ans avec les adultes. Pour ces derniers, une excellente condition physique est requise afin de pouvoir affronter les vagues et remonter les filets. Alors les hommes s'entraînent en soulevant des poids. Et, pour leur porter chance, des rituels d'invocation des esprits sont organisés (photo du milieu).







C'est sur ce bout de plage que sont construits les bateaux de pêche. Longs de dix à douze mètres, ils peuvent accueillir jusqu'à six hommes. Mais comme leur coque est très fine, ils ne peuvent pas aller loin au large. Et s'avèrent difficiles à manœuvrer quand les éléments se déchainent. Il arrive que des pirogues ne rentrent jamais à bon port.


TOMASZ TOMASZEWSKI | PHOTOGRAPHE

C'est sur un coup de tête, alors qu'il étudiait la physique à la faculté de Varsovie, que Tomasz décida d'aller frapper à la porte du grand photographe polonais Jan Michlewski, qui lui enseigna alors les rudiments du métier. Aujourd'hui âgé de 64 ans, il a effectué des reportages les plus variés, par exemple sur les derniers juifs de Pologne ou les plantations de canne à sucre en Indonésie, qui ont été publiés dans de nombreux pays.

Un simple coup d'œil et l'image s'est gravée dans son esprit : en 2013, Tomasz Tomaszewski traversait un pont du Ghana en voiture quand il aperçut, en contrebas, des centaines de bateaux de pêche amarrés à Elmina, une ville côtière de 33000 habitants dans le sud-est du pays. Captivé par l'activité incessante de ces travailleurs de la mer, il est revenu un an plus tard pour retrouver l'effervescence qui anime l'ancien comptoir portugais. Il en a tiré ces extraordinaires photos en noir et blanc.

GEO Comment avez-vous été accueilli à Elmina quand vous y êtes retourné pour faire ces photos ?

Tomasz Tomaszewski Là-bas, les villageois n'apprécient pas d'être photographiés, et je n'avais que quatre jours pour gagner leur confiance. Mais j'ai pris cette difficulté comme un défi. Par exemple, il y a un marché à Elmina où les étrangers vont peu. Là, on me criait de ne pas prendre de cliché, on me tournait le dos... En gardant le sourire, j'ai quand même réussi à travailler un peu. Puis j'ai rencontré un jeune homme qui baragouinait l'anglais, il m'a montré des lieux que je n'aurais jamais pu découvrir seul, notamment l'étonnante petite place où les pêcheurs font de la musculation.

Activité nécessaire, car leur travail est très physique...

En effet. Les hommes pêchent de nuit, à six sur des bateaux d'une dizaine de mètres et à la coque très fine. Je les ai accompagnés mais, en chemin vers le large, j'ai dû renoncer : il y avait trop de vagues. Ils ont vite fait demi-tour pour me déposer sur le rivage. Comment font-ils pour ne pas tomber à l'eau ? Sur leurs embarcations, il n'y a qu'un petit moteur, et ils relèvent leurs filets chargés de poissons à la seule force du poignet. Aucun moyen de communication. S'ils ont un problème, leur seul recours, c'est la prière !

Comment se déroule leur retour à terre ?

Les hommes déchargent vers dix heures du matin puis rentrent dormir dans de petites maisons situées le long du rivage. Des femmes leur apportent de quoi boire et manger. D'autres, aidées d'enfants, trient les produits de la pêche pour les partager

entre les familles. Elles nettoient les prises, les disposent sur des pierres pour les faire sécher au soleil. Parfois, un feu est allumé pour fumer les poissons. Tout se passe sans dispute ni invective : chacun sait très exactement ce qu'il a à faire.

La pêche suffit-elle à ces familles pour vivre ?

C'était le cas autrefois, mais aujourd'hui l'activité est mise en péril par des navires chinois qui déploient d'immenses filets au large – là où les embarcations traditionnelles ne peuvent pas se rendre –, et qui attrapent tout ce qui nage. Si bien que les Ghanéens se plaignent de voir leurs prises diminuer. Mon sentiment, c'est qu'il n'y aura bientôt plus assez de poissons dans ces eaux. C'est inquiétant car la pêche est quasiment la seule activité économique d'Elmina – avec le commerce du bois utilisé pour construire les bateaux. Les poissons sont consommés sur place ou vendus à des intermédiaires, qui vont les écouler dans les grandes villes alentour ainsi que dans la capitale, Accra.

Elmina a été possession portugaise, hollandaise puis britannique. Que reste-t-il de l'époque coloniale ?

Des forts. L'un d'eux, Saint-Georges-de-la-Mine, était utilisé pour enfermer les esclaves. Ces derniers y étaient souvent torturés, et certains, m'a-t-on raconté, trop rebelles ou trop faibles, étaient abandonnés dans un fossé à côté de l'édifice, en plein soleil, jusqu'à ce qu'ils meurent. Les survivants embarquaient à destination des Amériques. Face à cette bâtisse, j'ai presque pu entendre les voix et les cris des malheureux.

Quel est votre souvenir le plus marquant à Elmina ?

J'ai vécu un moment inoubliable en observant la ville du haut d'une colline : Elmina était comme une fourmilière, avec les pêcheurs embarquant et débarquant, les voitures circulant sur les ponts, les gens se pressant dans les petites rues... Tout allait très vite, dans tous les sens, j'éprouvais une sensation de chaos. Mais, à y regarder de plus près, c'était un chaos parfaitement organisé. ■

Propos recueillis par Jules Prévost



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-photos-ghana

**Harvard
Business
Review**
FRANCE

Anticiper.



**Nouvelle
formule**
EN KIOSQUE DÈS
LE 15 MARS

LA RÉFÉRENCE DES LEADERS

hbrfrance.fr Rejoignez la communauté Harvard Business Review France sur   



1

Explorer
les Highlands par la
North Coast 500
P. 62

2

Eigg,
l'île rachetée par
ses habitants
P. 74

3

Cette
Angleterre si loin,
si proche
P. 82

4

A Glasgow,
dans les pas de
l'avant-garde
P. 84

5

Le nez
dans la tourbe
à Islay
P. 88

Le charme ensorcelant des Highlands saisit le voyageur lorsque le Jacobite Steam Train, un train à vapeur dont les réalisateurs de *Harry Potter* se sont inspirés pour le Poudlard Express, passe sur le viaduc de Glenfinnan. Il permet de rejoindre Mallaig, d'où l'on peut embarquer pour l'île d'Eigg.

LA MAGIE DE L'ÉCOSSE

en cinq itinéraires

UN GRAND *ROAD TRIP* SUR LA CÔTE NORD,
UNE ESCALE SUR UNE PETITE ÎLE PAS COMME LES AUTRES,
UN PÈLERINAGE DANS LES MEILLEURES DISTILLERIES...
SUIVEZ NOS REPORTERS SUR CES CHEMINS D'ÉVASION.

DOSSIER DIRIGÉ PAR ALINE MAUME

ET AUSSI ...

Les Hébrides
extérieures vues
par Peter May
P. 90

Les
conseils de nos
reporters
P. 94

Explorer les Highlands par la North Coast 500

PAR VOLKER SAUX (TEXTE)

C'EST UNE ROUTE SOMPTUEUSE, SOUVENT FORT ÉTROITE, QUI FAIT LE TOUR DE L'EXTRÊME NORD ÉCOSAIS. DE LOCHS EN FALAISES, LE TRAJET PEUT ÊTRE AVENTUREUX, MAIS L'ÉMOTION EST TOUJOURS AU BOUT DU CHEMIN.



Côté ouest, la route North Coast 500 (NC 500) longe les eaux froides du superbe loch Assynt, sur lequel semblent flotter les ruines du château d'Ardvreck. Bâtie au XVI^e siècle par le clan MacLeod, la forteresse est hantée, dit-on, par deux fantômes.



DES LOCHS ÉMERAUDE OÙ S'ABREUVENT LES CERFS

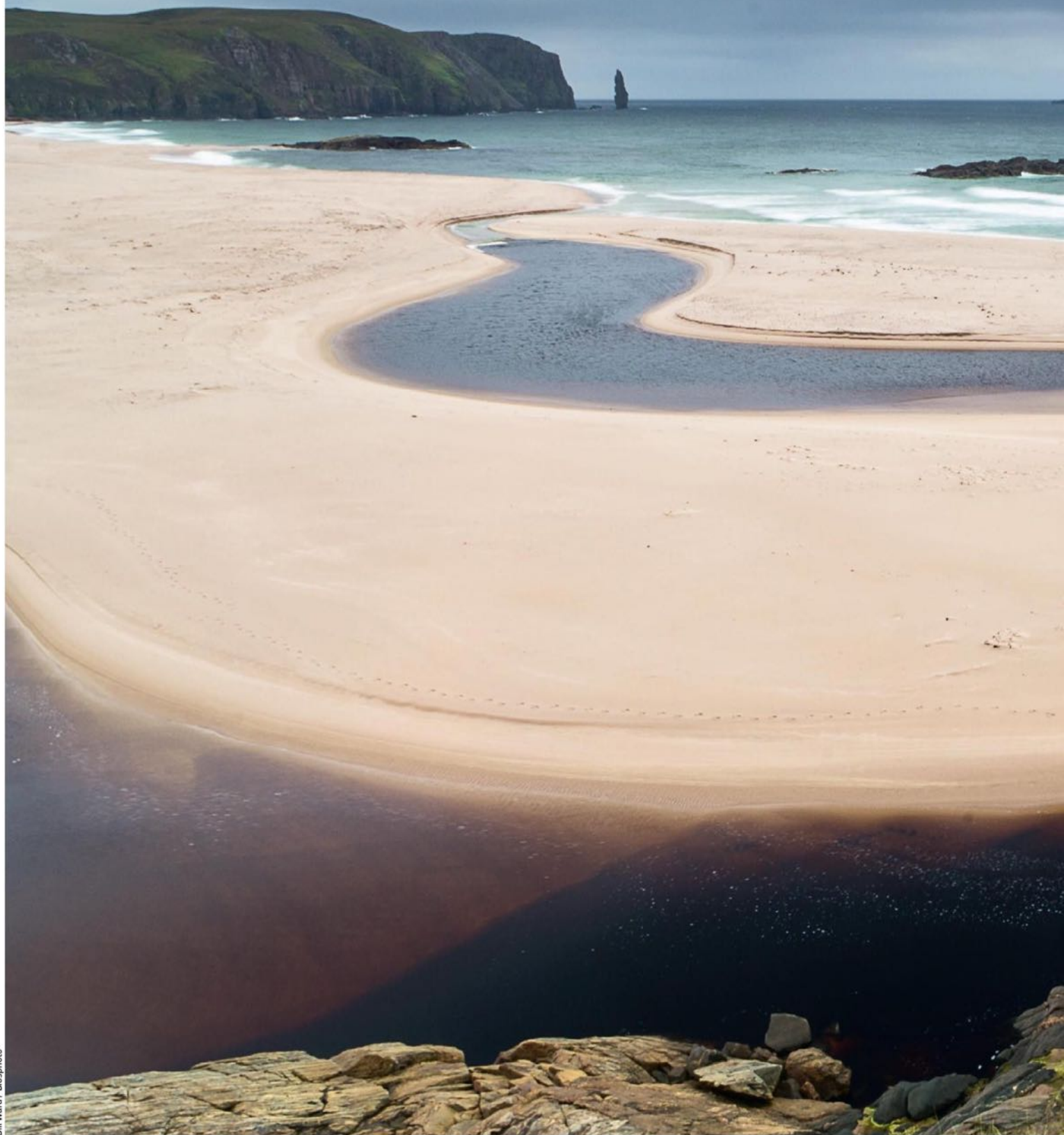
Avec sa nature intacte, ses eaux étales, le loch Torridon, bordé par les sommets du massif de Beinn Eighe, constitue une étape grandiose sur la route, entre Ullapool et Applecross. L'endroit rêvé pour voir un cerf, un des *big five* écossais.





UNE ANSE DE SABLE FIN QUI N'A RIEN À ENVIER AUX PLAGES DU SUD

Dans l'extrême nord-ouest des Highlands, la baie de Sandwood s'offre en récompense aux marcheurs, au bout d'un sentier qui traverse une morne lande. Cette plage longue d'un kilomètre et demi est réputée être l'une des plus belles du Royaume-Uni.





EN GAÉLIQUE, SON NOM SIGNIFIE «MONTAGNE DE LA BEAUTÉ»

Le Beinn Alligin, près de Torridon, est l'une des plus vieilles montagnes d'Europe. Ses deux pics, le Sgurr Mòr et le Tom na Gruagaich, culminent respectivement à 986 et 922 mètres. Des millénaires d'érosion ont modelé cette merveille naturelle.







Norbert Achetk / Agefotostock

Le château de Dunrobin a connu bien des transformations. En résulte un style inclassable, dit Renaissance écossaise, agrémenté de jardins à la française.

km
0

INVERNESS

SUR LA «ROUTE 66
DE L'ÉCOSSE»

On connaissait le loch Ness et ses légendes. Inverness, capitale et porte des Highlands, avec son château de grès rose et ses échoppes de tartan vendu au mètre. Le château de Cawdor et ses fantômes. La route des whiskies dans la vallée de la Spey. Souvent, le trajet des visiteurs s'arrêtait là. Désormais, ils sont encouragés à mettre le cap plus au nord encore. A affronter la conduite à gauche, les routes étroites à une seule voie, à s'offrir une virée au bout du monde. Une émotion forte. Au fil de ses 830 ki-

lomètres (500 miles), la North Coast 500, ou NC 500, itinéraire labellisé en 2015, qui suit la côte septentrionale, raconte la légende de l'Écosse sur fond de lochs mystérieux, de sommets noyés dans les brumes et, pour les plus chanceux, d'aurores boréales... «Une région spectaculaire et sauvage, autrefois un secret bien gardé», explique Gaëlle Delagrave, en charge à Inverness de la promotion de cette route. En 2016, le succès de la NC 500 aurait fait grimper la fréquentation touristique de 26%, rapporté 10 millions d'euros supplémentaires aux zones traversées, et même provoqué quelques embouteillages en été... Depuis Inverness, l'itinéraire traverse la péninsule de Black Isle,

entre champs et forêts, puis débouche sur la petite ville de Cromarty. *Slow down*, «ralentir», indique un panneau peint à la main face à la mer. Mais comment ralentir davantage? La baie de Cromarty Firth, hérissée de plateformes pétrolières à l'arrêt montre que les années de prospérité liées à l'or noir sont bien loin. Plus loin, on arrive à Dornoch, bourg médiéval qui connut une gloire éphémère en 2000, quand Madonna choisit de s'y marier. Un golf (les Écossais se targuent d'avoir inventé ce sport !) domine la plage de sable : c'est le premier contact avec le souffle du large, un sentiment de solitude face à l'immensité, présage d'une odyssée dans un décor hors norme.

km
109

HELMSDALE

AUX ORIGINES
DU GRAND VIDE

La route file vers le nord, surplombe la mer à flanc de collines, la rejoint au niveau de petits villages. Les terres qu'elle traverse sont celles du vieux clan Sutherland. Juste après Golspie, le château de Dunrobin, imposante demeure aux tours pointues et au portail en dentelle de fer forgé ouvrant sur la mer du Nord, est toujours la propriété de la famille. Avec ses belles pièces meublées et ses cheminées où le feu crépite, il semble toujours habité. Les Sutherland n'ont pas laissé que des bons souvenirs dans le coin : une vingtaine de kilomètres plus loin, une sculpture, baptisée *The Emigrants*, représentant une famille fuyant vers le large, témoigne d'un épisode sombre de l'histoire des Highlands, les *Highland Clearances*. Entre les XVIII^e et XIX^e siècles, les grands propriétaires de la région poussèrent hors de leurs terres les fermiers qui les habitaient pour y installer des moutons, plus rentables. «Au début du XIX^e siècle, la comtesse de Sutherland embaucha un agent, Patrick Sellar, pour accélérer les expulsions : un homme impitoyable, qui chassait les gens et brûlait leurs maisons, raconte Jean Sargent, bénévole au Timespan, le petit musée d'histoire locale. Il y eut des rébellions, avec des fermiers descendant de leurs terres armés de fourches.» Dans le Strath of Kildonan, la vallée qui débouche sur le petit port de Helmsdale, la population passa ainsi de 1 350 habitants en 1791 à 260 en 1830. Une partie des évincés s'établirent sur la côte, exploitant de maigres parcelles appelées *crofts*, complétant leurs revenus avec la pêche. D'autres s'exilèrent au Ca-

nada. L'épisode des *Clearances* marque encore le paysage, par le vide à l'intérieur des terres, l'omniprésence des moutons et les murets délimitant les *crofts*... Après Helmsdale, un sentier rejoint un amphithéâtre naturel surplombant la mer, comme suspendu au bord du précipice. Vertige... Sous les ajoncs fouettés par le vent, les restes du hameau de Badbea, fondé jadis par des fermiers. Bêtes et enfants devaient, dit-on, être attachés pour ne pas être emportés par les rafales et s'abîmer au pied des falaises.

km
165

WICK

HIER LE HARENG,
DEMAIN LE VENT

L'ancien comté du Caithness, à la pointe nord-est de la Grande-Bretagne, prend des airs de plat pays, quadrillé de champs cultivés. C'est pourtant la mer qui fit

sa fortune, à l'époque bénie du hareng. Wick, 7 000 habitants, tapie dans son estuaire, était jadis la capitale du petit poisson argenté. «Au milieu du XIX^e siècle, le hareng était une industrie qui faisait travailler toute la population et des milliers de saisonniers», explique Ian Leith, président de la société de patrimoine Wick Society. Un quartier entier, Pulten-

neytown, lui était dédié, où il reste une belle distillerie de whisky en briques sombres toujours dans son jus. Surtout, pendant un siècle, trois générations d'une même famille de photographes locaux, les Johnston, ont documenté l'âge d'or des *silver darlings*, comme on appelait alors les harengs. Leurs clichés, conservés au musée de la ville, témoignent de l'activité frénétique dans le port, où s'entassaient des centaines de bateaux. Aujourd'hui, le bassin paraît bien surdimensionné pour

la dizaine de chalutiers qui y débarquent crabes et homards. Mais la mer pourrait reprendre le dessus, d'une autre façon. L'Ecosse, qu'on a qualifiée d'Arabie saoudite du vent, mise sur les énergies renouvelables pour préparer sa reconversion post-pétrolière. A Wick, par beau temps, on aperçoit au large le chantier de la Beatrice Windfarm, futur ensemble de quatre-vingt-quatre éoliennes offshore. Le directeur du port, Willie Watt, espère la création de centaines d'emplois.

Cap au nord, toujours. Bientôt, la NC 500 débouche sur l'embarcadere de John O'Groats : de là partent les ferries pour les Orcades, qui apparaissent au loin comme un mirage. Non loin, le cap Dunnet, point le plus septentrional de Grande-Bretagne. Avec son courageux petit phare construit au XIX^e siècle par le grand-père de l'écrivain Robert Louis Stevenson, il s'avance comme une proue dans les eaux agitées du Pentland Firth, le détroit qui relie la mer du Nord à l'Atlantique. Des moutons broutent au bord du précipice. Impassibles.



Ce panneau, dans le petit village de John O'Groats, marque le point le plus nord-est du Royaume-Uni. Le plus au sud se trouve à 1 400 kilomètres de là, en Cornouaille.

km
336

DURNESS

L'APPEL DU NORD

Enfin, les voilà ! Les *single track roads*, ces étroites routes à voie unique qui font le sel de la North Coast 500, où l'on se croise grâce aux *passing places*, des zones de croisement latérales. L'opération exige une certaine agilité, voire une bonne dose de témérité, mais toujours de la courtoisie : un petit signe amical de la main à l'automobiliste qui vient d'en face est ici la règle. En filant vers l'ouest, la route navigue de tourbière infinie en baie déchiquetée. Les cottages se font rares, les panneaux «Attention moutons» plus nombreux. Les sommets du Ben Hope et du Ben Loyal encadrent le Kyle of Tongue, une langue de mer que traverse un pont-jetée. Le loch Eriboll se contourne par une ●●●



ANP Photo / Agéotostock

●●● longue route qui serpente dans une lande pierreuse. Et soudain, tout change. Des maisons éparpillées sur une vaste pente herbeuse, des plages de sable... Bienvenue à Durness, 300 habitants. Kevin Arrowsmith, un photographe anglais de 57 ans qui s'est installé ici il y a dix ans, décrit un village où se mêlent locaux et nouveaux arrivants, poussés par «l'appel du Nord». En cas d'urgence, l'hélico plutôt que l'ambulance, et un vent à décorner les célèbres vaches à poils longs des Highlands... «Cet isolement fait en partie le charme de l'endroit, note-t-il. La lumière est incroyable, nous avons même parfois des aurores boréales !» Les photos de paysages qu'il expose sont si acidulées qu'on les dirait retouchées. Mais il n'en est rien. Son lieu préféré ? La baie de Balnakeil, après Durness. Là, une plage de deux kilomètres mène à la pointe du Faraid Head. Enfant, John Lennon passait ses vacances dans le coin. A l'ouest, le cap Wrath est occupé par une zone militaire, où l'armée britannique procède à des exercices de bombardement. En période de «trêve», on peut y randonner en toute quiétude !

km
445

LOCH ASSYNT

LES SECRETS DES VIEUX MONTS

En gaélique, on appelle ce paysage *cnoc an lochan*, «des collines et des lochs». Au sud de Durness, la route sillonne une géographie bosselée, entre mamelons rocheux, petits lacs et étendues d'herbe humide. La North Coast 500 joue ici aux montagnes russes, s'élève au-dessus de la mer, dévale jusqu'à des plages bordées de cottages et de bungalows. Après le port de Lochinver, voilà le loch Assynt. Des eaux sombres, la ruine d'un château (hanté, forcément), des reliefs trapus en toile de fond... Les Highlands comme on les rêve. Mais la région d'Assynt n'envoûte pas que les voyageurs. A la fin du XIX^e siècle, deux géologues britanniques, John Horne et Ben Peach, y ont percé les mystères de la terre en étudiant la tectonique du «chevauchement», phénomène par lequel des roches anciennes passent par-dessus d'autres plus jeunes, le mécanisme de la formation des montagnes. Sur certains sites, comme

Duncansby Head, près de John O'Groats, est célèbre pour ses *stacks*, grandes pointes rocheuses émergeant des eaux du Pentland Firth, où se rejoignent la mer du Nord et l'océan Atlantique.

Knockan Crag, on voit ainsi affleurer une roche vieille d'un milliard d'années sur une autre deux fois plus récente. D'autres phénomènes géologiques ont laissé leur empreinte : les glaciers qui recouvraient la région il y a 10 000 ans ont façonné le relief, creusant de profonds lochs. Les montagnes des Highlands, qui culminent modestement à 1 000 mètres, rivalisaient sans doute avec les Alpes ou l'Himalaya avant que le temps et l'érosion ne fassent leur œuvre ! En roulant vers Ullapool, c'est donc avec le respect dû à l'âge que l'on doit contempler les sommets du Canisp, du Suilven ou du Cul Mor.

km
487

ULLAPOOL

RETOUR À LA CIVILISATION

17h30. Chargé de passagers et de voitures, le ferry à cheminées rouges de la Caledonian MacBrayne quitte le port d'Ullapool et ses maisonnettes aux murs blancs, sagement alignées sur la grève. Direction l'île de Lewis, dans les Hébrides extérieures. Depuis les années 1970, cette liaison



maritime fait la prospérité du village installé face au majestueux loch Broom. Avec ses 1 400 âmes, Ullapool fait presque figure de métropole dans ce nord-ouest des Highlands, où l'on compte un habitant au kilomètre carré ! Le village, créé il y a plus de deux siècles pour la pêche au hareng, a connu un nouvel élan dans les années 1980, avec les *klondykers*. Ces bateaux-usines, en provenance notamment d'URSS, venaient acheter du maquereau aux pêcheurs de la zone. « Il y en avait jusqu'à une centaine, sur lesquels vivaient 3 000 personnes, raconte Catriona Martin, une retraitée qui travaille comme bénévole dans le musée local. Ces Russes débarquant ici en pleine guerre froide, cela créait de la suspicion... Mais les relations étaient bonnes. Et ils faisaient marcher le commerce : ils achetaient aussi des machines à laver, des téléviseurs, de la nourriture, pour les rapporter chez eux. » Aujourd'hui, le tourisme a pris le dessus. Dans le loch Broom, les bateaux de croisière, toujours plus nombreux (une quinzaine en 2017, le double attendu en 2018), ont désormais remplacé les *klondykers*.

km
568

POOLEWE SUR LA PISTE DES «BIG FIVE»

« Nous sommes à la même latitude que Moscou, mais en février, il fait plutôt 5 °C, et grâce au Gulf Stream, notre climat reste doux », prévient Douglas Allan, l'un des responsables du jardin d'Inverewe. Ce parc botanique enchanteur, créé au XIX^e siècle, s'étend sur vingt hectares dans le village côtier de Poolewe (prononcer « pouliou »), à quatre-vingts kilomètres au sud d'Ullapool. Entouré d'arbres qui le protègent du vent, il rassemble 2 500 plantes venues du monde entier... Eucalyptus, pins de Wollemi et autres rhododendrons peuvent s'épanouir ici toute l'année. « Nous pratiquons le jardinage de l'extrême », s'amuse Douglas. A la sortie du jardin, un sentier permet de faire en trois heures le tour du loch Kernsary, où l'on peut compléter sa liste des *big five* écossais : écureuil roux, cerf, aigle royal, loutre et phoque. Plus loin, la route débouche sur le loch Maree. Cette étendue d'eau douce bordée de pins et entourée de montagnes évoque les grands

L'ouest des Highlands est une des régions d'Europe les moins densément peuplées (un habitant au kilomètre carré, en moyenne). Pourtant, les rives du loch Assynt étaient jadis habitées et furent le théâtre de fameuses batailles entre clans.

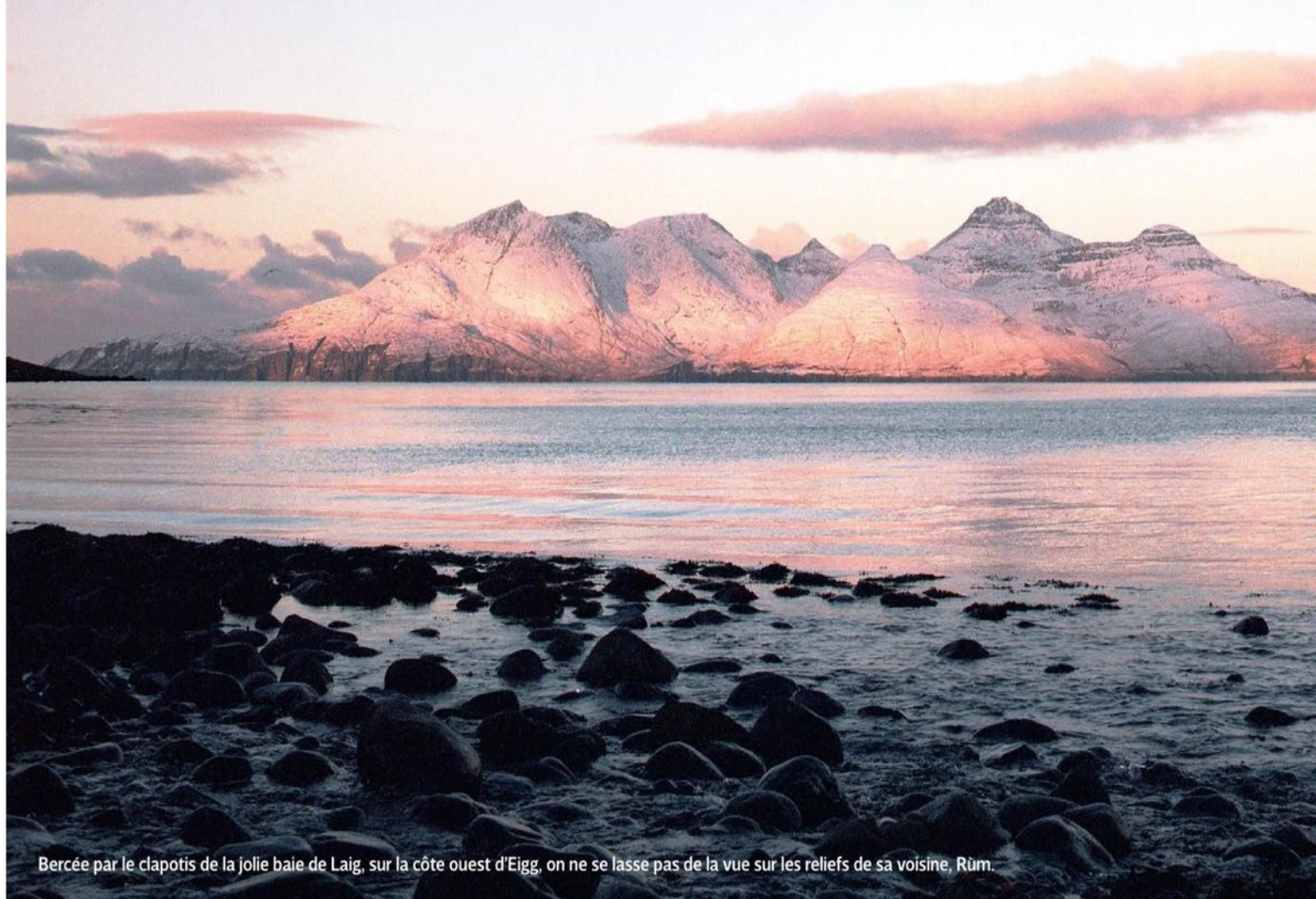
espaces canadiens, en miniature. « Ces arbres sont les vestiges de la forêt qui couvrait cette partie de l'Ecosse après le dernier âge glaciaire, c'est l'une des raisons pour lesquelles fut ici créée, en 1951, la première réserve naturelle britannique », note Doug Bartholomew, son directeur. La réserve englobe le massif du Beinn Eighe, prisé des randonneurs pour ses deux *munros* (des sommets de plus de 910 mètres). En Ecosse, le *munro bagging*, qui consiste à gravir chacun d'entre eux (il en existe 282), est le Graal du montagnard. La dernière portion de la route approche. La NC 500 traverse enfin la splendeur désolée du loch Torridon. De là deux *single track roads* conduisent jusqu'à Applecross. L'une est une route côtière – très longue –, l'autre passe par le col de Bealach na Bà, le plus haut d'Ecosse (600 mètres), des lacets que surmonteront sans frayeur les voyageurs habitués aux Alpes. Arrivé au village, des maisons au bord de l'eau, les îles de Raasay et de Skye qui remplissent l'horizon... Un bout du monde, un de plus. ■

Volker Saux

Eigg, l'île rachetée par ses habitants

PAR VOLKER SAUX (TEXTE) ET CHARLES DELCOURT (PHOTOS)

TRENTE KILOMÈTRES CARRÉS, 105 HABITANTS, UNE SEULE ROUTE... CE PETIT BIJOU DES HÉBRIDES INTÉRIEURES EST DEVENU PROPRIÉTÉ DE SES RÉSIDENTS EN 1997. VINGT ANS APRÈS, ILS ONT INVENTÉ UN MODE DE VIE BIEN À EUX.



Bercée par le clapotis de la jolie baie de Laig, sur la côte ouest d'Eigg, on ne se lasse pas de la vue sur les reliefs de sa voisine, Rùm.



Comme la plupart des habitants de l'île, Libby Galli, originaire du Pays de Galles, a plusieurs casquettes : chauffeur de taxi à ses heures, elle tient également un salon de thé.

Ce mercredi de février, c'est jour de bateau sur l'île d'Eigg. Vers midi, le ferry en provenance de Mallaig, à vingt-cinq kilomètres de là, accoste au bout de la jetée balayée par de puissantes rafales. Une demi-douzaine de passagers en descendent, d'autres attendent pour embarquer. On se salue, on récupère des colis, un gérant de pension vient attendre trois touristes égarés en pleine saison creuse. Un joyeux brouhaha règne dans le petit bâtiment qui héberge le pub et l'épicerie, et où l'on vient se mettre au chaud et bavarder autour d'une bière ou d'un café. Le lendemain, jour sans bateau, le refuge restera clos. Alors autant profiter de l'animation. Il y a là en tout une trentaine de personnes, soit le tiers de la population. Ou,

devrait-on dire, des copropriétaires. Car Eigg, trésor des Hébrides intérieures, à la lande rugueuse dominée par l'intimidant sommet du Sgurr (393 mètres de roche volcanique comme figée en plein élan), n'est pas une île comme les autres : il y a vingt et un ans, elle fut rachetée par ses habitants. Auparavant, ce caillou de neuf kilomètres sur cinq avait appartenu à de riches propriétaires successifs, qui vivaient loin. Dont Keith Shellenberg, ex-sportif olympique de bobsleigh, qui la céda pour 1,6 million de livres sterling en 1995 à un artiste allemand farfelu qui fit beaucoup de promesses... non tenues. Alors, quand ce dernier remit Eigg sur le marché, ses habitants en profitèrent pour lancer une souscription, qui reçut un large écho dans tout le Royaume-Uni et au-delà. «Quelque 10 000 personnes y participèrent, et dont l'une versa 750 000 livres», se souvient Maggie Fyffe, 69 ans, pilier de cette aventure. En 1997, avec en poche 1,5 million de livres, les îliens purent conclure le deal.

L'événement fit la une des médias britanniques, car il était symbolique : en Ecosse, à l'époque, la plupart des terres étaient aux mains de grands propriétaires. En 1993, alors que le mouvement d'opinion pour une réforme foncière s'intensifiait, les fermiers de la région d'Assynt, dans le Nord, furent les premiers à racheter «leurs» terres. Puis, peu après le rachat d'Eigg, l'Ecosse rétablit son Parlement, disparu depuis le XVIII^e siècle, qui fit de la question foncière une priorité. L'épopée de la petite île s'inscrivait ainsi dans la grande Histoire. ●●●

LE TERRITOIRE EST GÉRÉ PAR UN TRUST, QUE DIRIGENT QUATRE HABITANTS ÉLUS POUR QUATRE ANS

●●● En parcourant l'unique route qui traverse leur «domaine», du port jusqu'au hameau de Clea-dale, les habitants peuvent mesurer le chemin parcouru. «Avant, on travaillait pour le propriétaire et on vivait dans ses maisons, raconte Maggie Fyfe. Beaucoup étaient délabrées, voire sans électricité.» Une fois les mains libres, les îliens purent mettre en œuvre leurs projets. Désormais, leur territoire serait géré par un trust, dirigé par quatre habitants élus pour quatre ans, ainsi que par des représentants de la région des Highlands et du Scottish Wildlife Trust, une association de protection de la nature. Ensemble, ils ont ainsi rénové les cottages, construit le pub-épicerie, modernisé le port grâce des fonds européens. Et ont aussi fixé des règles : les logements sont loués à des prix abordables, et des terrains sont fournis à ceux qui veulent construire (le trust possède la terre, et l'habitant, la maison).

On peut mesurer le succès de l'opération en observant la croissance de la population, passée en vingt ans de soixante-cinq à 105 personnes. Les habitants «d'origine» ont été rejoints par de nouveaux, jeunes pour beaucoup. Ce qui les motive ? Pour Craig Lewis, 28 ans, ce fut l'amour. «Il y a trois ans, je suis venu ici et j'ai rencontré Katie, explique l'enfant de Stoke-on-Trent, en Angleterre. Quelques mois plus tard, elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. Alors j'ai déménagé !» D'autres ont succombé au charme de l'île, à sa météo fantaisiste où les quatre saisons peuvent se succéder en une heure, ou encore à son esprit vaillant. Dans un petit lo-



cal qui jouxte l'épicerie, Owen et Laraine Wyn-Jones louent des VTT et des kayaks durant la haute saison. Après avoir découvert Eigg, ces trentenaires – un Gallois et une Anglaise – sont venus s'y établir il y a trois ans, quittant Birmingham et leurs jobs dans le marketing et l'informatique. «Nous n'avons aucune racine ici et nous n'avions pas non plus l'intention de refaire notre vie, assure Owen. On ne cherchait rien, Eigg nous a trouvés...»

Un peu plus loin, au lieu-dit Kildonnan, Johnny Jobson, son épouse et leurs trois enfants occupent un charmant cottage blanc, adossé à un petit bois. Lui a connu Eigg en 1993, en travaillant l'été sur un bateau de pêche. «Nous avons commencé par venir en vacances, raconte l'homme, ancien journaliste à Glasgow, âgé ●●●

Cette maisonnette abrite un pub : même s'il est ouvert en permanence, il faut y venir avec ses propres bouteilles car le propriétaire n'a pas la licence pour vendre de l'alcool ! Sur cette île qui ne compte aucun policier, on respecte les règles.





Comme beaucoup d'habités qui ne résident pas sur l'île, Barbara Erber, ici sur la plage de Laig, est devenue une «Eigger de cœur».



Comptera-t-on encore longtemps les moutons sur Elgg ? Le Brexit et la fin des subventions européennes pourraient menacer l'agriculture locale.

UN LIEU PLEIN D'ÉNERGIE, OÙ L'ON SE DÉCOUVRE DES RESSOURCES POUR TOUT ENTREPRENDRE...



Craig Lewis, 28 ans, a quitté l'Angleterre pour refaire sa vie à Eigg par amour. Avec sa crinière rousse et son accent *British* inimitable, il a été aussitôt adopté par les locaux. Son fils, Bryn, dernier-né de l'île, est la mascotte des Eiggers.

... d'une quarantaine d'années. Puis, le quotidien où je travaillais a lancé un plan de départ, et j'ai saisi l'occasion. Nous avons déménagé en 2016. Ma femme, avocate, retourne travailler à Glasgow une à deux semaines par mois.» Johnny, lui, n'en a pas envie. «Ici, on n'est pas coupé de la société, dit-il. Mais on se dit que les citadins sont fous. Venir sur Eigg, c'était une façon de changer de vie.» Et ce changement peut être radical. L'isolement, les hivers longs et rudes, les rares produits et services accessibles, le médecin qui ne passe qu'un jour par semaine (le reste du temps, on peut consulter par Skype) ... Sans oublier la difficulté à gagner sa vie. Sur Eigg, tout le monde cumule plusieurs emplois, dans le tourisme, l'agriculture, l'artisanat, l'exploitation forestière... Johnny

Jobson a continué à écrire à distance pour son journal. Désormais, il prévoit de se partager entre l'écriture, un peu de communication en free-lance, des coups de main au bureau de poste, «et peut-être du transport de touristes en minibus l'été.» Craig Lewis, lui, emmène les visiteurs en randonnée dans des coins secrets, et complète, l'hiver, par de petits boulots. Stuart McCarthy, 40 ans, gère des pensions touristiques. Il a aussi fondé en 2015 une microbrasserie, avec Gabe McVarish, 43 ans, un Californien par ailleurs violoniste dans un groupe celtique réputé. Les deux brasseurs sont autodidactes, mais leur affaire tourne bien : «Nous avons aujourd'hui une capacité de 150 litres, indique Gabe. Mais cela ne suffit pas à satisfaire la demande. Nous visons les 1 000 litres.»

Cet esprit volontaire, typique d'Eigg, est l'une des raisons qui ont poussé Justine Ritchie, une photographe de 51 ans qui travaille à mi-temps à l'épicerie, à s'établir ici en 2017. Cette native des environs de Londres était certes envoûtée par les paysages. Mais elle a surtout été bluffée par l'énergie du lieu : «On s'y découvre plein de ressources. Si on ne sait pas faire, on apprend. Il y a une *can do attitude*.»

Les liens l'ont prouvé en rachetant leur terre, puis en menant, il y a dix ans, leur plus grand chantier. Au-dessus du port, un petit hangar vert abrite le cœur de Eigg Electric, le réseau électrique local, 100 % renouvelable et autonome. A l'intérieur, des boîtiers collectent l'énergie issue de trois sources : hydraulique, éolienne et solaire. Météo oblige, celles-ci ne ...

«CE QUI REND CETTE ÎLE SI DIFFÉRENTE, C'EST QUE NOUS SOMMES LES SEULS À FAÇONNER SON FUTUR»

●●● produisent que rarement en simultané. Mais grâce à leur combinaison et à un parc de batteries, les habitants sont alimentés toute l'année. Neil Robertson est l'une des cinq personnes qui se relaient pour veiller sur le réseau. «A mon arrivée, il y a vingt-cinq ans, j'avais un générateur de 3 kW, qui avait plus de quarante ans !, se souvient-il. Je ne pouvais pas avoir de bouilloire électrique ! Aujourd'hui, chaque maison a le droit à 5 kW, à 10 en cas d'usage professionnel [l'abonnement de base chez EDF est de 6 kW].

Le réseau électrique autonome d'Eigg est le premier du genre dans le monde. Créé sous l'impulsion d'un ingénieur anglais qui vit sur l'île, et avec l'aide de sociétés spécialisées, il attire des cohortes d'observateurs (étudiants, experts...), venus de quarante-sept pays à ce jour ! Mieux vaut qu'ils soient bien guidés, car la fée électricité sait ici se faire discrète. Les trois turbines hydroélectriques sont bien cachées, les panneaux solaires n'occupent qu'un petit champ, et les quatre éoliennes se dressent tout au sud, dans une zone venteuse et déserte. Quant aux câbles, ils sont tous enterrés.

En juin 2017, Eigg a célébré les vingt ans de son rachat. La fête fut belle, mais les habitants savent que rien n'est acquis. «Nous sommes des gens ordinaires qui ont fait des choses un peu extraordinaires, note Camille Dressler, une Française qui vit ici depuis les années 1980, et préside la Fédération des petites îles d'Europe. Mais il faut continuer à travailler, et à faire en sorte que les gens se sentent motivés et impliqués.» Plusieurs chantiers attendent



Eigg, en matière de logement, de gestion forestière, d'extension du réseau électrique... Le tourisme, avec ses milliers de visiteurs annuels, fera sûrement aussi débat : beaucoup s'en réjouissent, mais certains se méfient d'une trop grande dépendance. La démocratie insulaire, qui mobilise régulièrement les habitants via des réunions et des votes, n'a pas fini d'être mise à contribution. Mais, comme le dit Johnny Jobson : «Ce qui rend ce lieu différent, c'est que nous sommes les seuls à façonner son futur.» Dans le sillage d'Eigg, des dizaines d'autres rachats de terres par les communautés locales ont eu lieu en Ecosse. Dernier en date : l'île voisine d'Ulva - six habitants -, qui sera fixée sur son sort en juin. ■

Volker Saux

Depuis 2007, l'île est devenue autonome en énergie en installant un réseau qui mixe le solaire, l'éolien et l'hydraulique. Un cas unique au monde. Derrière les éoliennes se détache le sommet du mont Sgurr, qui a peut-être inspiré le nom d'Eigg («col étroit», en gaélique).



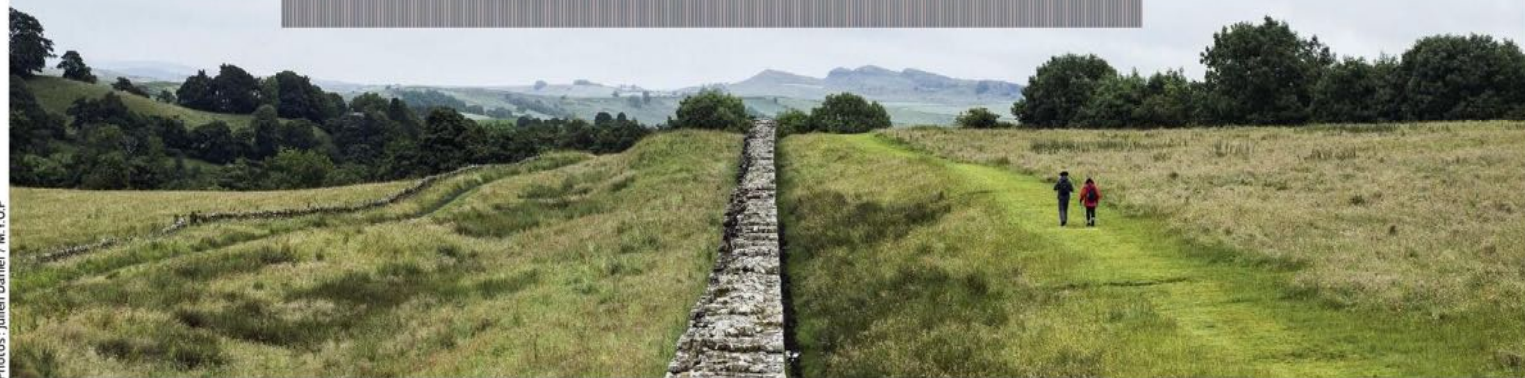


Maddie Minogue et Keith Fleming se sont rencontrés sur le ferry qui les conduisait à Eigg. Ils s'y sont mariés en juin 2017, le jour des vingt ans du rachat de l'île.

Cette Angleterre si loin, si proche !

PAR VINCENT REA (TEXTE) ET JULIEN DANIEL (PHOTOS)

CHANGE-T-ON DE MONDE EN TRAVERSANT LA LIGNE DE DÉMARCATI-
ON - VIRTUELLE - QUI SÉPARE
L'ÉCOSSE DE SA GRANDE
VOISINE ? NOTRE
JOURNALISTE EST PARTI
PRENDRE LE POULS
DE CETTE FRONTIÈRE
QUI N'EN EST PAS UNE.



Côté anglais, le mur d'Hadrien, qui servait autrefois à protéger la province romaine de Bretagne des invasions «barbares», serpente sur la lande depuis deux mille ans. La frontière entre Angleterre et Ecosse, longue de 154 kilomètres, ne suit pas son tracé et passe plus au nord.

Britannique d'abord, Ecossoise ensuite ! Jean Farish a les idées claires et une mise en plis à faire pâlir la reine Elizabeth. A 70 ans passés, cette bénévole tient, à Kippford, la boutique bric-à-brac de la Royal National Lifeboat Institution, l'équivalent britannique des Sauveteurs en mer. «Ici, on n'est pas nationaliste !», affirme-t-elle. Il est vrai que ce petit port du sud-ouest de l'Ecosse, à l'abri des colères de la mer d'Irlande, semble loin de tout discours sécessionniste. Seules les mouettes crient par-dessus les toits des jolies maisons blanches. La plupart des habitants sont des retraités, dont un

certain nombre d'Anglais, qui profitent de la douceur du climat... social. «Si l'Ecosse devenait indépendante, on demanderait notre rattachement à l'Angleterre», sourit Jean. En septembre 2014, elle a voté «no», non à la question «L'Ecosse devrait-elle être un pays indépendant ?». Comme 55,3 % des Ecossois et deux sur trois dans les régions frontalières. Deux ans plus tard, en juin 2016, lors du vote pour ou contre le Brexit, elle a choisi de rester dans l'Europe (comme 62 % des Ecossois) et déplore le résultat du scrutin... Qui a eu des effets jusqu'à Kippford : dix-sept maisons en vente depuis plusieurs mois n'ont toujours pas trouvé d'acquéreurs.

De Kippford, l'Angleterre est à deux pas. Il suffit de longer la côte du golfe de Solway, large échan-
cure bordée de prés salés où s'aventurent les vaches malgré la brume. Cap à l'est, vers la petite ville de Longtown, dans le comté anglais de Cumbria, et son célèbre marché aux bestiaux. Ici, ça bêle et ça beugle. Le bureau de Ian Thompson, directeur des opérations, donne sur le parking, où sont alignés les semi-remorques venus de tout le Royaume-Uni. Ian, la petite quarantaine, donne un point de vue assez partagé dans cette région, qui connaît le plein-emploi. «En tant qu'Anglais, je n'ai pas eu le droit de participer au référendum écossais, dit-

il. Sinon, j'aurais choisi l'indépendance ! Car mon pays se porterait mieux sans l'Ecosse : il n'aurait plus à la subventionner.» La dotation publique de l'Etat britannique s'élève à 10 000 livres (11 250 euros) environ par habitant et par an. Précisons toutefois que l'Ecosse contribue elle aussi au budget du royaume.

La frontière, qui passe à moins de huit kilomètres de Longtown, coupe en deux un paysage agricole d'un vert vif. Situé côté anglais, le vieux mur d'Hadrien, muret de pierres sèches d'un mètre cinquante édifié par les Romains pour se protéger des attaques barbares, traverse les pâturages et ne sépare plus personne. La vraie limite entre Ecosse et Angleterre passe plus au nord, dans les Cheviot Hills, collines culminant à 815 mètres. A Carter Bar, la route A68 franchit ces volcans endormis depuis une éternité. En contrebas s'étend le décor d'une célèbre bataille : le raid de Redeswire, en 1575, qui démarra par un échange d'insultes entre Ecosse et Anglais, et se termina par la déroute de ces derniers.

«Je suis nationaliste, mais je ne veux pas quitter l'Europe !»

Le drapeau écossais, croix de saint André blanche sur fond bleu, flotte sur l'aire de repos, traversée par la frontière. C'est là que la voiture d'Allan Smith est garée, qu'il pleuve ou qu'il vente. Vêtu d'un kilt, calot vissé sur la tête et cornemuse à portée de main, Allan vend tout ce qui peut porter les couleurs écossaises : fanions, peluches, crayons... «Je suis nationaliste, mais je ne veux pas quitter l'Europe !, clame-t-il. Et l'Ecosse pourra très bien se débrouiller sans le reste du Royaume-Uni : nous avons du pétrole et nous produisons notre viande, notre poisson et nos légumes.» Un vœu pieux ? «Certes, une Ecosse indépendante gagnerait une large partie des revenus du gaz et du pétrole, confirme Christian Lequesne, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, spécialiste de la politique étrangère et européenne de l'UE.

Elle aurait plus d'autonomie fiscale, et plus de latitude, notamment en matière de santé et d'éducation. Mais la perte des subventions de Londres serait probablement compensée par une hausse des impôts. Elle perdrait également sa surface internationale ainsi que la force de frappe du Royaume-Uni pour ses exportations.»

Les nationalistes ont d'ailleurs sévèrement reculé aux dernières législatives et n'osent organiser une seconde consultation, à l'issue plus qu'incertaine. La Première ministre d'Ecosse, l'indépendantiste Nicola Sturgeon, a indiqué qu'elle remettrait aux calendes grecques son *IndyRef2*, nom de code du nouveau référendum pour ou contre l'indépendance. «L'avenir de l'Ecosse dépendra du type de relations que Londres va tisser avec l'Union européenne, précise Christian Lequesne. Un *hard Brexit*, avec sortie du marché intérieur et de l'union douanière, pourrait inciter Edimbourg à choisir la voie de l'indépendance. Mais personne ne peut dire ce qui va se passer.» Selon un sondage réalisé en janvier 2018 pour le *Times*, seuls 43 % des Ecossais souhaitent aujourd'hui un destin séparé de celui des Anglais.

A Kirk Yetholm, l'*IndyRef2* n'alimente plus vraiment les conversations. Ce hameau des Scottish Borders, cerné de pâturages pleins de moutons, est célèbre chez les randonneurs. Il constitue en effet le terminus du Pennine Way, un GR qui traverse le nord de l'Angleterre sur 431 kilomètres, de Sheffield à la frontière écossaise. Sur la place du village, le pub – The Borders – accueille les marcheurs qui déboulent de la colline voisine. Le pas un peu rouillé, ils s'empres- sent de troquer leurs lourds brodequins contre des sandales et de masser leurs membres en-

doloris, avant de filer à l'intérieur commander une pinte bien méritée. Se sont-ils aperçus qu'ils venaient de traverser une frontière ? «Absolument pas !», répondent-ils en chœur. Invisible, la ligne de démarcation poursuit vers le nord-est, au fil de la paisible rivière Tweed, qui arrose Coldstream. Ce gros bourg s'enorgueillit d'avoir donné à la Couronne ses redoutables *Coldstream Guards* (le régiment de choc dont certains fantassins – tunique rouge et bonnet en poil d'ours – montent la garde devant Buckingham Palace).

A une vingtaine de kilomètres de là, sur le littoral de la mer du Nord, côté anglais, Berwick-upon-Tweed est un petit Saint-Malo British, où des cygnes font des ronds dans l'eau sous un crachin tenace. La cité fortifiée est devenue définitivement anglaise en 1482, après avoir changé treize fois de mains. Mais l'ancien Berwickshire attendant est resté écossais. Dans le petit port de Saint-Abbs, un phare domine des eaux cristallines réchauffées par une dérivation du Gulf

Stream. En 1984, la première réserve marine du Royaume-Uni fut créée ici pour protéger ces fonds de toute beauté, riches d'espèces que l'on trouve habituellement dans des mers plus chaudes. L'Anglais Rob Harbour, la trentaine sportive, aime y plonger : «Je ne vis en Ecosse que depuis quatre ans, confie ce chercheur en biologie marine. Mais j'y suis très lié, j'y ai passé une partie de mon enfance.» Rob s'avoue imperméable à l'idée de nationalisme. «Avec le Brexit, j'ai honte de mon pays ! L'avenir, c'est l'échange et la collaboration, pas l'égoïsme ni l'isolement.» Cette frontière, qui unit plus qu'elle ne divise, en témoigne. Pour combien de temps ? ■



Jean Farish, retraitée et bénévole auprès de la Royal National Lifeboat Institution, a voté non à l'indépendance, comme les deux tiers des Ecossais vivant près de la frontière.

Vincent Rea

Méconnaissable ! Qui-conque reviendrait à Glasgow pour la première fois depuis trente ans aurait du mal à y trouver ses repères. Dans les années 1980, la ville la plus peuplée d'Ecosse, alors surnommée «*the sick man of Britain*» – «l'homme malade de Grande-Bretagne» –, portait les stigmates d'une désindustrialisation brutale. Chômage, délinquance, alcoolisme, drogue, précarité généralisée... Elle avait perdu le tiers de ses habitants et n'offrait au regard qu'un triste patchwork de frontons décrépis, de HLM sans âme et de bas-fonds tenaces. Aujourd'hui, sur les quais de la Clyde devenus piétonniers, des bijoux architecturaux miroitent au soleil : le Riverside Museum conçu par Zaha Hadid, l'auditorium de Norman Foster, baptisé l'Armadillo («le tatou»), ou encore le siège de BBC Scotland tout en transparence... Et, dans le centre, sur Sauchiehall et Buchanan Street, les façades victoriennes ont retrouvé leur noblesse.

Que s'est-il passé ? «A la fin des années 1980, la ville a commencé à nettoyer les murs, témoigne Jonathan Engels, qui a installé sa distillerie artisanale dans une ancienne halle de l'East End. On s'est aperçu que, sous la crasse, les immeubles étaient beaux ! Les façades de grès rose et de briques reliaient les Glaswégiens à un passé glorieux. Remises en état, elles leur ont rendu leur fierté.» Ce passé glorieux, c'est celui d'un port de commerce propulsé par la révolution industrielle au rang de «deuxième ville de l'Empire». Tournée vers le Nouveau Monde, Glasgow a d'abord tiré sa prospérité du tabac, avant de

connaître, au XIX^e siècle, un essor industriel spectaculaire. Dans les années 1890, un navire sur deux sortait des chantiers de la Clyde. Des paquebots mythiques y furent construits au cours du XX^e siècle, comme le *Lusitania* ou le *Queen Mary*. Cette activité intense suscita des vocations. En 1871, à 23 ans seulement, Thomas Lipton y ouvrit sa première épicerie. Vingt ans plus tard, il en possédait 300. L'expansion fulgurante de la ville s'accompagna d'une croissance démographique sans précédent, faisant passer Glasgow de 77 000 habitants en 1800 à près de un million en 1912. A l'immigration intérieure s'ajouta celle d'Irlandais et d'Italiens, poussés par la misère, et de juifs d'Europe orientale fuyant les pogroms...

Une ville-décor qui est loin d'être une ville-musée

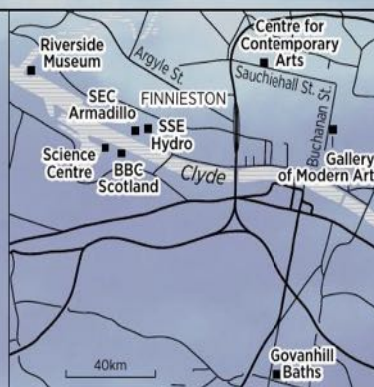
De cette époque rayonnante, il reste aujourd'hui de nombreuses traces, qui font de la ville un rêve de cinéaste. L'Anglais Ken Loach a privilégié les faubourgs populaires (*My name is Joe*, *La Part des anges*). Danny Boyle, lui, a tourné de nombreuses scènes de *Trainspotting* dans le centre-ville, notamment chez D'Jaconelli, un café resté dans son jus depuis 1951, réputé pour ses glaces italiennes. «Les productions hollywoodiennes raffolent de Glasgow, qui évoque parfois une ville américaine du début du XX^e siècle», témoigne Erika Silverman, 30 ans. Aujourd'hui membre du service de développement et de régénération de la ville et curatrice d'expositions, Erika, arrivée de Philadelphie il y a neuf ans pour terminer ses études de cinéma, se sent ici ●●●



Sur la rive nord de la Clyde se dressent deux emblèmes de la nouvelle Glasgow, que l'on voit ici depuis le Bell's Bridge : l'auditorium Armadillo (à gauche) et la salle de concerts Hydro (à droite), tous deux conçus par le célèbre architecte britannique Norman Foster.

A Glasgow, dans les pas de l'avant-garde

LA PLUS GRANDE VILLE
D'ÉCOSSE A OPÉRÉ
UNE MUE SPECTACULAIRE
EN TRENTE ANS. ANCIENNE
CAPITALE OUVRIÈRE
DÉSHÉRITÉE, ELLE EST
DEVENUE UNE CITÉ
FLORISSANTE TOURNÉE
VERS L'AVENIR ET SANS
Y PERDRE SON ÂME.



HERBES, RACINES, GIBIER..., ICI LA CRÉATIVITÉ EST AUSSI DANS L'ASSIETTE

●●● chez elle. «Glasgow n'est ni chic ni coincée, estime-t-elle. Son histoire ouvrière et *middle class* est bien présente dans la production artistique, contrairement à Edimbourg, plus bourgeoise et plus académique.» Vidéastes, plasticiens, DJ..., les jeunes artistes profitent, en outre, d'un marché de l'immobilier favorable pour eux. «A Dennistoun, dans l'East End, on peut louer un deux-pièces pour 500 euros par mois», explique Erika. De quoi faire pâlir un Londonien, qui doit déboursier quatre fois plus pour l'équivalent. «Même en travaillant à mi-temps, un artiste peut se loger et partager un atelier.»

Si un camion-régie de la BBC stationne en permanence devant le Centre for Cultural Alternative (CCA), sur Sauchiehall Street, c'est qu'il s'y passe toujours quelque chose : concerts, performances, ateliers, conférences... Ce siège historique de la contre-culture, qui a reçu le poète *beatnik* Allen Ginsberg ou encore l'icône punk féministe Kathy Acker, est devenu une institution. «Glasgow est à la fois une grande ville et un village, où tous les artistes se connaissent, souligne Ainslie Roddick, la jeune curatrice du CCA. Quelle que soit leur discipline, ils sont très curieux du travail des autres. Cela crée des ponts, y compris entre les stars et les inconnus. Par exemple, il est très facile de discuter avec un prix Turner.» En 1996, le vidéaste Douglas Gordon fut le premier Glaswégien à décrocher cette distinction très prisée décernée par la Tate Britain. Depuis, six autres artistes passés par la Glasgow School of Arts ont été primés. Tous



Gérard Haemé / L'Art / REA

UN BERCEAU DE L'ART NOUVEAU

Etrangement méconnu hors des îles britanniques, Charles Rennie Mackintosh, né à Glasgow en 1868 (et mort à Londres en 1928) fut l'un des précurseurs de l'Art nouveau en Europe. Architecte et designer, il a profondément marqué la ville, qui conserve de nombreuses traces de son talent, comme la Glasgow School of Arts (ci-dessus), The Lighthouse ou les Willow Tea Rooms. La ville célèbre cette année les 150 ans de la naissance de cet enfant prodige.

acteurs du *Glasgow miracle*, comme on nomme ici ce foisonnement de la création contemporaine. Si les artistes sont décomplexés, c'est que les Glaswégiens eux-mêmes ne se prennent pas au sérieux... En témoigne le couvre-chef dont ils ont affublé la statue du duc de

Wellington : un cône de chantier. Côté musique, la ville a donné naissance à des têtes d'affiche comme les Simple Minds et, plus récemment, Belle and Sebastian ou Franz Ferdinand. Le moindre pub accueille des musiciens plusieurs fois par semaine et des festivals rythment l'année, à l'instar du Celtic Connections, l'un des plus grands rendez-vous

mondiaux de musique celtique. «Glasgow est un hub pour les musiciens, explique Catriona MacDonald, 48 ans, membre des String Sisters, un groupe de *fiddle* [violon folk]. J'ai des tas d'amis qui rêvent de se produire ici : c'est un tremplin et une vitrine internationale.» Surtout, les groupes commencent leur tournée par Glasgow, parce que le public y est chaleureux et réceptif, ce qui les met en confiance pour la suite.

Le slogan officiel de la ville, *People make Glasgow*, en dit long. Artistes ou simples citoyens, les Glaswégiens se révèlent solidaires... et tenaces. «Sur la rive sud de la Clyde, les Govanhill Baths, bel exemple d'architecture edwardienne, fermés en 2001, étaient promis à la destruction, raconte Erika Silverman. Les riverains se sont mobilisés et ont obtenu gain de cause. Les bains sont aujourd'hui le poumon culturel et social de tout un quartier.»

Sauvée par ses habitants, Glasgow ? Pas seulement, car les pouvoirs publics ont massivement investi pour transformer l'ancienne capitale ouvrière en ville d'art et de culture. A titre d'exemple, le CCA est subventionné à près de 80 %. Pari réussi : ville européenne de la culture (1990), ville européenne de l'art et du design (1999), capitale européenne du sport (2003), la cité, qui a accueilli les Jeux du Commonwealth en 2014, est aujourd'hui célébrée comme un modèle en matière de régénération urbaine. Et s'affiche comme la troisième destination touristique du Royaume-Uni.

A quelques minutes du centre-ville, vers l'ouest, le quartier de Finnieston est entré, en 2016, au palmarès des vingt «hippest places to live in Britain», selon le *Times*. En dix ans à peine, cet ancien *no man's land* coïncé entre un West End élégant et les quais de la Clyde a vu s'ouvrir une kyrielle de bars et de restaurants branchés, qui ne désespèrent pas. «Glasgow est devenue une ville de gastronomes, assure Kevin Dow, gérant du Gannet, qui a ouvert sur Argyle Street en 2013. Des gourmets qui ne cherchent pas la complication de la grande cuisine.» Le Gannet propose une «cuisine écossaise contemporaine», qui associe herbes, racines, produits de la mer, gibier... Ce qui lui a valu, cette année, un «Bib gourmand», qui récompense les bonnes tables à prix abordables, dans le guide *Michelin*. La vague de la cuisine *vegan* (sans produit d'origine animale) n'est pas en reste. Au point que Glasgow s'autoproclame «ville la plus *vegan-friendly* du Royaume-Uni» : les restaurants végétaliens y poussent comme des champignons, parfois adossés à... une salle de concert. On ne se refait pas ! ■

Vincent Rea



Travel Collection / Hemis.fr

Chaque rue reflète l'esprit bon enfant des Glaswégiens : Ashton Lane (ci-dessus), au cœur du West End, a des airs de bohème avec ses pubs sans ostentation qui attirent les étudiants de l'université toute proche. Et, dans le centre, une touche de poésie s'est invitée sur Mitchell Street, avec ce graffiti de Bobby McNamara, alias Rogue-One, un natif de Glasgow devenu star européenne du street-art.



Guido Cozzi / Sime / Photomontop

Le nez dans la tourbe à Islay

PAR VINCENT REA (TEXTE) ET ACHIM MÜLTHAUP (PHOTOS)

DE L'IODE, DE L'ORGE ET UNE TERRE BIEN GRASSE... DE CETTE ALCHEMIE TRÈS SCOTTISH NAISSENT DES WHISKIES UNIQUES AU MONDE. UN SAVOIR-FAIRE QUE LES HABITANTS DE CETTE PETITE ÎLE DES HÉBRIDES NE CESSENT DE RÉINVENTER.



Comme toutes les distilleries «historiques» d'Islay, Bunnahabhain, fondée en 1883 à Port Askaig, est installée au bord de l'eau. Au XIX^e siècle, c'est en effet par la mer que les échanges, y compris entre habitants de l'île, se faisaient, faute de routes carrossables.

L'événement a fait la une du journal local. «Deux nouveaux alambics à Islay!», annonçait le *Ileach* en décembre dernier. Depuis le débarcadère de Port Askaig, sur la côte est, le semi-remorque précédé par un joueur de cornemuse, a roulé au pas jusqu'à Ardnahoe, à cinq kilomètres au nord. Sa mission : livrer les deux mastodontes de cuivre – 9 500 et 12 000 litres – destinés à une nouvelle distillerie, qui ouvrira au printemps 2018. La neuvième d'une île grande comme le territoire de Belfort. Neuf distilleries pour 3 500 habitants, qui dit mieux ?

Islay, surnommée la reine des Hébrides, l'île la plus méridionale de l'archipel, est connue des amateurs pour ses prestigieuses maisons de whisky, Bowmore, Laphroaig, Ardbeg, Lagavulin, Bruichladdich... Des spiritueux puissants et iodés, à l'image du terroir, une lande vallonnée, battue par les vagues et les vents salés. Un paradis naturel, à la robe fauve en dehors de l'été, peuplé d'aigles royaux, de cerfs, de phoques et de loutres. Et riche d'une terre grasse et humide qui, en brûlant, dégage une fumée très odorante : la tourbe. Utilisée comme combustible pour sécher les grains d'orge, celle-ci confère

aux whiskies locaux un goût unique, le plus «tourbé» d'Ecosse. Une forte personnalité qui a sans doute permis aux breuvages d'Islay de résister à l'effondrement du marché dans les années 1980, avec son lot de faillites et de fermetures en série. Depuis, l'île connaît un nouvel âge d'or, porté par la vogue des *single malt*. Issus d'un assemblage de whiskies de malt provenant d'une seule et même distillerie, ces alcools sont prisés des connaisseurs, notamment en France. En 1997, après seize ans d'interruption, la distillerie d'Ardbeg a ainsi rouvert ses portes, sauvée par l'illustre groupe écossais Glenmorangie, basé dans

les Highlands. Quatre ans plus tard, des passionnés ont relancé la production à Bruichladdich, repris en 2012 par le Français Rémy Cointreau.

Dans l'ouest de l'île, la jeune distillerie de Kilchoman, créée en 2005, est la seule à être implantée à l'intérieur des terres, alors que les maisons historiques sont installées sur la côte, souvenir d'une époque où tous les échanges sur l'île se faisaient par voie maritime. L'ancienne ferme, entourée de champs d'orge, se distingue par ses murs de pierres – alors que la façade des autres est peinte en blanc. Chaque distillerie veille à mettre en avant sa spécificité : Bowmore, fondée en 1779, est la plus ancienne encore en activité, Bruichladdich, produit le whisky le plus tourbé du monde, et Caol Ila est la plus grande, avec plus de six millions de litres vendus chaque année.

A 70 ans, le sorcier des alambics reprend du service

Face à ces institutions, la «ferme» de Kilchoman se targue de n'appartenir à aucun groupe international et de produire un whisky «100 % Islay», à partir d'orge cultivée dans l'île et de tourbe locale. Pour les employés du secteur, toutefois, la concurrence entre distilleries n'est qu'apparente. Sur l'île, moins de 300 personnes travaillent dans le whisky, et tout le monde se connaît. Que l'on soit *stillman* (distillateur), *maltman* (malteur) ou conférencier, on passe facilement de l'une à l'autre au cours de sa carrière.

A une dizaine de kilomètres de là, autour de Port Charlotte, village blanc au ras de l'eau, le paysage évoque autant la Bretagne que la Patagonie. «Next stop, America !» aime-t-on plaisanter ici. Les vagues de l'Atlantique Nord s'engouffrent dans le Lochindaal, une baie qui pénètre profondément dans les terres. Le Lochindaal, c'est aussi le nom d'un pub sans prétention, où l'on boit le whisky *half and half* – c'est-à-dire accompagné d'un demi – de-

vant le feu de cheminée qui crépite. A la carte, soixante-quinze références, dont cinquante-neuf produites sur l'île. Chacun y va de ses recommandations. Et s'il est impossible de mettre tout le monde d'accord sur le meilleur whisky, un nom revient sur toutes les lèvres : Jim McEwan. Un nez, le sorcier des alambics. On lui doit notamment l'Octomore, un whisky créé pour Bruichladdich, à la concentration de tourbe hors du commun. A 70 ans, Jim avait promis de raccrocher... Mais le voilà reparti pour un tour, cette fois chez Ardnahoe, qui sera inaugurée en mai cette année. Histoire de les mettre sur la bonne voie et de former des successeurs. «Nous allons travailler à l'ancienne, dans le respect du terroir et tout à la main, confie Jim. De bons whiskies, vieillissent dans de bons fûts de bourbon. Dans ma carrière, j'ai créé des trucs un peu dingues, mais cette fois-ci, on va faire simple, misant sur l'art de la distillation et la qualité du bois de chêne pour le vieillissement». Un retour aux sources.

La réputation de la production locale est en train de changer le visage de l'île. Subtilement. «A Port Charlotte, sur Main Street, hors saison, on voit moins de fenêtres éclairées, remarque Pierre Quillet, barman au Lochindaal. C'est le signe que les maisons deviennent des résidences secondaires.» Et tandis qu'un imposant hôtel, non loin de l'aérodrome, sort de terre à côté d'un golf dix-huit trous, les B&B poussent comme des champignons. «L'île n'a jamais été aussi prospère, témoigne Jenni Minto, responsable du petit musée local. Et il y a désormais plus d'employés dans les *visitor centers* des distilleries que dans leurs salles de production.»

Pour accompagner l'essor du marché, voire le devancer, les nobles maisons investissent.

Ainsi, Kilchoman, qui propose des séries limitées, vieillies dans des fûts de Sauternes ou de vin rouge, va doubler sa capacité de production en installant deux nouveaux alambics. Et chacun attend la réouverture, en 2020, de la distillerie de Port Ellen, dans le sud de l'île, établissement mythique fondé en 1820, fermé en 1983, au creux de la vague. On lui doit des flacons qui s'échangent encore contre plusieurs milliers d'euros. Pour l'instant, serré en arc de cercle autour de sa petite baie, Port Ellen somnole, à peine tiré de sa torpeur par les cargos qui débarquent des tonnes d'orge venues, pour la plupart, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Seule sa malterie, qui fournit plusieurs distilleries, tourne à plein régime. A

une dizaine de kilomètres au nord, Bowmore, la «capitale» d'Islay, est plus animée. Elle ne compte pourtant que 860 habitants et une rue principale, qui descend tout droit vers la mer depuis la curieuse église ronde de Kilarrow. Quelques artères perpendiculaires, une poignée de commerces et... une attraction très

prise, sur une île qui n'a pas de cinéma et où les distractions sont rares : une piscine avec sauna. Le bassin est chauffé hiver comme été par les vapeurs canalisées de la distillerie voisine. De la salle de gym située à l'étage supérieur, la vue se perd sur le Lochindaal. Il y a bien quelques concerts au Gaelic Centre et, en mai, le Fèis Ile, festival du malt et de la musique. Mais, quand les vents se déchainent et que le ferry reste à quai, il arrive que les îliens, cloîtrés dans leur paradis de poche, trouvent le temps long. Les conditions idéales pour s'accorder un *wee dram*, une petite gorgée des précieux elixirs locaux. ■

Vincent Rea



Chez Bowmore, la plus ancienne distillerie encore en activité à Islay, chaque employé est aux petits soins pour les crûs à la robe ambrée, que l'on laisse vieillir dans de vieux fûts de bourbon ou de vin français.



Face au détroit de Minch, le phare du cap de Tumbank sert de vigie à l'île de Lewis et Harris depuis 1900.

IL EST VAIN DE RÉSISTER À CES ÎLES »

SAUVAGES ET MYSTÉRIEUSES... SUR LA CÔTE
OUEST DE L'ÉCOSSE, LES HÉBRIDES EXTÉRIEURES
NE LAISSENT PERSONNE INDIFFÉRENT. PETER MAY
EN A MÊME FAIT LE DÉCOR DE SES POLARS.

PAR

PETER MAY

ET XAVIER DESMIER (PHOTOS)



Natif de Glasgow, Peter May, 66 ans, a contribué à la renommée des Hébrides extérieures. Sa trilogie écossaise (*L'île des chasseurs d'oiseaux*, *L'île du serment* et *Les Disparus du phare*, éd. Le Rouergue, 2009, 2014 et 2016) fut un best-seller au Royaume-Uni comme en France, où l'auteur vit aujourd'hui. Les intrigues de ses romans se déroulent dans les Hébrides, et les lecteurs lui écrivent souvent pour lui demander de continuer. Ils seront exaucés avec *Je te protégerai* (éd. Le Rouergue, mai 2018).

Je garde un souvenir vivace du jour où j'ai découvert les Hébrides extérieures. Traversant en bateau le détroit de Little Minch entre Uig, sur l'île de Skye, et Tarbert, sur Lewis et Harris, j'avais vu ces terres mystérieuses émerger peu à peu de la brume. Une fois à terre, côté Harris, j'avais roulé sur des routes étroites jusqu'au minuscule village de Port of Ness, à l'extrémité septentrionale, où je devais vivre les deux premières semaines de mon séjour dans cet archipel extraordinaire. Parmi la quinzaine d'îles des Hébrides, la plus grande et la plus peuplée, Lewis et Harris, offre deux visages : Lewis et ses hautes tourbières au nord, Harris la montagneuse au sud. A l'intérieur, des paysages parmi les plus sauvages d'Écosse ; des lochs cachés et une lande gorgée de pluie, piquetée au printemps de fleurs. Ses 770 kilomètres de côte sont jalonnés de falaises vertigineuses frangées de plages de sable fin, que baignent les eaux turquoise de l'Atlantique Nord. En 2014, le site TripAdvisor a décerné à Lewis et Harris le titre d'île préférée en Europe. Ceux qui la connaissent ne s'en étonneront pas.

A l'origine de mon histoire d'amour avec les Hébrides extérieures, un feuilleton télé, il y a vingt-six ans... J'étais en effet venu ici pour écrire et tourner *Machair*, la première série jouée en gaélique. Une commande de la ●●●

●●● télévision écossaise, qui bénéficiait de subventions pour la promotion de l'ancienne langue des Ecosais, que seuls 2 % de la population parlent encore, et dont les derniers locuteurs sont justement concentrés dans ces îles. La série, malgré le scepticisme initial de la presse, connut un immense succès en Ecosse. Diffusée en version originale sous-titrée à une heure de grande écoute, sa part d'audience grimpa jusqu'à 33 %. Un accueil qui cimentait ma relation avec les Hébrides, qui se prolongea durant six années.

Ce territoire inspire le respect. Des horizons dominés par des ciels immenses. Le vent qui vient frapper l'archipel après avoir foncé sans entrave à travers l'océan Atlantique sur 8 000 kilomètres. Et la météo changeante qu'il emporte avec lui. Au même instant, on peut voir du soleil sur la gauche, un arc-en-ciel devant, des nuages noirs de pluie sur la droite, et parfois de la neige derrière, même en plein mois de juin ! Partout, la puissance de la nature frappe, autant que l'histoire géologique des lieux. Le socle rocheux des îles est formé de gneiss dit « de Lewis » – la roche la plus ancienne du monde, formée il y a trois milliards d'années –, et l'archipel a été façonné par des millénaires de soulèvements géologiques. La dérive des continents a craquelé la croûte terrestre ; puis des éruptions volcaniques ont laissé leurs traces sous forme de coulées de lave, en nappes et en veines, le granite fondu s'insinuant dans le gneiss ; les glaciers ont achevé de sculpter monts et vallées. Le résultat est le paysage que nous voyons aujourd'hui.

En longeant en bateau la côte occidentale au départ de Uig, on aperçoit clairement les spectaculaires éperons rocheux formés par les variations d'érosion entre gneiss et granite. Et c'est le passage du temps lui-même que l'on voit, dessiné à la façon d'une carte géographique, dans les strates colorées des hautes falaises qui dominent les plages aux reflets d'or et d'argent. L'usage le plus sensationnel qui a été fait du gneiss ancien de Lewis est visible sur le site mégalithique de Calanais. Treize pierres géantes, érigées il y a environ quatre mille ans, entourent un monolithe central haut de cinq mètres. De là, des allées partent vers les quatre points cardinaux, formant une croix celtique.

À l'âge du fer, les habitants taillaient les roches de l'île pour édifier des *brochs* – des tours de garde circulaires en pierre sèche. Celui de Dun Carloway, sur la côte ouest, est bien conservé, mais la plupart ont été démantelés par les autochtones qui se servaient des moellons pour construire leurs *blackhouses*,



Robe blonde et mèche rebelle, la vache des Highlands a le tempérament rugueux du climat écossais.

LA CHASSE AU GUGA, UN RITE CRUEL

« Guga était le terme gaélique pour désigner un jeune fou de Bassan, un oiseau que les hommes de Crobost chassaient lors d'un voyage de deux semaines qui avait lieu chaque mois d'août et qui les menait sur un caillou, à une centaine de kilomètres au nord-ouest de la pointe de Lewis. Ils l'appelaient An Sgeir. « Le rocher », tout simplement. Des falaises de cent mètres, battues par les tempêtes, qui émergeaient de l'océan. Chaque année, à cette période, elles étaient envahies par des fous de Bassan, venus nidifier, et leurs petits. C'était l'une des plus importantes colonies de fous de Bassan au monde et, depuis plus de quatre siècles, les hommes de Ness y faisaient un pèlerinage, affrontant des mers déchaînées sur des barques, afin de ramener leurs prises. ●●●

devenues l'habitat typique de Lewis et Harris jusque dans les années 1960. Les villages ou hameaux de *blackhouses* étaient autrefois éparpillés partout sur l'île. L'une de ces maisons est parfaitement préservée à Arnol, toujours sur la côte ouest. Un feu de tourbe se consume au centre de sa pièce unique, la fumée trouvant son chemin vers la sortie à travers le toit de chaume, comme au temps où la maisonnette était habitée. Un peu plus au sud, à Garenin, on peut même séjourner dans un hameau de *blackhouses* restaurées. Elles sont heureusement aménagées avec tout le confort moderne – pas de feu de tourbe, et l'on n'est pas contraint de partager l'espace avec le bétail, comme dans le temps.

Les six années où j'ai passé beaucoup de temps sur ces îles m'ont appris qu'il était vain de leur résister. Il faut, au contraire, se laisser porter par leur rythme. Et en s'y soumettant, on découvre que les ennuis commencent à se dissiper. On cesse de se tracasser pour les problèmes du quotidien, et l'on finit par apprécier la beauté des plages et des falaises, mais aussi un mode de vie différent, simple et bien plus lent. J'en suis parti en 1996 et j'ai attendu dix ans avant d'y retourner, pour chercher le matériau de mon roman *The Blackhouse* [L'Île des chasseurs d'oiseaux, éd. Le Rouergue, 2009], dont l'intrigue tournait autour d'une tradition locale : chaque année au mois d'août, douze hommes de Port of Ness passent deux semaines sur un rocher perdu en plein Atlantique pour y tuer 2 000 fous de Bassan, dont la population se réglera à leur retour [lire l'extrait de livre dans l'encadré ci-contre]. Lorsque l'avion a survolé les tourbières pour aller se poser sur l'aérodrome de Stornoway – la seule ville de l'archipel –, un frisson m'a alors parcouru la nuque. J'ai su que, d'une certaine manière, je rentrais chez moi.

Depuis, il ne s'est pas passé une année sans que je revienne dans les Hébrides extérieures, où je me sens davantage chez moi que dans ma Glasgow natale. «*You can check out any time you want, but you can never leave*», chantaient les Eagles dans *Hotel California*. Vous pouvez rendre les clés quand vous voulez, mais impossible de partir. Pourquoi? Parce que ces îles ne vous quittent jamais. ■

Traduit de l'anglais par Valérie Le Plouhinec



Perçant un ciel de plomb, le soleil embrase au loin la plage de l'île de Berneray, au sud de Lewis et Harris.

●●● Maintenant ils s'y rendaient à bord d'un chalutier. Douze hommes de Crobost, le dernier village de Ness à perpétuer la tradition. Ils passaient quatorze jours sur le rocher, à la dure, escaladant les falaises par tous les temps, au risque de leur vie, pour piéger puis tuer les oisillons dans leurs nids. A l'origine, le voyage était motivé par la nécessité de nourrir les villageois restés à terre. Désormais, le guga était surtout un mets de choix, très recherché sur l'île. La loi limitait la prise à deux mille oisillons, une exception inscrite dans la loi pour la protection des oiseaux qui avait été votée par la Chambre des communes à Londres, en 1954. Pour qu'une famille puisse espérer manger du guga, il fallait donc qu'elle ait de la chance, ou d'excellentes relations. L'île des chasseurs d'oiseaux, Peter May, 2009.



Les adresses de nos reporters

SAVOURER LES MEILLEURS WHISKIES, PLONGER DANS L'HISTOIRE DES HIGHLANDS, OU S'IMPRÉGNER DU MODE DE VIE DES ÎLES... LES JOURNALISTES DE GEO LIVRENT LEURS «BONS PLANS».

POUR PRÉPARER VOTRE VOYAGE

L'office du tourisme britannique (visitbritain.com) et son pendant écossais (visitscotland.com) sont des mines d'idées pour préparer un circuit ou un séjour en Ecosse. Essayez, par exemple, la «Scotlandothérapie», un condensé de magie écossaise en cinq jours proposé par le Comptoir des voyages : comptoir.fr

NE RIEN MANQUER DE GLASGOW

Choisi à l'issue d'une consultation internationale, «*People make Glasgow*» («Les gens font Glasgow»), le slogan de la plus grande ville d'Ecosse a été repris pour un portail qui annonce les actualités locales : peoplemakeglasgow.com

L'ÎLE DE TOUTES LES AVENTURES

Les guides de Eigg Adventures proposent de vous faire découvrir l'île d'Eigg, pépite de l'archipel des Hébrides intérieures, à pied, à vélo, en kayak et... de vous initier au tir à l'arc. eiggadventures.co.uk

UN VILLAGE ARTISANAL INATTENDU

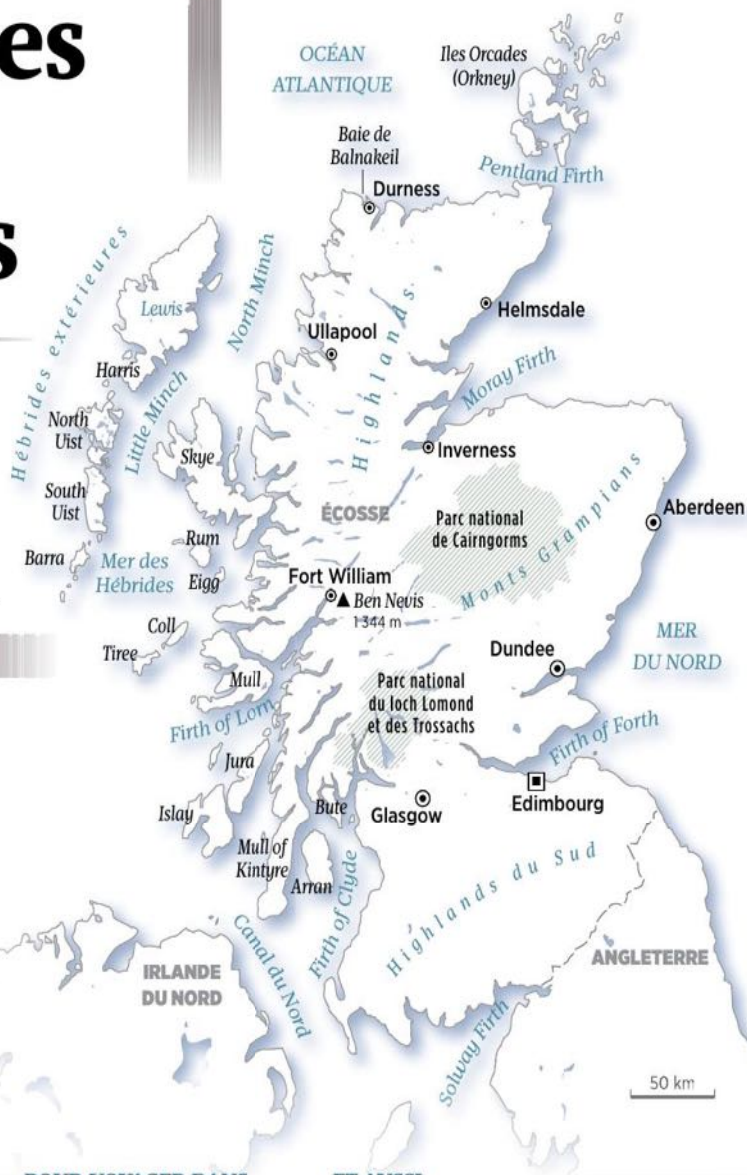
Dans la baie de Balnakeil, près de Durness, des baraquements, à l'origine destinés à servir de station-radar pour la défense de la côte nord britannique, abritent, depuis les années 1960, un village d'artisans. James Findlay et Paul Maden y ont fondé une chocolaterie, Cocoa Mountain, très prisée : cocoamountain.co.uk ; balnakeilcraftvillage.weebly.com

DANS LE SILLAGE DE L'ART NOUVEAU

Glasgow célèbre les 150 ans de la naissance de Charles Rennie Mackintosh (1868-1928), architecte précurseur de l'Art nouveau, à travers une série d'événements : expositions, circuits, séminaires, ateliers... Plus d'infos sur crmsociety.com

TOUT SAVOIR SUR LE WHISKY

Installée à Islay – où on la surnomme *The Queen of the Still*, la reine de l'alambic –, Martine Nouet est la seule Française élevée au rang de Master of the Quaich, distinction qui honore les meilleurs «ambassadeurs» du whisky. Auteure d'un livre de recettes, *A table, le whisky du verre à l'assiette* (2017), elle tient un site (martinenouet.com) dédié à sa passion.



POUR VOYAGER DANS LE TEMPS

A Helmsdale, le musée Timespan (timespan.org.uk) a créé une application afin de faire découvrir l'histoire des *Scotland Clearances*, ces expulsions forcées de paysans qui ont marqué la mémoire des Highlands. *Clearances Trail App*, à télécharger sur iOS et Android.

UN REFUGE COSY FACE À LA MER

Le Port Charlotte Hotel est une belle bâtisse blanche située au cœur du village d'Islay. Dix chambres seulement, un pub où l'on mange bien et qui accueillent des musiciens. Et, dans le grand salon, une cheminée où crépite un bon feu. portcharlottehotel.co.uk

ET AUSSI

UN HAVRE ACCUEILLANT À ULLAPOOL

Le Ceilidh Place, hôtel-bar-restaurant-librairie-galerie d'art, accueille aussi des concerts. theceilidhplace.com

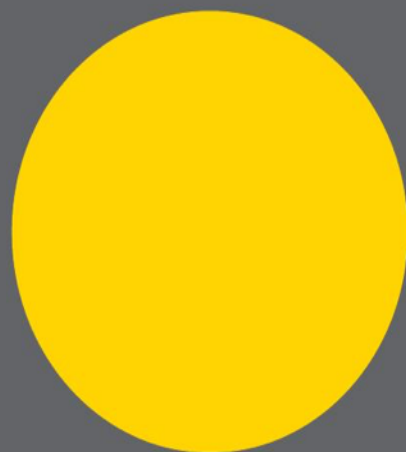
UN HÔTEL DE CHARME

Idéalement situé sur la colline de Blythwood, ce bâtiment historique de 1825, où naquit Sir Henry Campbell-Bannerman, Premier ministre libéral (1905-1908), a abrité par la suite les services de l'éducation de la ville, avant de devenir, en 1999, un hôtel. Confortable et élégant sans être guindé, le ABode Glasgow est doté de chambres avec une belle hauteur sous plafond, qui se distinguent par leurs vitraux et boiseries d'origine. abodeglasgow.co.uk

LE GLASGOW DES GOURMETS

Trois lieux où goûter à l'art de vivre de Glasgow : Cafe Gandolfi, 64 Albion St, cage-gandolfi.com ; The Gannet, 1155 Argyle St, thegannetgla.com ; Stravaigin, 28 Gibson St, stravaigin.co.uk

franceinfo
deux points
ouvrez l'info



franceinfo:
radio . web . tv canal 27

////////////////////
GRAND REPORTAGE

MURAILLE VERTE



Un ruban d'asphalte, de jeunes bosquets et des hommes armés de balais : ici, dans le désert de Kubuqi (Mongolie-Intérieure), c'est une lutte sans relâche contre le sable, qui dévore tout.

La bataille a commencé il y a quarante ans, quand Pékin a décidé de contrer l'avancée du désert dans le nord du pays en plantant des arbres. Des milliards d'arbres. Reportage.

PAR VINCE BEISER (TEXTE) ET IAN TEH (PHOTOS)

CONTRE DRAGON JAUNE



LA POUSSIÈRE ET LE SABLE ASPHYXIENT LES VILLES, LES ROUTES...

Inexorablement, la Chine se couvre de dunes. Environ 20 % de la superficie du pays sont déjà touchés. Sur cette vue aérienne, on aperçoit l'étendue dorée du désert de Tengger, dans la province de Gansu, et les lopins reverdis au prix d'années d'efforts pour préserver un peu d'agriculture et la viabilité de la région.



POUR LE PARTI, PLANTER UN ARBRE A TOUJOURS ÉTÉ UN DEVOIR CIVIQUE

Alignés tels des soldats pour une revue militaire, des millions de feuillus et de résineux viennent coloniser ces lieux à marche forcée. Ordre venu de Pékin. Ici, dans le district de Duolun, la désertification avait atteint un pic au début des années 2000. Jusqu'à ce qu'on lui oppose la Grande Muraille verte.



La vue depuis le sommet de cette colline battue par les vents du *xian* (district) de Duolun, dans la région autonome chinoise de Mongolie-Intérieure, peut être considérée, selon l'humeur, comme extraordinairement inspirante ou profondément étrange. A des kilomètres à la ronde, la terre est sèche, beige et fouettée d'herbe jaunie. Mais droit devant, on aperçoit de vastes étendues arborées et géométriques – un carré, un cercle, des triangles qui se chevauchent – égayant les montagnes. En contrebas, la plaine est striée de rangées de jeunes pins tous identiques, en formation serrée comme des soldats à la parade.

Zuo Hongfei, le sous-directeur du bureau local de «reverdissement» de l'administration chinoise des forêts, montre du doigt un panneau où sont accrochées photos et images satellites. On peut y voir combien cet endroit était stérile il y a tout juste quinze ans – un paysage désert ponctué

d'arbres et d'arbustes grêles. «Vous voyez ? dit-il, en pointant un cliché. Les maisons étaient presque entièrement ensablées !»

Le district de Duolun, situé au sud-est du désert de Gobi, a toujours été sec. Mais des décennies de surexploitation agricole et de surpâturage en ont transformé des portions entières en désert aride. Coupables : le changement climatique, mais surtout la croissance de la population. Le nombre d'habitants de la Mongolie-Intérieure a officiellement quadruplé durant les cinquante dernières années et le nombre de têtes de bétail a été multiplié par six. Tant de gens coupent des arbres pour en faire du bois de chauffage, tant de fermes et d'usines pompent l'eau de la nappe phréatique et tant d'animaux broutent l'herbe que la terre se dessèche, tout simplement. Sans racines pour la maintenir en place ni humidité pour la rendre pesante, la couche supérieure d'humus fertile s'envole, ne laissant que le sable et les galets. En 2000,

Dans le *xian* de Duolun, au sud-est du désert de Gobi, ces hommes continuent à aligner des jeunes plants dans une terre naturellement sèche, mais aussi épuisée par la surexploitation agricole et la surpopulation. 80 000 ha de futaies ont été créés, seulement une petite fraction du grand projet chinois.





Les paysans du Duolun expulsés de leurs fermes pour faire place à la Grande Muraille verte sont relogés dans des lotissements flambant neufs. Comme celui-ci, poétiquement nommé Nouveau Village de Stockage. Et là encore, on rêve de créer une oasis durable.

l'essentiel (87 %) de la zone était devenu un désert, alimentant des tempêtes de sable (le fameux «dragon jaune») qui balayait régulièrement Pékin, à 350 kilomètres au sud. La situation était si désastreuse que le Premier ministre de l'époque, Zhu Rongji, se rendit dans le Duolun et déclara qu'il était «impératif de construire des barrières vertes» contre le vent. Et pour construire, ils ont construit ! Depuis ce jour, des millions de pins ont été plantés dans la région, recouvrant au total 80 000 hectares, activité poursuivie printemps après printemps. Selon les statistiques officielles, 31 % du Duolun sont désormais boisés.

Ce projet, toujours en cours, ne représente qu'un fragment d'un plan titanesque de Pékin, qui prévoit de créer des forêts, avec la plantation non seulement de pins, mais aussi de peupliers et de saules, à travers tout le nord de la Chine. Les étendues sablonneuses qui touchent 27 % du pays progressent rapidement – en 2006, elles gagnaient du terrain sur les terres arables au rythme de

260 000 hectares par an (soit la superficie du Luxembourg), au lieu de 155 000 hectares dans les années 1950. Le sable et la poussière envahissent régulièrement les fermes et les villages, et paralysent routes et voies de chemin de fer. Par centaines de milliers de tonnes, ils sont poussés par le vent jusqu'à Pékin et ailleurs, créant par là même un terrible risque pour la santé. Et les chercheurs estiment que la désertification coûte à l'économie chinoise quelque trente et un milliards de dollars chaque année. Solution trouvée par les autorités il y a quarante ans pour remédier au problème : édifier une nouvelle Grande Muraille, mais végétale cette fois. Durant des décennies, le parti communiste avait fait de la plantation d'arbres une cause juste, et même un devoir civique, mais le projet de «Brise-Vent des trois Nords» était beaucoup plus ambitieux. Il s'agissait de planter, d'ici à 2050, 35,6 millions d'hectares, créant une ceinture végétale d'environ 4 500 kilomètres de long, et, par endroits, de 1 450 kilomètres de large. ...

UN PLAN TITANESQUE : REVERDIR 35 MILLIONS D'HECTARES D'ICI À 2050





LA FLORE CHÉTIVE D'ANTAN FAIT PLACE À UNE FORÊT EN DEVENIR

Pour donner une chance à ces pins et bouleaux récemment mis en terre dans le district de Duolun, il faut arroser ! Une opération qui inquiète les scientifiques doutant de la viabilité du projet : cette eau provient d'une nappe phréatique déjà maigre.

LE PROJET EST CENSÉ RÉDUIRE LA PAUVRETÉ. IL A SURTOUT FABRIQUÉ DES TRÈS RICHES

... Le projet a du sens. Selon les Nations unies, la désertification affecte directement la vie de 250 millions de personnes à travers le monde. Au cours du siècle dernier, les Etats-Unis et l'Union soviétique ont lancé eux aussi d'énormes projets de création de forêts, et une vingtaine de pays africains travaillent à ériger une barrière verte pour stopper l'avancée du Sahara. Mais la croisade forestière de la Chine constitue finalement une cruciale épreuve de vérité : oui ou non, le génie humain est-il capable de sortir nos sociétés d'un problème environnemental majeur ?

A en croire Pékin, les résultats sont mirifiques : des milliers d'hectares de désert ont été stabilisés ; la fréquence des tempêtes de sable s'est réduite de 20 % entre 2009 et 2014 dans le pays ; et l'administration des forêts affirme que la Grande Muraille verte, combinée avec divers autres programmes de plantation dont elle s'occupe, a commencé à inverser les effets de la désertification.

Cependant, un certain nombre de scientifiques se montrent beaucoup moins enthousiastes.

La Chine est peut-être en train de gagner sa grande lutte contre les forces de la nature pour l'instant, mais à quel prix ?

La Grande Muraille verte a été lancée en 1978, l'année où

Pékin a commencé à ouvrir son économie, et les projets de plantation n'ont cessé de se multiplier depuis. Finie la ferveur forestière révolutionnaire, le gouvernement s'appuie désormais sur le capitalisme pour faire pousser les arbres. Les villageois sont payés pour semer des graines. Par endroits, le gouvernement loue aux paysans leurs terres pour les boiser. Des entrepreneurs se sont fait pépiniéristes, vendant de jeunes arbres et coupant les plus gros pour commercialiser le bois. Cette activité aurait réduit la pauvreté dans certaines régions. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a surtout rendu quelques personnes très riches.

Wang Wenbiao a grandi en Mongolie-Intérieure, dans une famille d'éleveurs de moutons à l'orée

Cet arbrisseau commence sa vie dans le Kubuqi, qui fait partie du désert d'Ordos. Là, la sous-couche de sable est humide, permettant d'envisager la création d'un parc écologique. Aux manettes, la grande entreprise Elion Resources, qui se veut championne de l'économie «durable».



SOIXANTE-DIX ANS D'EFFORTS POUR LIMITER LES DÉGÂTS



du grand désert de Kubuqi, à environ 900 kilomètres à l'ouest de Duolun. « Dans mon enfance, deux mots étaient essentiels, explique-t-il. Sable et pauvreté. » Le sable reste important pour lui, mais la pauvreté, elle, fait partie de l'histoire ancienne. En ce matin de printemps, dans l'élégant siège social pékinois d'Elion Resources, l'entreprise multimilliardaire (en dollars) qu'il dirige, l'homme, âgé de 58 ans, massif, le visage dépourvu de toute expression, est assis dans une chaise de cuir blanc. Il est flanqué de deux chargés de relations publiques. Face à lui, une fresque figurant des chutes d'eau et des forêts. C'est à l'âge de 28 ans que la chance a souri à Wang Wenbiao, quand il a été nommé à la tête d'une usine de sel dans le Kubuqi. « Une Jeep m'y a emmené, mais on est restés ensablés devant le portail », se souvient-il. Le sable et la rareté des voies de communication seraient les plus grands problèmes à résoudre, réalisa-t-il aussitôt. A vol d'oiseau, les salines étaient situées à seulement soixante kilomètres de la gare mais, pour convoyer les cargaisons jusqu'au chemin de fer, il fallait faire un détour de 330 kilomètres, via la seule route existante. Grâce à des subventions accordées par les autorités locales,

Wang Wenbiao a donc commencé à tracer des voies coupant tout droit à travers le désert, frangées d'arbres et d'arbustes afin de tenir le sable en respect. Le commerce du sel d'Elion est devenu florissant et l'entreprise s'est diversifiée. Aujourd'hui, elle emploie plus de 6 000 salariés et ferait six milliards de dollars de chiffre d'affaires – dont environ la moitié avec des industries dites « traditionnelles », comme l'énergie au charbon – tout en s'étant repositionnée comme entreprise « durable ». Elle possède des fermes solaires, cultive des plantes du désert précieuses pour la médecine chinoise et assure faire venir des milliers d'écotouristes dans le désert de Kubuqi chaque année. Elion est aussi l'un des opérateurs en charge de la Grande Muraille verte – à ce jour, elle a reverdi plus de 30 % du Kubuqi (environ 600 000 hectares). Et elle fait apparaître des forêts du jour au lendemain, en divers autres endroits, notamment dans une zone au nord-ouest de Pékin qui doit accueillir les JO d'hiver de 2022. « Un pays vert et une énergie verte, martèle l'entrepreneur. Ce sera ça, le mot d'ordre de notre développement futur. »

Lorsqu'on roule sur le ruban d'asphalte déroulé par Elion à travers le Kubuqi et bordé de ran- ●●●

Terres stériles et vents asphyxiants seront-ils un jour de l'histoire ancienne en Chine ? 400 millions de personnes affectées par la désertification devraient bénéficier du mégaprojet de Grande Muraille verte, officiellement nommé « Brise-Vent des trois Nords », car couvrant les trois grandes régions septentrionales du pays. Décidé par Pékin en 1978, il court sur 4 480 km de long et entre 550 et 1 450 km de large, soit 42 % du territoire chinois. Achèvement prévu en 2050.



Le parc du désert de Kubuqi, dont on voit ici l'entrée (en h.), accueille un hôtel de luxe avec terrain de golf et diverses activités touristiques. 200 000 visiteurs viennent ici chaque année. L'ensemble est l'œuvre du milliardaire Wang Wenbiao (en b.), 58 ans, patron de l'entreprise Elion Resources.



DERRIÈRE LES DUNES, UN HÔTEL PALAIS AUX PELOUSES VERTES BIEN IRRIGUÉES

...gées rectilignes de jeunes pins trapus et de peupliers élancés, pour la plupart pas plus hauts qu'un enfant de 10 ans, le sentiment est irréal. Au-delà des arbres, ce ne sont que vallonements de dunes stériles. Au bout, on arrive au Seven Star Lakes Desert Hotel, propriété d'Elion, une sorte de palais coiffé d'un dôme, entouré de rangées de peupliers soigneusement irriguées et de pelouses vertes, avec une fontaine qui trône devant l'entrée. Les installations comptent aussi un improbable terrain de golf. Quand un employé de l'hôtel repère notre photographe, il exige que les clichés soient effacés. Comment toute cette verdure peut-elle tenir le coup dans un pareil désert ? « Tout le monde nous pose la même question », dit Wang Wenbiao. Et d'expliquer que les arbres n'utilisent qu'une toute petite quantité de l'eau que contient le sol et que s'ils parviennent à se développer, c'est parce qu'Elion s'est débrouillé pour faire pleuvoir. Les plantes elles-mêmes, qui exsudent de l'eau, ont rendu le climat plus humide. « Il y a vingt-neuf ans, il ne tombait ici que soixante-dix millimètres de pluie par an, poursuit-il. Ces dernières années nous sommes passés à 400 millimètres. Nous avons modifié l'écosystème. »

Attaques de parasites, sols pas adaptés... L'efficacité du dispositif fait débat

Interrogés, certains chercheurs se disent sceptiques. Des plantations dans cette région peuvent certes avoir légèrement augmenté l'humidité... mais quintupler les précipitations ? « Je pense qu'ils se trompent sur les chiffres », tranche Howard Diamond, chercheur à l'Agence américaine d'observation océanique et atmosphérique. Cao Shixiong, professeur à l'Université centrale des minorités, à Pékin, un homme petit, nerveux et au sourire espiègle, propose une autre explication : « Quand il y a de l'argent à se faire, les gens racontent des salades. Le gouvernement central dépense des milliards de yuans chaque année pour planter des arbres. C'est pour cela que plein d'entreprises sont volontaires pour participer, pas parce qu'elles se préoccupent de l'environnement. »

Avant, Cao Shixiong y croyait. Il a lui-même passé vingt ans à travailler sur les projets gouvernementaux dans la province du Shaanxi. « Je pensais que c'était là une excellente façon de lutter contre la désertification, explique-t-il. Mais beaucoup de ces arbres n'ont pas survécu. J'ai compris que c'était à cause de nos choix : les lieux où les plantations n'étaient pas adaptés. » Comme d'autres critiques de la politique de reverdissement du

désert, il reconnaît que, parfois, l'effort a porté ses fruits, mais certainement pas dans les proportions dont se vante le gouvernement chinois. De toute évidence, sur les milliards d'arbres qui ont été mis en place, certains se portent à merveille. Mais l'essentiel

d'entre eux n'a pas résisté à l'environnement aride, aux maladies et parasites auxquels les forêts dites monospécifiques (constituées d'une seule essence) sont particulièrement sensibles. En 2000, une invasion de scarabées a ainsi détruit un milliard de peupliers – deux décennies d'efforts pour rien. Cao Shixiong estime qu'une proportion monstrueuse – 86 % – des arbres de la Grande Muraille verte plantés depuis 1986 n'a pas survécu (d'autres études évoquent 60 % dans certaines régions).

Lu Qi, chef de l'Institut chinois d'étude de la désertification, sourit patiemment quand on ...

AILLEURS

SYRIE



SÉNÉGAL



NIGER



TROIS STRATÉGIES ANTISABLE

La rotation des pâtures

Il a fallu la connaissance approfondie des bergers bédouins et celle d'experts d'une agence onusienne pour sauver la Badia, la steppe syrienne qui s'étend sur 10 millions d'ha dans le centre et l'est du pays (où se trouve entre autres la province d'Homs), d'un ensablement irréversible : en cause, sécheresse et surpâturage (chevaux, moutons, chameaux). En 1998 fut mis en place un système de rotation des pâtures en fonction des saisons. Résultat, mesuré fin 2010 : 1,3 million d'hectares réhabilités, rendements décuplés. Puis le pays a sombré dans le chaos.

Opération acacias

C'est l'arbre miracle en Afrique : il fournit de la gomme arabique, du fourrage et du bois pour le feu, est ultrarésistant à l'aridité et un bon rempart contre les vents de sable et l'érosion. Dans le cadre du projet de « grande muraille verte » destiné à contenir l'expansion du Sahara, six pays en ont fait pousser avec succès à partir de 2004, notamment le Sénégal, qui a vu bondir au passage sa production de gomme arabique.

Un piège à azote

Entre 1975 et 2003, 200 millions d'arbres ont été plantés sur 5 millions d'ha dans la partie nigérienne du Sahel, avec des techniques respectant les nappes phréatiques. On a misé notamment sur *Faidherbia albida*, épineux qui fixe l'azote de l'air, nécessaire aux cultures. Un cercle vertueux s'est initié : plus de fourrage, donc plus de bétail et plus de nourriture.

«DÉPENSER DE L'ARGENT POUR DES VÉGÉTAUX QUI N'ONT RIEN À FAIRE LÀ, C'EST DINGUE»

... lui fait préciser les chiffres. Sur l'efficacité de la Grande Muraille verte, il n'est pas d'accord avec Cao Shixiong (lequel met en garde lorsqu'on lui parle de Lu Qi : «Quand on travaille pour le gouvernement, on n'est pas scientifique !» dit-il). Les chiffres de Cao Shixiong sont simplement faux, affirme Lu Qi. Les entreprises ne touchent l'intégralité de la rémunération que si au moins 75 % de leurs arbres sont toujours vivants trois ans après avoir été plantés. Et de prendre pour exemple le projet du district de Duolun, auquel il a participé : «En quinze ans, on est parvenu à faire pousser des arbres dans le désert.»

Le plus grand souci des chercheurs est que les arbres assèchent les nappes phréatiques, si bien qu'un jour, plus rien ne pourra pousser. «Durant le dernier millénaire, seuls des arbustes et un peu d'herbe ont pu pousser dans le coin, pourquoi donc s'imaginent-ils que des arbres pourraient y prospérer ? interroge Sun Qingwei, ancien chercheur spécialiste du désert à l'Académie chinoise des

sciences, qui travaille maintenant pour l'organisation américaine National Geographic Society. Ce n'est pas durable. Dépenser de l'argent pour des arbres qui n'ont rien à faire là, c'est un peu dingue.» Quoi qu'il en soit, les effets à long terme de la Grande Muraille verte

sur le milieu naturel pourraient mettre des décennies avant de se faire sentir. Les données locales sur l'impact environnemental ou socioéconomique du projet sont «souvent non disponibles ou peu fiables», remarque une étude de 2014 publiée conjointement par des scientifiques américains et chinois rattachés à diverses institutions au Texas, dans le Wisconsin, à Pékin et à Chongqing. Une autre étude, émanant de l'Académie chinoise des sciences et de l'université normale de Pékin, soulignait déjà, en 2008, qu'existent «étonnamment peu de preuves inattaquables» pour étayer la thèse d'un «boisement qui a combattu avec succès la désertification et permis de limiter les tempêtes de poussière».

Le tracé de la Grande Muraille verte n'a pas fait que des heureux : Wang Yue, 65 ans, ici avec sa petite-fille dans la maison du Nouveau Village de Stockage où il a dû déménager, regrette Huitan, où ses animaux pouvaient paître librement. Maintenant il faut leur acheter du fourrage.





Duan Feng Quan, un éleveur de chevaux, accuse : le gouvernement n'a pas fait construire la serre qui avait été promise quand on a expulsé sa famille de l'ancien village, et à laquelle il a lui-même contribué financièrement. Avec sa femme, ils ont tenté de protester mais, risquant la prison, ont dû renoncer.

Les fonctionnaires et les chercheurs chinois encouragent eux-mêmes le battage médiatique autour du projet. «Repousser le sable relève d'une décision [publique], donc c'est profondément politique», reconnaît Lu Qi. Dans chaque province et chaque district, des bureaucrates gagnent beaucoup d'argent en plantant des arbres.

Petit trajet en voiture depuis Duolun, direction un assemblage sinistre de masures en brique dont le nom chinois, Xincangcun, signifie «Nouveau Village de Stockage». Une ville-champignon construite pour abriter une partie des 10 000 fermiers expulsés de leur terrain afin de céder la place aux plantations – en Mongolie-Intérieure, ils sont plus de 600 000 fermiers et éleveurs à subir ce sort. Officiellement, il s'agit de limiter le surpâturage, qui est facteur de désertification, mais parmi les gens déplacés, beaucoup pensent que c'était surtout un moyen d'accaparer leurs ressources au bénéfice d'entreprises gérées par des Chinois han. Dans certains endroits, les éleveurs ont manifesté violemment leur mécontentement.

«Ils étaient si déterminés qu'ils étaient prêts à démolir notre maison avec nous dedans», dit Wang Yue, un homme sec âgé de 65 ans, qui vécut toute

sa vie à Huitan, le village, aujourd'hui disparu, de ses ancêtres. Désormais, il vit au Nouveau Village de Stockage – dans une maison de deux pièces, comprenant une estrade sur laquelle on dort, un poêle à charbon et une courette sur le devant. «La vie était meilleure au village, se souvient-il. Ici, il faut acheter de l'avoine pour nourrir le bétail, alors qu'avant il suffisait de laisser les animaux paître dans les champs.» Wang Yue gagne sa vie en faisant de petits boulots mais, à son âge, cela devient de plus en plus difficile. Sa femme est morte et ses deux filles ont déménagé. Il n'a jamais reçu un sou des fameuses subventions promises par l'Etat – une récrimination que l'on entend beaucoup par ici. «Ils nous ont menti, dit-il. Planter des arbres enrichit certains officiels mais, pendant ce temps, nous, on a beaucoup perdu au change.»

En repartant par le sentier de terre qui relie la maison de Wang Yue à la route pavée qui traverse la ville, on aperçoit au loin un groupe d'hommes armés de pelles. Ils sont occupés à planter une rangée de petits arbres grêles. ■

Vince Beiser (Ce reportage a reçu l'aide du Centre Pulitzer pour le reportage de crise).

2 Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début avril sur **Télématin**, présenté par Laurent Bignolas, du lundi au samedi, sur France 2.



RETROUVEZ D'AUTRES IMAGES
SUR bit.ly/geo-chine-ian-teh

GEOBOOK ROUTES DE FRANCE

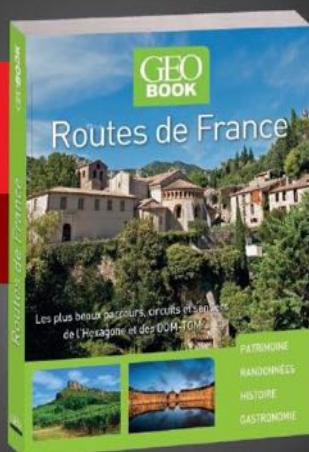
Découvrez les plus beaux parcours, circuits et sentiers de France !

Prix abonnés

22€*
35

Prix non abonnés

23€
50



À la fois beau livre et guide pratique, ce GEOBOOK est l'outil indispensable pour partir à la découverte de la France à travers 50 routes emblématiques, dans la tradition du magazine et de tous les ouvrages GEO.

Amateur de sport, féru d'art, d'histoire ou encore de gastronomie, chacun trouvera son itinéraire. Que ce soit pour un départ au pied levé, un weekend découverte ou une destination de vacances, partez sur les routes de France..

- 50 routes à travers la France, la Corse et les DOM TOM
- Plus de 150 photographies et 50 cartes
- Une variété de thèmes, mythiques ou plus insolites, allant du Chemin de Saint-Jacques de Compostelle à la route des vins, en passant par le premier Tour de France ou la route des kiosques à danser
- Des doubles pages thématiques sur les tendances
- Des tableaux sur les périodes à préférer, le voyage à choisir en fonction de ses centres d'intérêt, de son budget, etc.
- Les principales informations touristiques et un descriptif détaillé de chaque route.

Edition 2017 • Format : 16,2 x 21,6 cm • 240 pages • Réf. : 13441

UNE AUTRE HISTOIRE DU MONDE

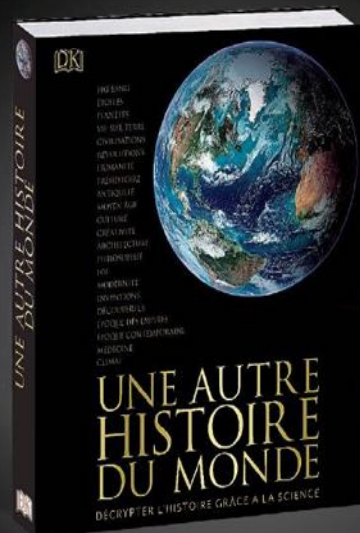
Décrypter l'histoire grâce à la science

Etudier, comprendre, décrypter et analyser l'histoire à une très grande échelle, du Big Bang à aujourd'hui selon une approche pluridisciplinaire où la biologie, l'astronomie, la géologie ou la chimie ne font qu'un avec l'histoire. Un concept inédit et un univers visuel passionnant.

Quel est le lien entre un téléphone portable et le naufrage du Titanic en 1912 ? Entre une momie de l'Égypte antique et un sandwich au jambon et au fromage tel qu'on en mange aujourd'hui ?

C'est à ces questions que cet ouvrage va tenter de répondre.

Format : 25,2 x 30,1 cm • 440 pages • Réf. : 13530

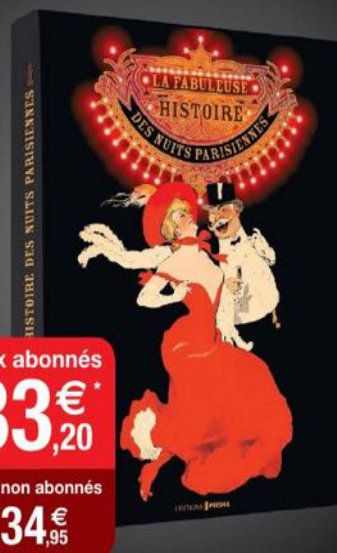


Prix abonnés

47€*
45

Prix non abonnés

49€
95



Prix abonnés

33€*
20

Prix non abonnés

34€
95

LA FABULEUSE HISTOIRE DES NUITS PARISIENNES

Que la fête commence !

Le Paris du XIX^{ème} siècle est la capitale des plaisirs et des divertissements en tout genre : cabarets et cafés concerts sortent de terre à toute allure, les revues de music-hall aux Folies Bergère suscitent un engouement grandissant, tout comme l'Opéra-Comique ou les théâtres et les bals des Grands Boulevards.

Des salles de cinéma prestigieuses, comme le Louxor ou le Rex, suivront. La magie opère également dans les cirques (Médrano, Cirque d'hiver), qui offrent aux habitants émerveillés de prodigieux spectacles.

Revivez cette époque trépidante à travers ces hauts lieux du divertissement parisien ! Un beau livre avec 3 superbes gravures en cadeau.

Format : 24 x 34 cm • 144 pages • Réf. : 13554

SÉLECTION DU MOIS ! pour nos abonnés !

CALENDRIER PERPÉTUEL CHATS ET CHATONS

Pour passer l'année en douceur !

De magnifiques photos pour tous les amoureux des chats !

Plongez dans l'univers étonnant de ces animaux qui ont toujours fasciné les hommes et découvrez chaque semaine une facette de ces compagnons aussi attendrissants que mystérieux et drôles.

Editions GEO • Format : 21 x 4 x 21 cm • 52 pages • Réf. : 12742



Prix abonnés
18€⁹⁹
Prix non abonnés
19€⁹⁹

Prix abonnés
36€
Prix non abonnés
45€



AMAZONIE AU CŒUR DU BRÉSIL

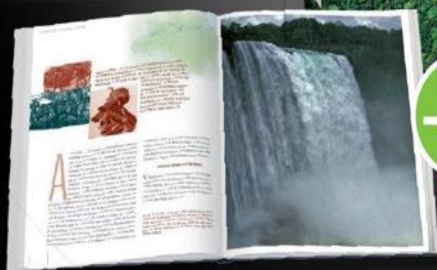
De la conquête au futur

Par la splendeur de ses paysages, l'étrange beauté de sa flore et de sa faune, et les dangers mortels de ses mystérieux sous-bois aux richesses inouïes, l'Amazonie cristallise depuis toujours les rêves les plus fous, déchaîne la cupidité la plus féroce et suscite les entreprises les plus insensées.

Au cœur du Brésil et de sa somptueuse forêt pluviale née du plus grand fleuve du monde, ce livre vous entraîne sur les traces des explorateurs, héros au cœur pur ou aventuriers sans scrupules, gueux, militaires ou milliardaires qui, depuis cent ans, y ont tenté l'aventure.

Leurs sagas défient l'imagination. Elles se lisent comme autant de romans. De romans vrais.

Format : 27 x 37 cm • 224 pages + 1 DVD de 2 films • Réf. : 12563



-20%

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ☐ Mme ☐ M.

GEO470V

Nom* _____

Prénom* _____

Adresse* _____

Code postal* _____

Ville* _____

E-mail* _____

☐ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

☐ Je règle par carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° _____ Date d'expiration M M / A A

Cryptogramme _____ Signature : _____

(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/06/2018. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cl@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

☐ Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

☐ Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.

J'ajoute au montant de ma commande **55 €** (1 an / 12 numéros).

☐ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
GEOBOOK Route de France (édition 2017)	13441			
Une autre histoire du monde	13530			
La fabuleuse histoire des nuits parisiennes	13554			
Calendrier perpétuel Chats et Chatons	12742			
Amazonie - Au cœur du Brésil	12563			

Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 55 €

** Au-delà de 7 articles ou pour toute demande spéciale, consultez le service client afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

0 811 23 23 23 Service 0,06 € / min + prix appel

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits



La face cachée du DÉTROI

Ce légendaire couloir maritime voit passer pétroliers et navires de la V^e flotte américaine. Mais à quoi ressemble la vie sur ses rives? Le récit de nos reporters, entre majestueux fjords omanais et repaires de contrebandiers iraniens.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE) ET FARHAD BABAEI (PHOTOS)



Les habitants de Kumzar, au bout de la péninsule omanaise de Musandam, parlent une langue qui mêle farsi, arabe, portugais et anglais. Un legs des navigateurs qui faisaient jadis escale ici.

D'ORMUZ



Sculptée par les vents, l'île de Qeshm est un trésor au milieu d'un bras de mer sous tension

Avec ses orgues de grès, la vallée des Etoiles est l'un des étonnants sites géologiques de Qeshm, principale terre insulaire du golfe Arabo-Persique, qui appartient à l'Iran. Et qui abrite aussi la plus vaste mangrove de la région.



Au-dessus du bruit des moteurs le pilote du *speed boat* hurle : « Les shooties arrivent ! » Il est 15 h 15 et un soleil déjà déclinant cisèle les reliefs des djebels qui plongent dans les eaux cristallines de la rive sud du détroit d'Ormuz. Dans un sillage d'écume, une vingtaine de barques filent à toute allure vers sa rive nord, chacune tirée par deux moteurs Yamaha de 220 chevaux. Elles viennent de partir de Khasab, 18 000 habitants, la capitale de la péninsule du Musandam, une enclave omanaise aux Emirats arabes unis, déchirée de baies à couper le souffle. Destination : la côte iranienne. Ici, on est proche de Dubaï. Sur chaque embarcation s'entasse jusqu'à une tonne de matériel électroménager remonté depuis l'émirat par la route jusqu'à Khasab, puis emballé sous plastique pour le protéger des embruns. De la marchandise que des contrebandiers iraniens, les fameux *shooties*, acheminent à bon port au péril de leur vie, moyennant moins de cinquante dollars le passage.

Quittant Oman, cette flottille de contrebandiers iraniens file vers la rive nord du détroit. A bord, jusqu'à une tonne de vêtements et d'électroménager qui seront vendus au noir à Bandar Abbas.

Le détroit d'Ormuz, dont le contrôle est partagé entre l'Iran et Oman [voir notre carte], n'est pas qu'une zone de trafic. C'est aussi l'un des couloirs maritimes les plus stratégiques du monde. Chaque jour 18,5 millions de barils de brut – soit 30 % de la production mondiale – extraits par les pétromonarchies du golfe Arabo-Persique transitent par son rail de sortie pour rallier la mer d'Oman,

puis l'océan Indien. L'essentiel de ce pétrole est destiné à la Chine et à l'Inde. Un blocage du détroit d'Ormuz ferait flamber les cours, ce qui entraînerait un tsunami dans l'économie mondiale. Or, depuis quelques années, ce corridor est devenu l'une des zones les plus fébriles de la planète. Traversée par un vent d'inquiétude, à l'image du *shamal*, le souffle de sable qui balaie régulièrement les deux rives. Mais le détroit d'Ormuz, c'est surtout une zone pleine de vie, avec, au confluent des grandes civilisations arabe, perse, asiatique et afri-

caine, une population locale tournée vers la pêche, le commerce et, désormais, le tourisme.

Dans le Sud, l'enclave du Musandam vit en marge du sultanat d'Oman. Nouvelle terre promise des opérateurs touristiques, l'endroit est désormais suspendu aux nouvelles concernant la santé fragile du sultan omanais Qabus ibn Saïd, 77 ans, monarque absolu mais plu-

tôt éclairé, et sans héritier direct. Depuis son indépendance, en 1971, le sultanat est un peu devenu la Suisse du Golfe : des relations prudentes avec l'Arabie saoudite et les pétromonarchies voisines, mais aussi un rôle de médiateur entre l'Occident et l'Iran, pays qui, à l'époque du chah, l'a aidé à mettre fin à une rébellion marxiste. Face à Musandam, rive nord, à une centaine de kilomètres de Khasab, on trouve Bandar Abbas, le principal port de commerce de l'Iran. La République islamique attend toujours de voir les investisseurs, ●●●

Le blocage du détroit ferait aussitôt flamber les cours du brut



LE BRUT POUR L'ASIE... L'ÉLECTROMÉNAGER POUR L'IRAN

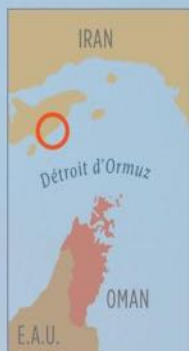
La Chine et l'Inde dépendent des hydrocarbures qui transitent via le détroit.
Et la République islamique, des produits illégalement remontés depuis Oman.

NAVIGATION SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Sans le détroit d'Ormuz, l'Asie serait à sec. 80 % du brut transporté par la quinzaine de supertankers qui sortent chaque jour du Golfe sont destinés à ce continent. Les rails d'entrée et de sortie que doivent emprunter les

navires se trouvent dans les eaux d'Oman, qui garantit la libre circulation. La marine iranienne des Gardiens de la révolution est aux aguets. Au moindre écart des navires en direction du nord, elle réagit aussitôt.





Au large, les incidents se multiplient entre l'US Navy et la marine iranienne

Sur la côte sud de l'île de Qeshm, cette caravane de dromadaires vient de se rafraîchir dans les eaux du détroit d'Ormuz. Celui-ci est plus fébrile depuis l'élection de Donald Trump : Washington dénonce le « harcèlement » régulier de sa cinquième flotte par des navires iraniens.







La côte sud de l'Iran est comme un autre pays pour les touristes venus de Téhéran. La région recense 40 % de sunnites (ci-dessus, une fête de mariage à Qeshm). Dans la rue, le masque *boregheh* l'emporte souvent sur le tchador (en haut).

●●● en premier lieu européens, déferler : l'«eldorado persan» se défait laborieusement de l'étau de l'embargo après la levée des sanctions internationales en janvier 2016, suite au compromis historique sur le nucléaire iranien. En attendant, la contrebande irrigue toujours son marché intérieur et ses quatre-vingts millions de consommateurs. Et Téhéran continue à brandir régulièrement la menace du blocus du détroit d'Ormuz afin de dissuader toute attaque sur son sol, en premier lieu américaine. Surtout depuis que le président Donald Trump accuse ce pays d'être un «Etat voyou». A cette tension irano-américaine s'ajoute la guerre par procuration que se mènent, au Yémen voisin, l'Iran et l'Arabie saoudite, dont chacun rêverait de régner en maître dans la région.

Alors, y a-t-il péril sur le détroit d'Ormuz ? Thierry Coville, Français spécialiste de l'Iran et chercheur à l'Institut de relations internationales et stratégiques, repère des signaux contradictoires. «Même durant la guerre Iran-Irak, lorsque Téhéran mina le détroit entre 1987 et 1988, la circulation n'a

jamais été entravée, rappelle-t-il. Aujourd'hui, les Iraniens, qui essaient d'apparaître crédibles, cherchent la normalisation.» Sauf qu'un cap semble avoir été franchi. «Depuis l'élection de Trump, tout incident dans le détroit avec les Iraniens peut effectivement dégénérer», poursuit Thierry Coville. Le blocage de ce couloir navigable, dont les Iraniens disent qu'il est «aussi facile à fermer que boire un verre d'eau», est devenu la hantise de Dan Coats, le nouveau directeur du renseignement national américain. «Au nom du principe de la libre circulation, Washington joue les gendarmes : une manière de rassurer ses partenaires commerciaux que sont les monarchies du Golfe, remarque l'historien Pierre Razoux, auteur de *La Guerre Iran-Irak* (éd. Perrin) et directeur de recherches à l'Institut de recherche stratégique de l'Ecole militaire (Irsem). Au moindre problème, ils n'hésiteront donc pas à se battre.» Comme lors du coup de chaud d'août 2016, quand un bateau de la garde révolutionnaire iranienne manœuvrant autour de deux navires de patrouille américains força l'un d'entre eux à tirer trois coups de canon en guise d'avertissement. Dans le détroit d'Ormuz, l'US Navy estime que 10 % des face-à-face avec les Iraniens sont «tendus et non professionnels» : ses marins ont affaire à des esquifs menés par des *pasdaran*, les Gardiens de la révolution islamique. Lesquels ont aussi la main sur de vastes pans de l'économie nationale et sur le marché noir. On peut s'en rendre compte à Bandar Abbas («port d'Abbas», en farsi), la capitale de la province iranienne du Hormozgân, 500 000 habitants.

En ce dernier soir de ramadan, une brise de mer apaise la température accablante, et une foule familiale s'est emparée du boulevard Ayatollah-Taleghani qui longe le front de mer. Une immense statue de marin tourne le dos au détroit. Les artères sont encombrées de scooters chevauchés par des ados à coupe de footballeur qui roulent sans casque. Des hommes installent des narguilés en plein air devant de vieux canapés fatigués. Des femmes terminent leurs courses dans les *malls* climatisés et les venelles torrides du bazar. Ici, les voiles colorées l'emportent sur les sombres tchadors, surtout répandus dans les métropoles du Nord. Parfois seuls les yeux percent derrière la broderie d'un *boregheh*, un masque coloré. La foule a la peau cuivrée, mais on remarque aussi des complexions plus noires, un héritage des esclaves est-africains acheminés ici à partir du XVI^e siècle par les Portugais, qui contrôlaient alors l'entrée du détroit, puis les négociants arabes. L'impeccable pilosité de jeunes *hipsters* persans vissés à leur Smartphone contraste avec les barbes rousses et broussailleuses des sunnites baloutches venus de la région frontalière avec le Pakistan. A Bandar Abbas, on compte une forte minorité sunnite (40 % de la population

locale) vivant avec la majorité chiite dans «une paisible cohabitation», soulignent le cheikh Abdulbaés Ghatal, imam de l'une des principales mosquées sunnites locales, et le chiite Hossein Hashemi Takhti, l'un des cinq députés de la province. Chaleur, cordialité, sourires... et une autre pratique de l'islam. Ici, les touristes venus de Téhéran, 1 200 kilomètres plus au nord, ont parfois l'impression «de se retrouver dans un autre pays». Et en cette semaine de vacances de l'Aïd-el-Fitr, avec leurs perches à *selfie*, ils en oublieraient presque qu'ils sont sur une côte où règnent les *pasdaran*.

Pour trouver ces derniers, il faut quitter Bandar Abbas par l'ouest. Sur la route entre le détroit d'Ormuz et le désert, on longe les bases et ports privés de leurs forces navales. Avant de tomber, après vingt kilomètres, sur le chantier de Bahar Gostar, où 700 ouvriers produisent navires civils et militaires. En première ligne durant la terrible guerre contre l'Irak, commencée en 1980 alors que l'armée de la République islamique d'Iran n'était pas encore en place, les volontaires *pasdaran* venus d'un peu partout dans le pays en sont sortis légiti-

més. Et sont devenus un pilier de la sécurité nationale aux côtés des forces armées régulières. Leurs troupes recenseraient 130 000 hommes, dont 8 000 dans la marine, opérant en particulier depuis Bandar Abbas. «La marine régulière et celle des *pasdaran* sont les deux faces d'une même monnaie, résume Pierre Razoux. A la première, le rôle

de maintenir la liberté de circulation dans le détroit. Aux seconds, qui disposent de petites unités de *speed boats*, de sous-marins de poche, d'hélicoptères et d'hydroglisseurs, le rôle du mauvais garçon et du harceleur. Sans vergogne, ils viennent vous renifler à courte distance et vous font lourdement savoir que vous ne devez pas dériver du rail maritime !»

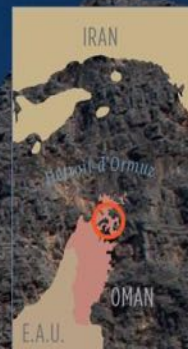
Les *pasdaran* n'ont pas seulement la capacité de mener des manœuvres d'intimidation à l'entrée du golfe Arabo-Persique. A Bandar Abbas, ils contrôlent aussi une partie de l'économie de la province du Hormozgân, devenue «la troisième plus dynamique de l'Iran», souligne le député Hossein Hashemi Takhti. A la fin de la guerre contre l'Irak, en 1988, les *pasdaran* investirent le ●●●

Pendant les vacances, les plages de l'île de Qeshm sont très prisées par la classe moyenne iranienne : fonctionnaires, familles de Gardiens de la révolution, jeunes gens en goguette...

Hydroglisseurs, sous-marins de poche... Les *pasdaran* sont aux aguets







Dans la «petite Norvège» d'Oman, les voisins persans se sentent presque comme chez eux

Au fond d'une baie de Musandam aussi spectaculaire qu'un fjord, ce hameau omanais est à 70 km seulement de l'île de Qeshm. Oman entretenant de bonnes relations avec Téhéran, le sultanat abrite une grandissante diaspora iranienne.

●●● champ économique du pays, pour participer à sa reconstruction. Jusqu'à se trouver, directement ou via des prête-noms, à la tête d'une centaine d'entreprises et de fondations couvrant des secteurs comme le BTP, le transport, la pétrochimie, l'alimentation, la téléphonie, l'informatique, le tourisme, soit 15 à 20 % de l'économie iranienne en 2016 selon certains chercheurs. Ce sont eux aussi qui mirent en place, pendant l'embargo, les réseaux chargés de l'exportation illégale de brut iranien ou de la contrebande de produits de consommation destinés au marché intérieur iranien. A Bandar Abbas, le *qhachagh* («contrebande», en farsi) s'appuie sur la forte diaspora iranienne de Dubaï. La plupart des marchandises arrivent de l'Emirat, via le Musandam ou directement en boutre, sans que l'on connaisse précisément la proportion de ce qui est taxé et de ce qui est vendu au noir. Ce fil de pêche américain de marque Berkley, réputé pour sa solidité ? Contrebande. Ces chaussures en cuir *made in China* ? Contrebande. Ces soutiens-gorge vendus aux yeux de tous – autre différence avec Téhéran – sur le

marché de nuit ? Contrebande, encore. «La plupart des produits que vous trouverez ici proviennent du trafic, explique un commerçant de 58 ans, qui parle sous couvert d'anonymat. Seul le négoce illicite de cigarettes s'est tassé depuis que notre pays a relancé leur production. Et ceux qui passent de l'alcool sont particulièrement ciblés.» Le *qhachagh* a permis à l'Iran des villes de respirer

durant les années noires de l'embargo, mais il est aussi devenu une plaie. Selon le quotidien iranien en anglais *Financial Tribune*, 83 % du marché des Smartphone, 47 % de celui des jouets, 27 % du textile et 21 % des appareils ménagers seraient aujourd'hui importés illégalement. Un trafic qui aurait représenté encore quinze milliards de

dollars en 2016. Une amélioration, toutefois, par rapport aux vingt-cinq milliards de 2013, le régime du «réformateur» Hassan Rohani s'étant lancé dans une lutte féroce contre le marché noir.

Côté Oman, aussi, les temps changent. Il y a encore deux ans et demi, les *shooties* accostaient sur les quais publics de Khasab avant d'aller s'approvisionner dans le vieux souk, alors surnommé

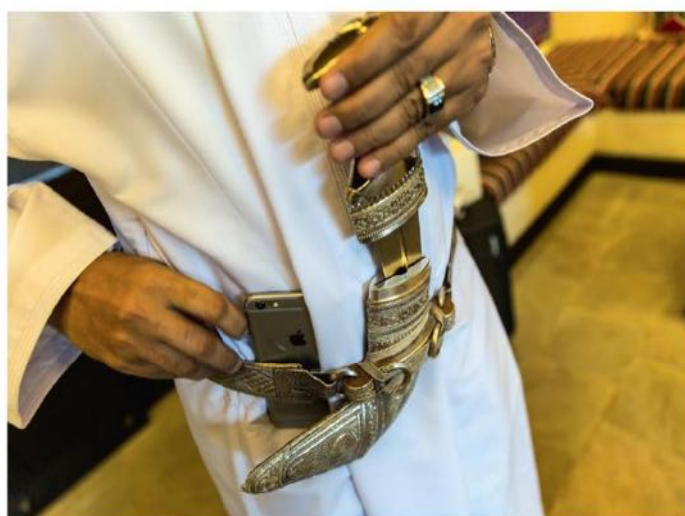
Ce fil de pêche,
ces chaussures,
ces soutiens-
gorge ?
Contrebande !

Entouré de boutres à touristes, ce pêcheur vient d'arriver au port de Khasab. En hiver, la péninsule de Musandam est courue par les voyageurs européens et les expatriés venus de Dubaï.



le village iranien, et ses officines d'import-export. Pour les grossistes, les recettes montaient jusqu'à 130 000 dollars par semaine. «Puis, on a nettoyé tout ça, raconte, attablé devant un *mirza ghasemi*, un plat d'aubergines grillées, une figure iranienne de Khasab qui préfère rester discret. Les *shooties* n'ont eu d'autre choix que de débarquer sur un dock gardé par la Royal Oman Police Force.» Et de mener leurs affaires à leurs risques et périls. Le flux de contrebandiers iraniens, jusqu'à 600 par jour parfois, s'est tari. Les boutiques du village iranien sont fermées. Les restaurateurs regrettent le bon vieux temps. «Heureusement, il nous reste en hiver les touristes, expatriés à Dubaï, qui viennent pour le week-end ou les Européens de passage», résume l'un d'eux. Pour Pierre Razoux, cette mise au banc des *shooties* est la conséquence du tour de vis moral en cours à Oman contre toute forme de déviance : «Alors qu'à Mascate se profile la succession du sultan, il s'agit de donner l'image d'un pays conservateur aux cinq autres monarchies du conseil de coopération du Golfe, dont l'Arabie saoudite, puissant parrain politique qui suit de près les évolutions du Sultanat.» Jusqu'à présent le souhait de Riyad d'un resserrement des liens entre pétromonarchies pour faire front face à l'Iran se heurtait à l'opposition du sultan Qabus. Qu'en sera-t-il avec son successeur ?

A Kumzar, tout au bout de la péninsule militarisée du Musandam, il arrive que l'on trouve, flottant entre deux eaux, des téléviseurs à écran plat sans doute jetés à la mer par des contrebandiers iraniens surpris dans leurs activités. Parfois, ce sont des chevreaux, objets de trafic eux aussi, en train de se noyer. Ou des plaques de fuel larguées par des tankers qui dégazent à l'entrée du détroit. Accessible, comme tous les hameaux qui émaillent les criques du Musandam, uniquement par la mer, Kumzar est la dernière commune omanaise avant l'Iran. Concierges du détroit, ses 2 000 habitants parlent une langue étrange en voie de disparition : le kumzari, un mélange d'arabe, de portugais, d'anglais, de farsi. «Kumzar est une source, et tous les assoiffés y passent», dit un vieux poème local. De fait, ici, on trouve un vieux puits creusé dans le roc qui, disent certains, abreuvait jadis tout ce que le détroit voyait passer comme navigateurs accablés par les plus de 50 °C des mois d'été. Protégé par un lourd battant en métal, il est situé au fond d'un oued à sec qui coupe le hameau en deux. Durant les courtes pluies torrentielles de l'hiver, l'oued se gonfle avec colère, fait fuir les chèvres et les enfants, inonde les riverains et termine sa course boueuse parmi les thons de la baie de Kumzar, après avoir rempli le puits. Aujourd'hui, il ne sert qu'à abreuver les chèvres, le village étant doté d'une mini-usine de dessalinisation et approvisionné en eau potable depuis Khasab par un navire



ravitailleur. Ici, comme ailleurs à Oman, les pétrodollars ont permis de financer les infrastructures et d'assurer l'accès à la santé, aux retraites ou au logement. Mais avec la chute des prix du brut, le sultanat a dû entamer une politique d'austérité. Une cure de rigueur qui a du mal à passer parmi la jeunesse inactive de ce pays comptant 17 % de chômeurs, un record dans les monarchies du Golfe. A Kumzar, on sent d'ailleurs une certaine hostilité à l'encontre du sultan Qabus. Il est conseillé aux touristes de ne pas se rendre sur place.

Sur Qeshm, point névralgique du détroit, ils sont en revanche attendus. A une demi-heure de ferry de Bandar Abbas, cette île iranienne est un joyau. Elle recèle de stupéfiants trésors, dont la plus grande grotte naturelle de sel au monde, mais aussi la mangrove de Harrâ – la plus vaste du Golfe – ainsi que la vallée des Etoiles, aux fantasmagoriques statues de grès sculptées par le vent. Ses habitants sont des pêcheurs, surtout sunnites, souvent d'origine africaine, qui pratiquent encore le *zâr*, rituel d'exorcisme contre les esprits malins. ●●●

Les Shihu constituent la principale tribu de Musandam. Les anciens pratiquent une sorte de cricket (en haut) avec une branche de palmier en guise de batte. Le couteau *kandjar* (ci-dessus), lui, est plutôt porté dans le sud du sultanat.





Le temps du teck est fini pour ces *lenj*. Mais les traditions des marins ont traversé les siècles

Qeshm abrite des dizaines de chantiers de *lenj*. Ces boutres sont désormais faits de fibre de verre.

Mais les équipages préfèrent suivre les astres que leur GPS. Et certains croient le détroit hanté par une inquiétante créature...



●●● Jusqu'à la fin des années 1980, Qeshm City se réduisait à une médina de 150 maisons aux portes en métal colorées, contiguë au fort que les Portugais édifièrent en 1591 avec du corail. Et était avant tout réputée pour ses chantiers de *lenj*, le nom local des boutres. Désormais station balnéaire, elle regorge d'hôtels à bas prix et arbore deux immenses centres commerciaux, où l'on peut s'habiller de pied en cap pour moins de huit euros. En cette semaine de vacances, les plages de sable fin et les boutiques sont envahies de touristes, couples modestes, enfants de *pasdaran* et fonctionnaires. L'Iran conservateur. La classe moyenne supérieure qui vote Rohani, elle, a fait d'une autre île, Kish, 230 kilomètres à l'ouest, sa villégiature favorite, tandis que la bohème artistique a jeté son dévolu sur l'île d'Ormuz.

Qeshm est aussi l'une des zones iraniennes de libre-échange et de produits détaxés mises en place à l'issue de la guerre contre l'Irak afin d'attirer les

investisseurs étrangers. Puis, en 2005, l'ancien *pasdar* Mahmoud Ahmadinejad fut élu président du pays et promit de la transformer en Dubaï de l'Iran. L'aérodrome fut déménagé à soixante kilomètres. De vieux quartiers furent rasés pour faire place à un projet immobilier appelé Golden City. On posa

en grande pompe les premières piles d'un pont pour relier l'île à la province du Hormozgân. Le prix du terrain en ville décupla. Pendant ce temps, la contrebande s'intensifiait avec le Musandam. Les pêcheurs prirent leur part au trafic, exportant vers Oman selon les cas du fuel iranien à bas prix... ou des chevreaux. Mais, après 2013 et l'arrivée au pouvoir d'Hassan Rohani, le nouveau

patron de la zone de libre-échange de Qeshm, Hamidreza Momeni, tonna contre «la mafia financière» qui avait pillé les richesses de l'île.

Aujourd'hui, le pont promis n'est toujours pas là. Golden City est une friche cernée de palissades en centre-ville. Depuis le toit d'un immeuble, on peut découvrir un célèbre hôtel : propriété du groupe Sorinet lié au milliardaire Babak Zanjani, il a été saisi en 2015 par le ministère du Pétrole iranien, tout comme la compagnie aérienne Qeshm Airlines. Babak Zanjani, lui, a été arrêté en décembre 2013, dans le cadre de la lutte contre ceux qui ont profité des sanctions économiques pour s'enrichir illégalement. Zanjani, qui se décrivait comme un «génie de l'économie» et un «patriote», est accusé d'avoir détourné 2,8 milliards de dollars. Il attend en prison son exécution.

Au bas de l'échelle, chez les mules de la contrebande, la situation s'est aussi durcie, affirme Mosayeb, un jeune pêcheur qui s'absente parfois trois jours et trois nuits d'affilée pour aller capturer thons et mérous au filet à une vingtaine de minutes de bateau des côtes omanaises. Et qui continue à faire parfois le *shootie*. «S'il y a une demande du marché, on n'hésite pas à traverser le détroit», dit-il. Cette nuit, lui et ses amis sont à la fête. Les vacances de la fin du ramadan sont ici une période propice aux mariages. Deux enterrements de vie de garçon sont organisés ce soir dans le quartier. Dans une chaleur étouffante, hommes dans une pièce et femmes dans une autre se répondent au rythme des percussions et des dédicaces lancées par un maître de cérémonie armé d'un micro. Bientôt, le père du marié, 52 ans, laissera sa modeste maison à son fils cadet et à sa jeune épouse. Pas question de la céder à un investisseur, même si les propositions affluent. «Beaucoup sont venus faire fortune à Qeshm sans se soucier de notre culture ni de notre patrimoine», regrette un homme d'affaires qui se bat pour que son village, Laft, sur la rive nord de l'île, et sa cen-

Chez les Afro-Iraniens de Qeshm, on craint toujours les esprits

La jeunesse chiite du port de Bandar Abbas reconnaît vivre dans une ville moins oppressante et moins chère que Téhéran. Beaucoup appartiennent à des familles descendues du Nord pour venir travailler sur les rivages de cette province en plein développement.





Dans un centre commercial de Qeshm. L'île iranienne est une zone de libre-échange et de produits détaxés, mise en place pour attirer les étrangers.

taine de *badgir* (tours à vent) décatés, soit inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

«L'avenir du détroit ? Seul Dieu le connaît», soupire Madib Saïd Rezvani l'Iranien. Voilà trente-cinq ans que ce capitaine de boutre navigue entre le Golfe, la Somalie et le Sri Lanka. Madib est arrivé trop tard à Qeshm pour qu'on décharge sa cargaison avant les vacances. Alors il patiente avec son matelot parmi les aspirateurs Hitachi, les poussettes pour bébé Geoby et les téléphones Samsung importés de Dubaï. Majib vit depuis ses 13 ans sur la mer. Il dit ne pas savoir lire et naviguer aux étoiles malgré la présence d'un radar et d'un GPS à bord. Et comme le légendaire Omanais Sindbad le marin ou l'émirati Ibn Majid, l'homme qui révolutionna l'art de la navigation au XV^e siècle, il se montre très superstitieux lorsqu'il traverse le détroit, redoutant de croiser «le Noir de la mer, un homme aux doigts fourchus, sans pouce, la peau sombre couverte d'un cuir huileux». Ces derniers temps, Madib a noté que la saison de mousson devenait erratique. Et s'inquiète des tensions qui déchirent le Golfe depuis quelques années. Peut-être, qui sait, une nouvelle colère du «Noir de la mer» ? ■

Jean-Christophe Servant

POUR EN SAVOIR PLUS

Y ALLER

Oman. avec Terres d'Aventure, 9 jours sur la péninsule de Musandam, dont 5 jours de découverte de ses baies en kayak ou canoë, accompagné d'un Français titulaire d'un brevet d'Etat canoë-kayak. A partir de 1 445 €/personne, vol, transferts, hôtel, bivouacs et kayaks. Contact : terdav.com
Iran. Plongée, traditions et découverte. Iran Doostan organise depuis Téhéran un séjour de 6 jours à Qeshm. A partir de 728 €, vols compris. irandoostan.com/Iran-tour/tours-to-iran-qeshm-island

LIRE

■ Un récit de voyage qui nous entraîne sur les traces, fictives, d'un mystérieux personnage qui envisageait de traverser le détroit à la nage. Une belle

découverte de la région et de ses enjeux, décrite avec humour, élégance et souci du moindre détail. *Ormuz*, de Jean Rolin (éd. POL, 16 €).

■ Un beau petit livre, signé par un photographe allemand d'origine iranienne, qui lève le voile sur les descendants des esclaves africains dressés sur les rives de la province du Hormozgân. *Afro-Iran*, de Mahdi Ehsaei (éd. Kehrler, 30 €).

VOIR

Dans ce film réalisé par l'Iranien Mani Haghighi, on apprend que sous le chah, l'île de Qeshm était une zone de relégation des opposants au régime. Et que sa vallée des Étoiles était déjà des plus mystiques. *Valley of the Stars*, DVD (Blaq Out, 19,95 €).

EN LIBRAIRIE

EUGÈNE DELACROIX, UN MAÎTRE DU ROMANTISME TOURMENTÉ



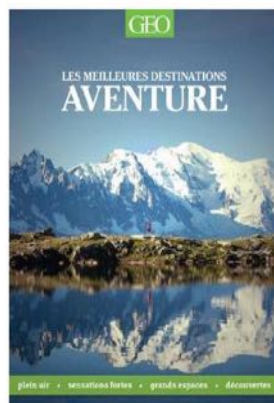
Delacroix - Une liberté toute romantique, éd. GEO ART, 35 €, disponible en librairie.

Artiste qui affirmait sa liberté d'esprit dans ses tableaux, Eugène Delacroix ne défendait pas, disait-il lui-même, l'idée d'une peinture raisonnable. De fait, son œuvre plonge dans une vérité tumultueuse, où se côtoient la souffrance, la peur, le désespoir, parfois ponctués d'allégresse et de sérénité. Elle témoigne d'un homme sensible au monde qui l'entoure. Un superbe ouvrage, *Delacroix. Une liberté toute romantique*, aux éditions GEO Art, permet de découvrir ce grand peintre français, à qui le Louvre consacre une exposition jusqu'au 23 juillet prochain.

Un artiste épris de liberté – ce qui lui a d'ailleurs valu une réputation controversée –, laquelle se manifeste à travers son travail sur la composition, les couleurs, la lumière et le mouvement, participant à conférer à ses tableaux une dimension philosophique.

L'historienne Renée Grimaud a pensé et articulé ce beau livre rétrospectif, enrichi de magnifiques reproductions, autour de cinq thèmes qui retracent l'évolution de Delacroix. La violence de ses tableaux, témoignages de la société française du XIX^e siècle, la beauté de ses esquisses, la rêverie de ses voyages en Orient..., le moindre aspect de l'œuvre de ce maître, emblématique des bouleversements d'une époque, y est explorée. La découverte passionnante de l'univers du peintre, conçue comme un parcours au musée.

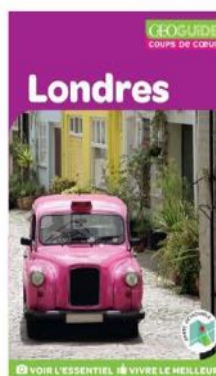
VIVRE SA VIE COMME UNE AVENTURE



Il n'est pas un recoin de notre planète – ou presque – qui n'ait été exploré, photographié et cartographié, mais l'esprit d'aventure continue à animer nombre de voyageurs. Ce guide est fait pour eux ! Il recense des idées d'échappées insolites dans les régions du monde. Qu'il s'agisse de se fondre dans la nature sauvage et d'observer la faune de près, de faire l'expérience de climats extrêmes ou de tester ses limites, ce guide permet de planifier au mieux son projet, grâce à une description de

chaque escapade ou épopée et à toutes les indications nécessaires pour choisir la destination, la période à laquelle partir et quels moyens de transport utiliser. Avec, pour chaque voyage, bien sûr, les détours les plus intéressants, qui rendront l'aventure inoubliable.

GEO - Les meilleures destinations aventure, éd. Prisma/GEO, 19,95 €, disponible en librairie.



POUR VOYAGER AVEC LE CŒUR

Idéale pour les courts et moyens séjours, cette nouvelle collection, conviviale et illustrée, donne toutes les informations indispensables pour préparer et réussir son voyage. Complémentaires des GEOGuides, les GEOGuides Coups de cœur proposent aux voyageurs qui veulent gagner du temps lors de la préparation

de leur séjour ce qu'il y a de mieux pour chaque destination. Agrémentés de nombreuses photos, colorés et faciles à utiliser, ils présentent les bons plans d'habitants amoureux de leur quartier et fourmillent de rencontres, de conseils, d'anecdotes. Londres, Rome, Cuba, Bruxelles, Venise, la Corse, l'Andalousie, New York, la Guadeloupe..., une vingtaine de destinations n'attendent que vous !

GEOGuides Coups de cœur, éd. GEO/Gallimard, à partir de 8,99 €, disponibles en librairie.

EN KIOSQUE

HORS-SÉRIE GEO ADO SPÉCIAL JAPON



Longtemps isolé, le Japon est aujourd'hui une puissance mondiale économique, mais aussi cultu-

relle, avec ses mangas, ses dessins animés, ses jeux vidéo, sa cuisine et ses gadgets technologiques. Le succès de festivals comme Japan Touch démontre notre engouement pour cette société étrange et fascinante. Dans ce dossier, GEO ADO a donné la parole à de jeunes japonais, suivi une collégienne de Tokyo pendant une journée, assisté à un tournoi de sumo féminin, fait une séance de shopping insolite, accompagné un jeune touriste français... et bien plus encore. A découvrir.

Hors-série GEO ADO, Japon, on est fan !, avril 2018, 5,95 €, chez le marchand de journaux.

FESTIVAL

«LA BEAUTÉ SAUVERA LE MONDE» À LAGNY-SUR-MARNE

GEO et la photographie seront à l'honneur les 6, 7 et 8 avril 2018 à Lagny-sur-Marne, dans le cadre du festival «La beauté sauvera le monde». Cette manifestation présentera 140 photos de grand format, autour d'un parcours dans la ville et en bord de Marne. Ces images de Thierry Suzan, photographe et grand reporter, auteur de plusieurs reportages dans GEO, sont extraites du livre *La beauté sauvera le monde*, dont il est le co-auteur avec Eric Meyer, rédacteur en chef de GEO. Dans cet ouvrage et au cours de cette exposition, c'est une autre vision du monde que les auteurs proposent au lecteur ou au visiteur. Une vision qui met en avant l'étourdissante beauté de notre planète.

Trop souvent, l'horizon du monde qui nous est présenté est un horizon bouché : celui de nations qui se replient sur elles-mêmes, de frontières qui se ferment, de murs qui s'élèvent entre les peuples, celui, aussi, des effets dévastateurs du dérèglement climatique sur la Terre.

Il ne s'agit pas ici de nier ces ombres projetées sur notre avenir, mais plutôt de montrer que ces visions, amplifiées dans les médias, éclipsent le visage d'un autre monde, pourtant magnifique et à portée de regard. Tables rondes, ciné-débats, performances d'artistes, village d'associations et d'ONG, concert de CharElie Couture... compléteront ce festival «positif», qui vous apportera les clefs pour laisser un monde meilleur aux générations futures.

Festival «La beauté sauvera le monde», Lagny-sur-Marne (Seine-et-Marne), du 6 au 8 avril 2018. festivalagny.fr.



Photos : Thierry Suzan

À LA RADIO

franceinfo:

Retrouvez la chronique **Planète GEO** sur France Info chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci :

- Dossier : l'Ecosse
- Australie : le Far West existe encore. ■ Regard : dans les filets du Ghana
- Chine : Muraille verte contre dragon jaune. ■ Grand reportage : la face cachée du détroit d'Ormuz.

Le dimanche à 5h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

À LA TÉLÉ

GEO 360°, votre rendez-vous avec le reportage

Le dimanche à 20h05

1^{er} avril Les cloches, tout un art en Italie (43'). *Inédit.* Les 86 000 habitants de Monopoli, dans le Mezzogiorno, ont perdu la cloche d'une de leurs églises. Une hérésie ! Le curé a passé commande à Marinelli, l'unique fonderie au monde autorisée à couler ses cloches avec les armoiries papales.

8 avril Malaisie, la moto au féminin (43'). *Rediffusion.* Sur leurs Ducati pétaradantes, les 35 membres du premier moto-club exclusivement féminin d'Asie du Sud-Est entendent donner aux Malaisiennes musulmanes le courage de faire des choix de vie audacieux tout en s'affirmant pratiquantes.

15 avril Les îles Cook – bienvenue au paradis ! (43'). *Rediffusion.* Au beau milieu du Pacifique, l'archipel des îles Cook a toujours fait rêver. Or, à cause du réchauffement climatique, ce coin de paradis est aujourd'hui menacé et la jeunesse veut s'en aller...

22 avril Les lady boys en Thaïlande (43'). *Rediffusion.* De Bangkok aux villages reculés du nord-est de la Thaïlande, les kathoeys (ou lady boys) – travestis et transsexuels – s'affirment ouvertement.

29 avril L'Auvergne, la guerre des couteaux (43'). *Rediffusion.* A Thiers, capitale française de la coutellerie, la plupart des ateliers sont aujourd'hui vides... Grâce à la persévérance d'une poignée d'artisans, l'avenir du couteau de poche pourra-t-il être assuré ?



Mike Diehl / MedienKontor

arte

ABONNEZ-VOUS À GEO ET



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ?
Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

Abonnez-vous en 4 clics !

SIMPLE, RAPIDE, je souscris à ces offres d'abonnement GEO sur internet.

1

RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT
www.prismashop.fr



2

CLIQUEZ SUR
« **MON OFFRE MAGAZINE** »

Mon offre magazine



3

SAISISSEZ LE CODE
OFFRE MAGAZINE
PRÉSENT DANS LE
BON D'ABONNEMENT

VOTRE CODE OFFRE





6 numéros par an

Tous les deux mois, retrouvez avec GEO Histoire une **fresque complète d'un grand moment de notre histoire** ! Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire**.

4

CHOISISSEZ VOTRE OFFRE :
OFFRE LIBERTÉ 6€25/MOIS OU
OPTION COMPTANT 1 AN - 79€90
OU GEO SEUL 55€

**+ Je bénéficie
des frais de ports
OFFERTS**



BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 - JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☐ J'opte pour l'Offre Liberté :

GEO + GEO HISTOIRE

(18 n°/ an) pour 6€25/mois au lieu de 9€25*

Je recevrai l'autorisation de
prélèvement automatique à remplir.
J'ai bien noté que je pourrais résilier
ce service à tout moment par simple
lettre ou appel.

- » 0€ aujourd'hui
- » Sans frais supplémentaire
- » Payez en petites mensualités

MEILLEURE
OFFRE

☐ J'opte pour l'Offre Comptant :

GEO + GEO HISTOIRE

(1 an - 18 n°) pour 79€90 au lieu de 112€20*.

☐ Je préfère m'abonner à GEO SEUL (1 an - 12 n°)
pour 55€ au lieu de 70€80*.

2 - J'INDIQUE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

☐ Mme ☐ M

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____

Ville : _____

MERCI DE
M'INFORMER
DE LA DATE DE
DÉBUT ET DE
FIN DE MON
ABONNEMENT

Tél. _____

E-mail : _____

- ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
- ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 - JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO

☐ Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : MM / AA

Signature : _____

Cryptogramme : _____

*Prix de vente au numéro. Pour l'option liberté, pour une durée minimum de 12 prélèvements. ** À défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cil@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

VOTRE CODE OFFRE

GEO470D



LE MOIS PROCHAIN

Jon Arnold Images / hemis.fr



ITALIE DES GRANDS LACS AUX DOLOMITES

Turin et ses secrets. Les lacs mineurs d'Orta, Iseo ou Mergozzo. Le germanophone Haut-Adige, où se sont forgés les pionniers de l'escalade libre. Un tour des sentinelles de la *slow food* régionale... Nos reporters ont pris le haut de la botte à leur cou.

Et aussi...

- **Regard.** Des adolescentes nigérianes enlevées par Boko Haram pour servir de kamikazes.
- **Découverte.** Les Galápagos, un écosystème exceptionnel, mais si fragile.
- **Grand reportage.** Le Kazakhstan, géant d'Eurasie, se cherche une identité.

En vente le 25 avril 2018

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@guj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barouquier (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Anne Cantin (4617), Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Mathilde Saljougui (6089),

Jean-Christophe Servant (4991)

geo.fr et réseaux sociaux : Léia Santacrocce, rédactrice (4738), Elodie Montréer,

cadreuse-montreuse (6536), Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084),

Christelle Martin, première maquettiste (6059)

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapomardère (6083),

Laurence Maunoury (5776)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Sylvie Benevolo, Véronique Cheneau, Anne Doublet, Gaëtan Lebrun et Hugues Piolet.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S. et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Julie Le Floch-Dordain

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Anouk Kool (4949)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6463)

Senior account manager : Evelyne Allain Tholy (6424),

Amandine Lemaignan (5694)

Trading manager : Alice Antunes (4659), Virginie Viot (4529)

Planning manager : Rachel Eyango (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsens (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676), Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%,

Eutrophisation : Prot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2018. Dépôt avril 2018,

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARPP

Notre publication adhère à l'autorité de régulation professionnelle de la publicité et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES

CANON EUROPE LANCE L'EOS M50

Canon Europe lance l'EOS M50, le nouveau représentant de la gamme des EOS M. Canon propose son appareil photo sans miroir le plus intuitif et le plus performant grâce à une panoplie de possibilités inédites et à son concentré de technologies. La combinaison de la puissance de traitement d'image, de la vidéo 4K et de la technologie de processeur la plus récente offre désormais le meilleur aux aventuriers de l'image pour exprimer pleinement leur talent.

L'EOS M50 avec l'objectif EF-M 15-45 mm f/3,5-6,3 IS STM est disponible sur www.canon.fr ainsi qu'auprès de nos principaux revendeurs au prix indicatif de 699,99 €.



RIVIÈRE DU MÂT, UN RHUM DE LÉGENDE ARRIVE DE LA RÉUNION*

Depuis 1886, la distillerie Rivière du Mât produit des rhums de qualité, fins et élégants, dans l'est de l'île de la Réunion. Elle est la première distillerie au monde à utiliser la technique de vieillissement dynamique inspirée de celle des cognacs, pour créer son rhum traditionnel. A découvrir, le Rivière du Mât Master Legend, lancé cette année en exclusivité pour la métropole. Parfait en cocktail, ce rhum blanc est élaboré à base de mélasse fraîche pour une rondeur et un profil aromatique particulièrement frais et fruité.

Le Rhum Rivière du Mât Master Legend est disponible en GMS au prix indicatif de 10,95 €.

* L'abus d'alcool est dangereux pour la santé. A consommer avec modération



BARNÄNGEN, LA BEAUTÉ À L'HEURE SUÉDOISE

Marque de soins corps iconique, Barnängen présente sa formule Nutritive : tout le réconfort d'une gamme nourrissante pour une douceur intense, destinée aux peaux sèches à très sèches. Pour une peau rebondie et visiblement plus belle, les formules Barnängen Nutritive associent une baie sauvage (la mûre des marais) et 7 % de Cold Cream Protecteur, apportant la combinaison idéale entre haute nutrition et sensorialité des fragrances.

Disponible en GMS. Douche Crème Nourrissante : 4,99 € le flacon de 400 ml, Lait Corps Nourrissant : 6,99 € le flacon de 400 ml. Prix indicatifs. www.barnangen.fr



SURVEILLEZ SANS ESPIONNER

La caméra 360° de Bosch Smart Home est un condensé de technologie qui vous permet de garder un œil sur votre maison, même en vacances et à distance. Application gratuite, notifications, 200 vidéos accessibles pendant 15 jours, design élégant... mais surtout un objectif orientable qui se rétracte pour garantir une parfaite intimité quand vous voulez être sûr de ne pas être filmé !

Disponible sur www.bosch-smarthome.com, chez Orange et sur internet au prix indicatif de 249,95 €



L'AMÉRIQUE DU SUD AVEC CLUBAVENTURE

Tous les deux ans, Huwans Clubaventure organise sa Grande Expédition : un long voyage d'exception avec une date de départ unique. En 2018, Huwans Clubaventure met le cap vers l'Amérique du Sud. De la Colombie au Brésil, c'est un voyage de soixante jours, des Caraïbes aux chutes d'Iguaçu via l'Amazonie. Divisée en quatre étapes, la Grande Expédition 2018 allie randonnées dans la cordillère des Andes et le Nordeste, croisière sur l'Amazonie, rencontres avec les communautés amérindiennes et flâneries dans les villes colorées de la Colombie et du Brésil.

www.huwans-clubaventure.fr/



GAUFRETTES VANILLE, UNE NOUVELLE DOUCEUR GOURMANDE KARÉLÉA

Envie de limiter vos apports en sucre ? Experte de la diététique du contrôle des sucres, Karéléa du groupe Léa Nature, propose une nouvelle recette de gaufrettes saveur vanille, sans sucres ajoutés ni huile de palme. Le sucre est ici remplacé par de l'isomalt, un substitut d'origine végétal, qui apporte une saveur sucrée mais 40 % de calories en moins que le sucre, tout en ayant un indice glycémique bas.

Les gaufrettes saveur vanille Karéléa sont disponibles en GMS au prix indicatif de 2,99 € le paquet de 200 g. (14 gaufrettes).





Haïti est un pays où l'art pousse comme un arbre

Le célèbre écrivain haïtien, Dany Laferrière, membre de l'Académie française, auteur des très récents *le Goût des jeunes filles* (éd. Zulma) et *Autoportrait de Paris avec chat* (éd. Grasset), partage avec GEO son coup de cœur : Croix-des-Bouquets, un village de son île natale, où est installée une communauté de sculpteurs.

GEO C'est d'une toute petite ville, Croix-des-Bouquets, que vous avez choisi de nous parler. Pourquoi vous est-elle si chère ?

Dany Laferrière Au printemps de l'an dernier, je me suis rendu dans cet endroit surtout célèbre pour son marché. Dans un quartier que l'on appelle le village de Noailles, j'ai découvert des artistes qui travaillent le fer et la tôle. Ils créent des sculptures magnifiques, à des prix très abordables. J'ai été séduit par le fait qu'ils s'entraident, surveillant mutuellement leurs ateliers. J'ai trouvé le cocon dans lequel ils évoluent à la fois frais, joyeux et plein de fantaisie.

Ce n'est pas la première fois que Croix-des-Bouquets est remarquée pour ses artistes...

C'est vrai. Elle a notamment abrité Georges Liautaud, l'un des plus grands sculpteurs d'Haïti, à l'origine de cette tradition du fer découpé. Au début des années 1950, l'Américain Dewitt Peters, lui-même peintre et qui venait de créer un centre d'art sur l'île, se promenait dans le cimetière. Il y a découvert

d'immenses croix en fer et a eu la certitude que celui qui les avait réalisées était un grand sculpteur. Il est allé trouver Georges Liautaud et l'a encouragé à se consacrer à son art. J'ai moi-même rencontré Liautaud en 1974. Il était alors reconnu mondialement, mais vivait très modestement, dans sa petite maison. Lui qui avait sculpté du fer toute sa vie s'émerveillait alors de la légèreté d'une nouvelle matière : le plastique !

Comment expliquer une telle concentration d'artistes dans un endroit aussi confidentiel ?

Je l'ignore mais, de la même manière, sur d'autres coins de l'île, on trouve une forte concentration de poètes ! Haïti est un pays où l'art pousse comme un arbre dont les fruits seraient des tableaux, des poèmes, de la musique. André Pierre, célèbre peintre vaudou, a également vécu à Croix-des-Bouquets. J'ai fait son portrait dans mon roman *Vers le sud*. Il pouvait peindre l'avenir. On raconte qu'enfant, il avait peint un personnage sans tête et que, dans l'heure qui suivit, on apprenait la mort de son père. Il savait que le jour viendrait où il peindrait sa propre tragédie. Et malgré cela, sa main tenant le pinceau ne tremblait jamais.

L'existence de communautés d'artistes à Haïti est-elle liée à une tradition locale particulière ?

Pas spécialement. Il est vrai que la culture de la paysannerie

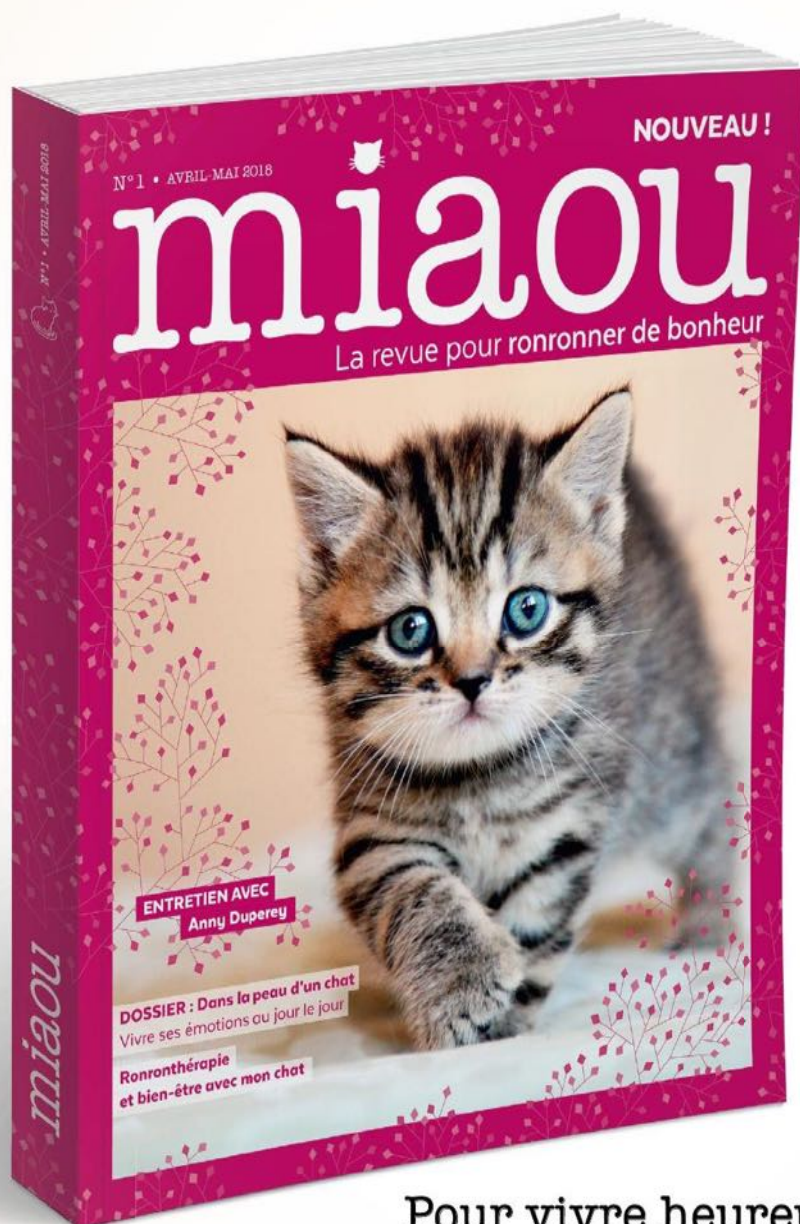


Sur l'île, où il est né en 1953, l'académicien a acheté une dizaine d'œuvres aux artistes du village de Noailles, près de Port-au-Prince. Parmi elles, ce fer découpé qu'il a rapporté chez lui, à Paris.

locale est basée sur l'esprit «combite», comme on appelle là-bas une forme de solidarité qui incite les paysans à unir leurs forces pour travailler la terre. Cette tradition est au centre du grand roman haïtien *Gouverneurs de la rosée*, de Jacques Roumain. On retrouve cet esprit dans les communautés d'artistes, mais elles sont en réalité plutôt rares, à Haïti comme ailleurs. J'ai observé celle de Noailles avec un œil de journaliste et d'écrivain et découvert une manière de vivre, pas une démarche commerciale. J'ai été touché que des gens puissent continuer à inventer des collectifs comme celui-ci, alors qu'Haïti subit tant de catastrophes. Cela m'a rappelé la communauté Saint Soleil, à Soissons-la-Montagne, sur les hauteurs de Pétienville, fondée dans les années 1970 par les artistes Tiga et Maud Robart et qui associait des enfants, des habitants, des paysans. Le cimetière qu'ils ont décoré est rempli de tombes colorées et joyeuses. André Malraux, qui les avait vues en 1974, se disait que les gens qui les avaient peintes connaissaient un chemin secret pour passer de la vie à la mort sans douleur, et il leur dédia une soixantaine de pages de *l'Intemporel*, sa dernière œuvre, renonçant même à son chapitre sur Goya pour le remplacer par Saint Soleil ! ■

 **NOUVEAU** 

La nouvelle revue bien-être pour votre chat et vous !



DOSSIER

Mettez-vous dans la peau d'un chat pour comprendre ses émotions.


SURPRISES

- Interview inédite avec Anny Duperey
- Conseils pratiques avec le Dr Miaou
- Actus et idées shopping
- Et bien d'autres !.

RONRONTHÉRAPIE

Débarrassez-vous de votre stress et apaisez-vous.

CHATS STARS

Admirez des clichés de chats en majesté ! 

CHATS DU MONDE

Partez en quête de sérénité dans les temples bouddhistes.

Pour vivre heureux, lisons **miaou** !
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET EN RAYONS LIVRES

CADEAUX INCLUS

Un dépliant géant
Cartes postales
Fiches à collectionner
Étiquettes



Rejoignez-nous :



#miaoularevue

COLLECTION

Fifty Fathoms



© Photographie : Laurent Ballesta / Projet Gombessa



RAISE AWARENESS,
TRANSMIT OUR PASSION,
HELP PROTECT THE OCEAN

www.blancpain-ocean-commitment.com

* Sensibiliser, transmettre notre passion, contribuer à la protection des océans

JB
1735
BLANCPAIN
MANUFACTURE DE HAUTE HORLOGERIE